HORACE VAN OFFEL

LE GUEUX DE MER

ROMAN HISTORIQUE

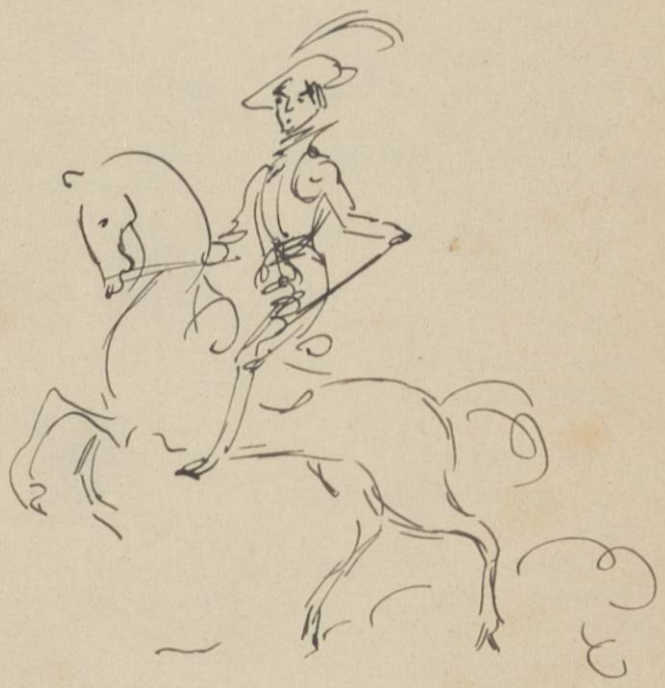
Dietrich & Cie, Editeurs
BRUXELLES
10, rue du Musée
1936

A. d. Christophe.

Hommage du conteur

Horace van Offel.

18 - mai - 86.



MUS
21557

DU MÊME AUTEUR

ROMANS.

Une Armée de Pauvres. 1 vol. Meindert-Boogaert, Rotterdam.
L'Exaltation. 1 vol. Albin Michel. Paris.
L'Oiseau de Paradis. 1 vol. Albin Michel. Paris.
Le Don Juan Ridicule. 1 vol. Albin Michel. Paris.
Le Tatouage Bleu. 1 vol. Albin Michel. Paris.
Suzanne et son Vieillard. 1 vol. Albin Michel. Paris.
La Terreur Fauve. 1 vol. Albin Michel. Paris.
Le Peintre Galant. 1 vol. Albin Michel. Paris.
Sylvia et le Cremnobate. 1 vol. Albin Michel. Paris.
Le Secret de Rubens. 1 vol. Albin Michel. Paris.
Le Chevalier de Batavia. 1 vol. Librairie des Champs-Elysées. Paris.
Le Casse-tête Malais. 1 vol. Librairie des Champs-Elysées. Paris.
Les Deux Ingénus. 1 vol. Bernard Grasset. Paris.
Le Trésor de la Flute Corsaire. 1 vol. Denoel & Steele. Paris.
Le Jongleur d'Épée. 1 vol. Édition des Portiques. Paris.
Le Chemin de Ronde. 1 vol. Édition des Portiques. Paris.
La Passion Mexicaine. 1 vol. Édition des Portiques. Paris.
Le Roi de la Jetée. 1 vol. Collection du Lecteur. Paris.
La Dépouille du Lion. 1 vol. Collection du Lecteur. Paris.
La Rose de Java. 1 vol. Renaissance du livre.
La Véritable Histoire de Mlle de Maupin. } Éditeurs divers.
La Brêche de Bréda. }
Le Gueux de Mer. Dietrich. Bruxelles.

CONTES ET NOUVELLES.

Le Retour aux Lumières. 1 vol. Lamertin. Bruxelles.
Les Nuits de Garde. 1 vol. Albin Michel. Paris.
Le Sortilège des Souvenirs. 1 vol. Lemarget. Paris.
Le Pinceau d'Or. 1 vol. L'Églantine. Bruxelles.
Contes. 1 vol. L'Églantine. Bruxelles.
Contes. 1 vol. de luxe, illustré de 22 eaux-fortes originales. Ed. Artistes. Bruxelles.

THÉATRE.

Les Intellectuels. 3 actes.
L'Oiseau Mécanique. 3 actes.
La Victoire. 4 actes.
Une Nuit de Shakespeare. 3 actes.
Le Paradis des Fous. 3 actes.
Le Roi des Ecureuils. 3 actes.
} Éditeurs Divers.

LE
GUEUX DE MER

ROMAN HISTORIQUE

PAR

HORACE VAN OFFEL

Dietrich & Cie, éditeurs
BRUXELLES
10, rue du Musée
1936

Tous droits de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Chapitre Premier

Deux voyageurs, venant d'Anvers, cheminaient sur la route de Bréda. L'un allait à âne, l'autre chevauchait une jument pie. Le premier demanda :

— Quel jour sommes-nous, Broederlam ?

— Vendredi 7 juillet de l'an 1584, répondit Broederlam.

— Alors je vais vous raconter une histoire : « Il y avait une fois... »

— Eh ! non, monsieur, protesta Broederlam, ce n'est pas le moment de raconter des histoires. J'ai faim : ventre affamé n'a point d'oreilles. Puis nous entrons dans Stabroek, les gens de ce village n'ont nul besoin de connaître nos pensées. La parole est d'argent, le silence est d'or.

Celui qui parlait ainsi avait le teint fleuri et la mine joviale. Son compagnon, au contraire, était pâle et ressemblait à

une fille déguisée en garçon, tant ses traits étaient purs, ses membres délicats. Sans dague ni rapière, vêtu de noir comme un pauvre clerc, il laissait flotter les rênes de sa piteuse monture.

Ces deux voyageurs avaient l'aspect si insolite que les gens de Stabroek accoururent sur le pas de leur porte pour mieux les voir et se moquer d'eux. Mais l'envie de rire des villageois changea en consternation lorsque les moins sots et les moins jeunes eurent enfin reconnu les nouveaux venus.

— Etes-vous aveugles ? cria Dolf, le maréchal ferrant. Tirez plutôt vos bonnets et courbez l'échine pour Quentin de Meernixe, prince de Zélande et comte de Calloo. Apprenez à respecter le malheur.

Plus noir que Lucifer, Dolf se tenait sur la seuil de sa forge. Une douzaine de rustres l'entouraient.

— Oui, continua-t-il en mettant la main an abat-jour au-dessus de ses yeux, c'est bien lui et son écuyer Broederlam. Comment pouviez-vous douter ? Il y a deux ans, Meernixe venait ici tous les jours. Quant à Broederlam, avec son

pourpoint vert, son feutre à plume de héron, son nez de braise et son ventre en tonneau, il n'a son pareil nulle part pour la soif et l'appétit : c'est une merveille !

— Ce qui est une merveille, remarqua un paysan narquois, c'est de voir le valet à cheval et le maître sur un âne.

Dolf fronça les sourcils.

— Silence, dit-il en se touchant le front. Depuis la mort de son père, l'enfant n'a plus toute sa raison. Ensuite...

Il se tut. Meernixe et Broederlam venaient d'arriver à sa hauteur et ils s'arrêtaient devant la forge.

— Salut et le vent en poupe, dit Meernixe. Comment naviguez-vous, mes amis?

— C'était à nous de vous le demander, Monseigneur, répondit Dolf. Nous sommes contents de vous revoir et nous vous souhaitons la bienvenue.

— Merci, forgeron, répliqua Meernixe. Ton compliment est gracieux comme une rose forgée dans le fer. Mais où est Nand l'aubergiste ? A-t-il fermé sa cambuse ? Est-il noyé ou pendu ? S'il bourlingue encore, qu'il monte sur le pont et nous verse à boire. Une pinte de bière à chacun et un

broc plein à Broederlam. C'est sa mesure.

— J'avale selon mes capacités, prononça Broederlam.

Nand courut à sa cave. Il revint suivi de deux servantes, blondes comme le chanvre, qui apportaient la boisson demandée. Quand Meernixe eût vidé sa pinte, il reprit :

— J'espère que tu as de bonnes nouvelles du manoir, maître Dolf ?

— Pas mauvaises, répliqua Dolf. Madame votre mère est toujours belle et bonne. Tous les dimanches elle vient à l'église du village.

— La chapelle du manoir est donc fermée ? Et que chantez-vous à l'église, la messe ou les psaumes, mis en flamand par le seigneur de Sainte-Aldegonde ? Sommes-nous Papistes, Calvinistes, Luthériens, Anabaptistes ou Huguenots ?

— Ce que nous voulons, déclara Dolf fièrement. Depuis la retraite des Espagnols, nous avons trois temples à Stabroek et la messe ou le prêche à notre choix.

— Par la hure de Luther et le groin de Calvin, je veux être Musulman, annonça Meernixe. Point de bon hochepot d'Alle-

magne sans épices d'Orient. Mais tu oublies de me parler de mon oncle, le très haut et puissant baron de Noircarmes ?

— Je le réservais pour la bonne bouche, riposta le maréchal ferrant. Le baron est toujours fier et franc comme un jeton de la rue des Lombards. Ses gardes continuent de traquer les vieilles effrontées qui vont aux fagots dans les bois.

— Vive la joie ! coupa Meernixe. Au revoir, mes enfants. Je reviendrai pour la kermesse. Mais, à propos, savez-vous que le duc de Parme s'approche et s'apprête à assiéger Anvers ? Au lieu du hautbois et de la cornemuse, nous entendrons sous peu le tambour et le canon.

— On en parle, affirma Dolf, mais nous n'y croyons pas.

Meernixe le regarda dans les yeux :

— Croyez-y tout de même et avertissez les amis sans tarder.

— Sans tarder ?

— Par les échasses du coureur et le souffle du meunier. Farnèse est devant Termonde et ravage le pays plat autour de Gand. Les chaumières et les récoltes flambent jusqu'à ras du sol. Le fer est rouge,

forgeron, il faut le tirer du feu. En avant, Broederlam. Il serait déplorable que l'innocent veau sacrifié au retour de l'enfant prodigue eût été immolé en vain et fût trop cuit.

— Pour deux voyageurs affamés, un veau ce n'est guère, soupira Broederlam.

— Il a beau être fou, dirent les paysans dès que Meernixe fut loin, il parle comme un livre.

— J'en réponds, approuva Dolf. Nonobstant son jeune âge (s'il a vingt ans c'est le bout du monde), Meernixe a étudié le latin et le grec et visité les îles de la Nouvelle-Espagne. Il n'est fou qu'à ses heures, quand souffle la brise du Nord-Ouest.

Continuant leur chemin, Meernixe et Broederlam se dirigeaient vers Putte. A une portée d'arbalète du hameau, ils quittèrent la route pour entrer dans le bois de Heide. A la sortie du bois, ils aperçurent les tours du manoir de Meernixe. En passant sous la voûte de la poterne. Quentin leva la tête. Le blason des seigneurs de Meernixe, princes de Zélande et comtes de Calloo, s'y voyait encore, sculpté dans la pierre. C'étaient des armes parlantes, représen-

tant une sirène au naturel, avec la devise *Meernix, nix min*, tirée du nom flamand des Meernixe qui peut signifier ondine, fille ou fée de mer, ou ce que l'ingénieux héraldiste en avait tiré : *Rien plus, rien moins!*

Meernixe et Broederlam pénétraient dans l'allée principale du parc, lorsqu'ils aperçurent le baron de Noircarmes, venant à leur rencontre, accompagné d'une espèce de cuistre à face blême, en robe de docteur et coiffé d'un bonnet carré. Meernixe poussant son grison s'approcha de son oncle, la toque à la main. Il dit :

— Monsieur, depuis le chant du coq, je cherche la tombe de mon père. Où suis-je, chez vous ou chez moi ?

— Mon fils, vous êtes chez vous, répondit le baron. Mettez pied à terre, votre mère vous attend.

— Vous devez vous tromper, protesta Meernixe. La mémoire de ma mère ne porte pas si loin. Mais suis-je né deux fois ?

— Je ne comprends pas cette question, dit Noircarmes en échangeant un rapide regard avec l'homme au bonnet carré. Venez, Meernixe. Quant à toi, Broederlam,

mène cet âne pelé à l'écurie et ôte cette vilaine bête à peau de vache de mes yeux. Tu nous rejoindras après.

— Pourquoi me nommez-vous « mon fils ? » s'obstina Meernixe. Vous voulez donc déshériter mon cousin Ludovic ?

— C'est un nom d'amitié.

— Je n'osais l'espérer, s'écria Meernixe. O noble parent de ma mère, embrassons-nous !

Et il serra Noircarmes sur sa poitrine avec tant de violence et de force que le baron pâlit et qu'une lueur d'effroi traversa ses prunelles.

Dans la chambre où sa mère l'attendait, Meernixe retrouva un décor qui lui était familier, les tapis de Perse, les vases bleus de Delft sur les bahuts, les chenets à grosses boules de cuivre dans la cheminée, mais auquel manquait le portrait de son père. Maintenant, à la place où rêvait jadis l'image altière de Philibert de Meernixe, prince de Zélande, comte de Calloo, grand amiral des Pays-Bas, chevalier de la Toison d'Or, pendait une tapisserie représentant une chasse au renard.

— A la rigueur, dit Meernixe en regar-

dant de ce côté, cela pourrait signifier quelque chose.

Ainsi que Dolf le maréchal ferrant l'affirmait, la comtesse était une belle femme. Une résille de fils d'argent rehaussait l'éclat de ses cheveux blonds, et des galons et des soutaches dessinaient des arabesques d'or sur sa robe de velours violet. A l'aspect de Meernixe, si pâle et si mal vêtu, elle ne put retenir ses larmes.

— Meernixe, est-ce toi mon enfant ? gémit-elle. D'où viens-tu encore ?

— Du séjour des ombres, murmura le jeune homme d'un air égaré. J'ai rencontré mon père. Il m'a dit : « Quentin, retourne à Meernixe et veille à mon tombeau. La lampe s'éteint et la pierre tombe en ruines... »

— Mon fils ! implora la comtesse en tendant les bras.

Meernixe s'agenouilla devant elle. Il lui prit la main et la porta à ses lèvres.

— Sois sans inquiétude, dit-il. Je ne suis pas revenu pour te faire de la peine. Mais je veux voir, n'est-ce pas? Je veux voir...

Il se leva et sortit. Broederlam entra au même instant.

— C'est encore plus grave que ta lettre

ne le laissait supposer, dit le baron à l'écuyer. Comment ce délire s'est-il emparé de Meernixe ?

— Il n'y a pas de fumée sans feu, répondit Broederlam. Depuis le jour où le bourreau a coupé la tête au comte de Calloo, sur la Grande Place de Bruxelles, devant Alvarez de Toléde, l'âme de Meernixe est foudroyée. Souvenez-vous de son enfance misérable, de son adolescence aventureuse, de ses fuites, de ses transports, de ses terreurs... Tout se paie.

— Nous nous souvenons bien, affirma le baron. Mais tout cela n'est jamais allé jusqu'à la folie. Nous espérions même qu'un séjour à Anvers, dans les milieux où son enfance s'est écoulée, eût remis l'esprit de Meernixe dans son assiette. Que s'est-il donc passé au juste ?

— C'est plus facile à demander qu'à dire, s'écria Broederlam. Au commencement, mon maître allait sagement à l'école, chez Romualdus Verdonck. Il passait ses heures de loisir aux pieds de Dymphne de Caesenbrot.

— Et l'échevin n'y trouvait rien à redire?

— Peu. D'ailleurs Meernixe ne se mon-

trait guère assidu auprès de celle qu'il nomme sa fiancée. Il avait repris l'habitude de rôder au port et de boire avec les matelots et les vauriens du rivage. Il parlait de s'embarquer et de fuir de nouveau vers les îles d'Occident. Bref, voyant mon maître sur la mauvaise pente et ivre tous les soirs, je lui ai fait croire qu'on l'attendait ici et je vous l'ai ramené.

— Tu as bien fait, approuva Noircarmes. Il faudra aviser. Qu'en pensez-vous, maître Salvérius ?

— Vapeurs, visions, hypocondrie, dit Salvérius d'une voix lugubre.

— Est-ce dangereux ? demanda Noircarmes en jetant un coup d'œil oblique du côté de la comtesse.

— Les fous, riposta Salvérius, sont toujours dangereux.

Meernixe rentra. Il avait les cheveux en désordre, le regard brûlant.

— Sommes-nous devenus si pauvres ? dit-il. Pas un flambeau ne brûle et la poussière et la moisissure couvrent la statue de Philibert de Meernixe ! Ses traits sont effacés. Le marbre noir, tracé d'or, de son armure ne brille plus et sa main qui tenait

le bâton est brisée. Cours, Broederlam, au village chercher des ouvriers. Je les paierai avec mes économies...

Après le départ de Meernixe, Dolf avait accompagné Nand jusqu'à chez lui. Dès qu'ils furent seuls, le forgeron dit à l'aubergiste :

— Nand, il est temps d'aller cueillir des fraises au bois de Heide.

— Avec quel message ? demanda Nand.

— Tu n'as qu'à répéter ce que Meernixe vient de nous dire à propos de Farnèse.

Une heure plus tard, Nand était au bois de Heide, devant la hutte de Wardje. Wardje faisait rôtir un écureuil à un feu de pommes de pin.

— Salut, Wardje, dit Nand. Cours-tu toujours comme un lièvre ?

— Plus vite, affirma Wardje. A force de manger des écureuils, je finirai par voler dans les airs.

— Vole donc jusqu'au moulin de Beirendrecht.

— Et avec quel message ? demanda Wardje.

— C'est ce que je vais te dire deux fois, afin que tu ne l'oublies pas.

Sur la digue, le moulin de Beirendrecht jonglait avec les nuages. Déjà le soleil tombait dans la mer, derrière les dunes de la Zélande. Du haut de son moulin, le meunier vit arriver Wardje qui depuis deux heures galopait à travers les marais et la bruyère.

— Salut, meunier ! cria Wardje. As-tu toujours du souffle ?

Le meunier se mit à rire :

— Assez pour arrêter toutes les barques qui s'aventurent dans les passes de Walcheren et de Beveland.

— Il n'en faut pas tant. Mais il en faut quand même pour sonner fort dans la corne des bouviers.

— Il y a donc du nouveau ? demanda le meunier.

— Les Espagnols arrivent, *rien plus, rien moins.*

Alors le chant lugubre de la corne de vache monta dans le crépuscule et plana sur les immenses solitudes de l'estuaire. Et les gens du rivage écoutaient et ils disaient :

— La corne de Cœhorne, c'est la corne de Cœhorne : signe de guerre sur terre et sur mer.

Chapitre II

L'Embuscade.

Le jour suivant Noircarmes fit seller son cheval, Maure, et partit pour Anvers de grand matin. La route étant sûre et peu longue, le baron dédaigna prendre une escorte. Il s'était seulement précautionné, en plus de sa rapière, d'un pistolet à rouet et d'un ample manteau de pluie. Dans les Polders, voisins des bouches de l'Escaut, le temps est capricieux et joue de vilains tours à ceux qui se fient à ses promesses.

Une heure après son départ, Noircarmes arriva en vue des faubourgs de la ville. Du haut de la digue qu'il suivait, il voyait les tours de la cathédrale, dardée vers les nuages comme une flèche de granit. Son regard planait sur le fleuve, plein de vaisseaux cinglant vers la mer, et sur d'immenses pâturages que la moindre crue pouvait submerger. Au lieu d'entrer droit

dans la ville, le baron se dirigea vers la porte Rouge, en suivant les détours du chemin de ronde. Partout, autour de lui, le tracé rectiligne des glacis et des remparts fermait l'horizon. C'était un vaste traquenard, construit par Pacciotto d'Urbino, sous le gouvernement du duc d'Albe, et ingénieusement combiné pour la défense de la place, avec ses casemates, ses larges fossés pleins d'eau, ses bastions, ses demi-lunes et ses batteries de flanquement et de revers soudain démasquées. Noircarmes fit la moue en songeant aux projets d'Alexandre Farnèse.

De la porte Rouge le baron gagna le pont de Meir, pour arriver au Marché aux Blés, où l'hôtel de l'échevin de Caesenbrot de Beckerseel alignait jusqu'à perte de vue ses pignons en dents de scie et ses fenêtres à volets jaunes. A un pas de là, les bateliers déchargeaient leurs péniches, sur les quais du Canal aux Sucres. L'odeur des épices embaumait le voisinage.

Noircarmes trouva l'échevin à table, tout seul devant un repas magnifique.

— Vous tombez à merveille, baron, dit Caesenbrot. Quelle bonne surprise ? Ma

fille est chez la douairière de Beckerseel. J'allais dîner seul, ce qui est triste et par conséquent mauvais pour l'estomac. Si vous êtes venu à cheval, vous devez être en appétit ?

— Assez, reconnut Noircarmes en ôtant ses gants de buffle. Mais à la vue de ce festin je pensais...

— Vidons d'abord ce flacon de vin du Rhin, proposa Caesenbrot en choisissant une bouteille à long col parmi les verres de Bohême et les carafons de cristal. Vous pensiez ?

— Que si Farnèse bloque Anvers, il pourrait vous mettre à la portion de famine.

— Nous avons bien le temps, dit Caesenbrot. Le prince de Parme est un savant capitaine, mais Anvers est un dur gâteau où il pourrait laisser et sa réputation et ses dents.

— Le duc n'a jamais échoué dans aucune de ses entreprises.

Caesenbrot haussa les épaules :

— Il dispose à peine de dix mille fantassins et de dix-sept cents chevaux. Comment occuper avec cela des deux rives de l'Escaut et cerner une enceinte de vingt

lieues de tour ? Si nous perçons les digues, les Espagnols seront noyés comme des rats.

— Y songe-t-on ?

— C'est le conseil que le prince d'Orange vient de donner au bourgmestre.

— Parfait, ricana Noircarmes en touchant un gigot du doigt, mais les conseilleurs ne sont pas les payeurs. En cas d'inondation, plus de rôti.

— Nous verrons, dit Caesenbrot. En tout cas le duc aura encore à combattre les garnisons de Termonde et de Gand, la flotte zélandaise et la nôtre, mouillée devant la rade. Savez-vous que Coehorne fait de nouveau parler de lui ?

— Le gueux de mer ?

— Lui-même. Il croise dans vos parages et son repaire est à Bath, dans l'île de Beveland. Si vous aviez une querelle avec lui, méfiez-vous ! Coehorne, dit-on, ne craint pas de descendre à terre ni de brûler un château par-ci par-là. Particulièrement si le châtelain est soupçonné de faire des vœux pour le roi d'Espagne.

A son tour Noircarmes haussa les épaules :

— C'est un épouvantail. Nul n'a jamais vu ce Coehorne. Quant aux partisans de Philippe II... ? Bientôt on comptera ses adversaires sur les doigts. La Flandre ne veut pas être calviniste et tout le monde en a assez. Après douze ans de sièges et de massacres, les jeunes gens ne savent même plus pourquoi nous avons tant combattu.

— Encore possible, accorda Caesenbrot en broyant un os de poulet entre ses dents.

— Tellement, continua Noircarmes, que j'aimerais mieux parler d'autre chose. Meernixe est rentré chez nous depuis hier.

— Chez vous ?

— Au manoir. Il est devenu complètement fou.

— Grande nouvelle ! railla Caesenbrot. Je n'ai jamais connu Meernixe sensé.

Noircarmes posa ses deux poings sur la table :

— Etes-vous sérieux, Caesenbrot ?

— Comme la Bible.

— Et vous permettez qu'un fou se déclare le fiancé de votre fille ?

— Ce n'est pas moi qui permets cela, c'est elle.

Le baron de Noircarmes fronça les sourcils.

— Caesenbrot, dit-il, vous vous moquez de moi.

— Pas du tout, protesta l'échevin. Seulement je me demande où vous voulez en venir ?

— Vous allez le savoir, promit Noircarmes. A la condamnation de Philibert s'ajoutaient la dégradation de noblesse et la confiscation de ses biens. Pendant plusieurs années, la comtesse a vécu à Anvers dans la plus grande pauvreté et le plus complet abandon. C'est même ainsi que Quentin de Meernixe a eu l'esprit et le caractère entièrement dévoyés, en grandissant dans un taudis misérable, pêle-mêle avec les vauriens du port...

— J'ai eu vent de cela, reconnut l'échevin, pendant mon exil avec Brédérode.

— Après la retraite des Espagnols, la comtesse a pu rentrer dans les terres et châtellenies que Philibert possédait en Flandre et en Zélande. Mais qu'arrivera-t-il si les Espagnols reviennent ?

— Le diable le sait !

— Il existe un projet d'alliance entre la

comtesse et moi. La comtesse me sait gré de ce que j'ai sauvé une partie de son douaire et que je suis venu le premier à son secours. Farnèse n'entreprendrait rien contre l'épouse du baron de Noircarmes, fidèle sujet de son maître, ni contre la belle-mère de mon fils Ludovic, un des vaillants officiers de son armée.

— Proficiat! approuva Caesenbrot. Mais que devient là-dedans le pauvre Meernixe ?

— Nous le ferons interdire, grogna le baron en montrant ses dents jaunes. Qu'en faire ? Je vous l'enverrai demain. Interrogez-le. Vous verrez qu'il ne reste plus que de l'emmurer, dans un endroit sûr, bien clos et bien gardé.

— Sans doute, dit l'échevin en se renversant dans son fauteuil. Mais pourquoi, baron, me faites-vous cette belle confidence ?

— N'était-ce pas mon devoir ? Peut-on laisser une jeune fille, innocente et de bonne maison, se compromettre et s'obstiner dans une déplorable erreur ? Si une alliance entre nos deux familles vous sourit, nous avons mieux à vous offrir qu'un

bouffon qui s'évanouit de peur à la vue d'une épée.

— Ludovic, par exemple ?

— Il est certes plus digne que Meernixe de recevoir Dymphe, cette perle, de vos mains libérales. Enfin il m'est permis d'ajouter de la part du prince de Parme et de Plaisance, duc de Brabant et marquis du Saint-Empire, que le roi Philippe verrait avec satisfaction l'échevin de Caesenbrot parmi les défenseurs de la vraie foi et du pouvoir légitime.

— Doucement, interrompit Caesenbrot. J'ai l'esprit paresseux, surtout après mes repas. Je ne suis pas encore habitué à retourner si promptement ma casaque. J'aime la paix, ayant passé l'âge des aventures. Mais que dirait le Taciturne si je quittais son parti ?

— Guillaume d'Orange ! Vous avez tous tiré les marrons du feu pour ce beau prince qui, deux fois renégat, se moquant du prêche et de la messe, Allemand en Allemagne, Français en France, Flamand en Flandre, n'a jamais eu d'autre ambition que de pêcher un sceptre dans les eaux troubles de l'émeute.

— Justement, remarqua l'échevin, la partie n'est pas terminée. Si Philippe règne à Madrid, Guillaume gouverne à Delft.

— Qu'il s'y garde, menaça Noircarmes. Il sera peut-être la première pièce qui tombera de l'échiquier. Sur ce, adieu. Méditez mes paroles, Caesenbrot. J'ai hâte d'être à Stabroek avant la tombée de la nuit.

De l'hôtel Caesenbrot, Noircarmes se dirigea vers le port, afin de sortir de la ville par le chemin le plus court. Dans l'encombrement des ruelles étroites, tournant autour de la Halle aux Viandes, il fut arrêté par un troupeau de bœufs qu'un maître boucher poussait devant lui.

— Eh ! patron, cria Noircarmes en retenant Maure qui glissait sur le pavé boueux, vous faites bien de mettre vos bêtes à l'abri. Les Espagnols arrivent et au Conseil on parle de noyer les pâturages.

Le boucher s'arrêta :

— Comment ? C'est une folie ! Notre Gilde a plus de dix mille bêtes à cornes dans les prés. Nous ne permettrons jamais que l'on perce les digues.

— Prenez donc vos mesures, riposta le

baron en excitant son cheval d'un léger coup d'éperon.

Il pressa le pas de Maure. L'heure était plus avancée qu'il ne l'eût souhaité. En passant par la porte de Bréda, il s'aperçut que déjà le soir étendait ses linceuls d'ombre sur la forteresse et ses mornes alentours. A Eekeren, les lampes s'allumaient derrière les volets. Puis ce fut la route solitaire, le long des digues dominant le fleuve et les champs déserts, endormis dans les ténèbres de la nuit tombante.

A Stabroek tout était fermé, éteint, même la forge de Dolf et le cabaret de Nand.

— Depuis quand, grommela Noircarmes, ces coquins se couchent-ils avec les poules? J'arrive chez moi, il était temps...

Mais au milieu du bois de Heide, qui séparait le manoir de la route, le baron dut mettre pied à terre. Maure butait contre les racines des arbres et patinait des quatre fers sur le sol jonché d'aiguilles de sapin. Soudain Noircarmes tressaillit et s'arrêta. Il venait d'entendre l'appel rauque et sourd de la corne des bouviers. Devant

lui un point lumineux charbonnait dans les ténèbres. Il se mit à couvert et arma son pistolet :

— Qui va là ?

— Regarde autour de toi, répondit une voix railleuse.

Le baron obéit. La pointe d'une mèche d'arquebuse grésillait derrière chaque buisson. La voix reprit :

— Pas de résistance, Noircarmes, ou tu es criblé.

— Que me veut-on ? demanda Noircarmes, surpris d'entendre son nom.

— Te défendre de retourner à Anvers, coupa la voix sèchement. Nous n'y avons nul besoin de ta mauvaise besogne.

A défaut d'autres vertus, le baron était brave. Il eut un mouvement de colère :

— Qui ose me parler ainsi ? Au lieu de se cacher, qu'il vienne m'attaquer, seul et face à face. A armes égales je ne crains personne.

— Nos armes sont égales, riposta la voix sans s'émouvoir. Et même je te fais beau jeu. Quant à me connaître, je suis Coehorne le gueux de mer, et me voici.

Au même instant une torche s'alluma et

Noircarmes vit, à quelques pas de lui, un homme adossé au tronc rugueux d'un sapin. Le baron dut faire un violent effort sur lui-même pour dominer la panique qui s'emparait de son esprit. L'inconnu portait une armure noire à rinceaux d'or et une bourguignotte à visière fermée. C'était l'image, le spectre même, de Philibert de Meernixe, tel qu'il l'avait connu vivant et tel qu'il était représenté, couché tout armé, sur la pierre tombale de son mausolée. Il y avait de quoi troubler une conscience plus nette que celle du baron. Cependant Noircarmes se ressaisit et provoqua son agresseur :

— Lève ta visière, voleur de nuit !

— Assez pour ce soir, répliqua Coehorne. Je n'ai voulu que t'avertir. Garde-toi, Noircarmes, de naviguer dans nos eaux. Si ton noir destrier allonge encore le pas et l'ombre de ses oreilles sur le chemin d'Anvers, il rentrera seul à l'écurie. C'est tout.

— Tout ?

— *Rien plus, rien moins.*

— Hein ? fit Noircarmes.

Mais la torche s'éteignit et les mèches

d'arquebuse devinrent invisibles, une à une. L'appel de la corne de vache retentit de nouveau, en s'éloignant vers le Nord.

Lorsque tout bruit eut cessé et que plus rien ne bougeait sous les feuilles, Noircarmes comprit qu'il était délivré du danger. Il remonta en selle et galopa d'une traite jusqu'au manoir. Il trouva la poterne fermée.

— Coquins ! cria-t-il en frappant sur la porte avec la crosse de son pistolet. Ouvrez donc. Encore un peu on m'assassinait sur le seuil de ma demeure.

Le portier accourut :

— Est-ce vous, monsieur le baron ? J'allais envoyer Broederlam au devant de vous, avec une lanterne. Mais je n'ai trouvé ce goinfre nulle part.

— Que raconte ce vieux radoteur ? dit Broederlam en survenant. Je n'ai pas bougé de là-haut où je tenais compagnie à mon jeune maître.

— Cela suffit, trancha le baron en pénétrant dans la cour. Qu'on lève le pont, le pays n'est plus sûr. Est-ce que Meernixe. veille encore, Broederlam ?

— Comme un chat qui guette une sou-

ris, assura l'écuyer. Vous le trouverez dans sa chambre.

Conduis Maure à l'écurie et fais-le bouchonner, ordonna Noircarmes. La bête a eu chaud.

Noircarmes trouva Meernixe couché sur son lit et occupé à lire un livre.

— Bonsoir, Quentin, dit le baron, comment vous portez-vous ?

— Sur quatre pieds, répondit Meernixe.

— Vous êtes seul ?

— Mais non, nous sommes deux, sans compter les ombres et les génies de l'air.

— Vous êtes gai, ce soir, constata Noircarmes. Que lisiez-vous si attentivement?

— Un méchant libelle, sorti des presses de Plantin. On y conte que Philibert de Meernixe fut la victime, non d'Alvarez de Tolède, mais d'un traître qui se disait son parent et son ami...

— Monstrueuse calomnie ! protesta Noircarmes. J'ai...

— Mais vous n'êtes pas nommé, mon oncle ?

— Je le pense bien. J'ai tout risqué pour sauver la vie de votre père. Le traître qui a perdu le comte de Calloo n'est autre que

Guillaume d'Orange. Moi... ? A présent encore je n'ai d'autre souci que la fortune du dernier des Meernixe. Je viens d'Anvers, où j'ai vu l'échevin de Caesenbrot en votre intention.

— Et ma blonde fiancée ? A-t-elle gardé son cœur de sucre pour son fiancé à tête de mouche ?

— Elle s'afflige que vous ayez quitté la ville sans la prévenir, ni même la saluer. A quoi songiez-vous, Meernixe ? Caesenbrot et Dymphne vous attendent demain, dimanche. Il faut y aller. Bientôt le chemin ne sera plus libre.

— Voire. Mais j'irai si vous le permettez.

— Je vous y engage. Seulement, tâchez de vous présenter dans une tenue décente. N'allez pas remonter sur votre âne, ni endosser cette misérable défroque d'écolier.

— C'est toute mon écurie et toute ma garde-robe.

— Vous prendrez un de mes pourpoints brochés et mon chapeau à plumes. Ma rapière à garde dorée...

— Pas d'armes protesta Meernixe, pas d'armes ! Je les ai en horreur, vous le savez bien.

— Je vous enverrai mes habits par mon valet de chambre. J'y joindrai un manteau de pluie pour le retour.

— Vous craignez que je ne m'enrhume?

— Vous monterez Maure. C'est une bonne bête et douce comme un apôtre.

— On lui pique une fesse de l'éperon, aussitôt elle tend l'autre... ?

Le baron daigna sourire et fit mine de s'en aller. Sur le seuil de la porte, il s'arrêta et demanda :

— Me comprenez-vous, Meernixe, m'avez-vous bien compris ?

— Mieux, répondit Meernixe en bâillant.

Chapitre III

Voici le géant

Le dimanche matin, l'échevin de Caesenbrot eut fort à faire avec sa belle-sœur, la douairière de Beckerseel. Il avait commis l'imprudence de lui répéter les propos et devis du baron de Noircarmes.

— Un Noircarmes ! s'écria Ursule-Cornélie de Beckerseel indignée, vous n'êtes pas dans votre bon sens, Caesenbrot, pour nous parler d'un si triste sire.

— Je parle du baron comme je parlerais d'autre chose, répartit l'échevin sans s'échauffer.

La douairière se pinça les lèvres :

— Un baron ce n'est guère, encore faut-il trois châtellenies pour en cuire un vrai. Vos Noircarmes...

— Eh ! ils ne sont pas plus à moi qu'à vous, ma sœur.

— Dieu sait d'où ils sortent ? Comment

cet aventurier a-t-il pu s'allier jadis à la famille de Mathilde ? Sa première femme est morte bien subitement... Mais occupons-nous du présent. Quoi ? Verrons-nous un coureur de dots, un noble suspect, seigneur de Meernixe et comte de Calloo ? Je suis tranquille. Le roi Philippe est un tyran, un cafard, un suppôt de l'Inquisition, tout ce qu'il vous plaira d'inventer, mais quand même trop bon gentilhomme pour prêter la main à une infamie, une si basse intrigue.

— Le beau discours ! railla de Caesenbrot. Mais si Meernixe est vraiment fou, fou à lier, que pouvons-nous y faire ?

Ursule-Cornélie dressa haut son profil busqué. A part ses yeux gris, pleins de bonté, elle n'avait réellement rien d'agréable dans la physionomie, et sa coiffe, dont la pointe descendait sur le front, entre deux sourcils arqués et durement dessinés, sa robe noire à guimpe blanche, ajoutaient encore à son air austère. Près d'elle, Dymphne, assise sur un siège bas, dans les plis et les festons de son vertugadin, avec sa fraise godronnée et ses cheveux tressés de rubans, ressemblait à une

blonde poupée du Nord, déguisée par caprice en infante espagnole. Jouissant du contraste, Caesenbrot les admirait, l'une autant que l'autre, tout en vidant une coupe de reinghau, afin de tromper sa fringale.

— Fou ? protesta la douairière. Un homme de la qualité de Meernixe ne peut l'être. A ce degré de noblesse cela se nomme humeur bizarre, fantaisie. Voit-on jamais un innocent à trente-six quartiers ? Et comment se fier à un fourbe ? Je me prononcerai lorsque j'aurai vu et entendu Meernixe de mes yeux et mes oreilles...

— Votre souhait est accompli, annonça l'échevin. Voici Meernixe qui entre dans la cour, suivi de Broederlam. Ma foi, il est à cheval... Et quelle piaffe dans ses habits ? Meernixe vêtu de velours et botté de daim, c'est nouveau.

— Une rose épanouie, un cygne dans le miroir des eaux, une fille en son printemps, un cavalier de bonne mine, dit Ursule-Cornélie qui regardait Meernixe par la fenêtre ouverte, sont toujours agréables à contempler. Et vous croyez, Caesenbrot, que celui-ci fera mentir le sang dont il est issu ? Sur mon âme, je revois Philibert de

Meernixe, prince de Zélande et comte de Calloo, tel qu'il était, il y a vingt-cinq ans, en partant pour la bataille de Gravelines.

Mais déjà Meernixe était sur le seuil de la porte.

— Salut, et le vent en poupe, dit-il en entrant. Mesdames, mes humbles hommages.

Dymphne se mit à rire et leva le doigt :

— Meernixe, soyez aimable et obéissant, et venez baiser la main de votre protectrice, la douairière de Beckerseel, ma marraine.

— Si je me jette aux pieds de votre marraine, dit Meernixe, elle me touchera de sa baguette et je deviendrai à l'instant le plus beau prince du monde. Alors l'histoire est finie.

— Mon enfant, dit la douairière en donnant un léger coup sur la tête de Quentin agenouillé devant elle, point besoin d'une fée pour vous rendre charmant. Mais qui vous fera sage ?

— L'amour, affirma Meernixe. Je retrouve l'esprit où les autres le perdent.

— Et le courage ? Est-il vrai que le comte de Calloo craint les armes ?

— C'est une maladie d'enfance, prétendit Meernixe. Mais elle passera peut-être, comme la coqueluche ou le muguet.

— Vous redoutez vraiment les coups ?

— N'est-ce pas une crainte naturelle à l'homme et aux autres bêtes ?

— Alors, dit la douairière, vous serez bien mal à votre aise quand les Espagnols auront investi Anvers. Votre château est ouvert à tous les vents, en plein pays plat, sans compter le sire de Noircarmes qui ne vous veut pas de bien.

— Erreur, il veut tous mes biens.

— Oh, oh ! dit Caesenbrot, vous saviez cela Meernixe ?

— *Rien plus, rien moins*, railla Meernixe.

— Si vous voulez vous mettre à l'abri d'une traîtrise, ma maison vous est ouverte, proposa Ursule-Cornélie. Vous n'y souffrirez d'aucun affront.

— Que Dieu vous bénisse pour votre charité, Madame. Mais au manoir de Meernixe vit quelqu'un qui a besoin de ma présence.

— Votre mère ?

— Justement, la veuve de Philibert de Calloo.

— Mais, intervint Dymphne en parlant haut et vite, comme pour couvrir la voix de Meernixe, si vous restez à Stabroek vous ne pourrez plus nous rejoindre ?

— Et le chemin des poissons ? Les Espagnols naviguent comme des bouées et sont brouillés avec le vent. Si je crains le fer et le feu, je ne crains pas l'eau.

— Pas même pour boire ? demanda Caesenbrot.

— Au fait, de quoi parlons-nous ? dit Meernixe. Sommes-nous à l'hôtel Caesenbrot ou embarqués dans un galion où règne la famine ? Qu'on nous serve à boire et à manger ou bien tirons à la courte paille.

— Enfin, voilà les premières paroles sensées que j'entends aujourd'hui, approuva Caesenbrot. A table !

Dans la salle à manger, le festin se trouva encore plus somptueusement servi que la veille. Au moment où Caesenbrot allait attaquer le rôt, Meernixe lui présenta une orange.

— Pas avant le bœuf, protesta l'échevin.

— Ah ! vous préférez le bœuf à l'orange ? Anvers sera pris.

— Je n'entends pas les énigmes, dit Caesenbrot en haussant les épaules.

— C'est dommage. J'allais vous en proposer une deuxième : que l'orange se garde bien à Delft, on cherche à la cueillir.

— D'où tenez-vous cet avis? demanda Caesenbrot en dressant l'oreille. Hier, votre oncle me disait la même chose.

— Deux cloches différentes peuvent piquer le même son et mon oncle est capable de tout : même de dire la vérité.

— La vérité, grommela l'échevin, méfions-nous. Farnèse doit avoir plus d'un espion dans la place. Ces gens sont payés pour répandre des rumeurs sinistres et troubler l'âme des bonnes gens. Ne les aidons pas. J'attends le duc et sa poignée de fantassins déguenillés devant notre ville, peuplée de cent mille âmes, défendue par son fleuve en bras de mer, ses forts imprenables, deux flottes et ses troupes levées à l'étranger, les Allemands de Hohenlohe et les Ecossais de Morgan, le tout commandé par notre markgraeve, Marnix de Sainte-Aldegonde, la meilleure plume de la Réforme.

— Si c'est une guerre de plumes, j'en suis.

— Riez à votre aise, dit Caesenbrot. Mais un peu plus de savoir et vous pourriez lire les pamphlets du baron en six langues vivantes : le flamand, l'allemand, le français, l'anglais, l'espagnol et l'italien.

— Ia mein heer, répondit Meernixe. Ia mein herr, oui monsieur, yes sir, si signore, non digo mas caballero.

A la fin du repas un domestique présenta une lettre à l'échevin.

— Au diable ! jura Caesenbrot. On paie des faiseurs de miracles, des rebouteux, des médecins, et voici les marchands de maladies. On ne peut plus dîner en paix. Quoi, apportée par un messager de l'hôtel de ville ? Je cours voir ce qu'il me veut ?

— Meernixe, demanda Dymphne, dès que son père fut sorti, comment se fait-il que vous ne m'ayez plus écrit depuis un mois ?

— J'avais mal aux mains.

— Ah! c'est vrai, constata Dymphne, vos mains sont dures au toucher et comme blessées. Pourquoi ?

— Quand j'étais mousse, expliqua Meernixe, je ramais beaucoup.

— Mais ces jours-ci où étiez-vous ?

— Dans la lune, occupé à cueillir un bouquet d'étoiles. A partir de maintenant vous aurez une lettre en vers tous les jours.

— Fi ! le vantard. Et les Espagnols, s'ils viennent ? Ils les prendront, vos belles lettres, pleines de faux serments et de déclarations enflammées.

— Pour mettre le feu à leurs couleuvrines, serpentins et canons ?

— Pour se moquer de vous.

— Je demanderai la permission de vous écrire à Farnèse lui-même. Il est trop galant cavalier pour séparer un amoureux de sa bien-aimée.

— Le bel amoureux que j'ai là, plaisanta Dymphne, pour m'en faire gloire auprès de nos ennemis : bouffon comme Thyl l'Espiègle et plus peureux qu'un lièvre.

— L'époux tient rarement les promesses du fiancé, assura Meernixe. A l'abordage je suis vaillant et je ne lâche jamais ma proie quand j'ai le grappin dessus. Ne voulez-vous plus, ma fière caravelle, baisser pavillon et vous rendre à merci ?

— On m'a jeté un sort, soupira Dymphne, comment résister ?

— Doucement, intervint la douairière. Nous avons le temps de nous marier. Et sont-ce là propos d'enfants nobles et bien élevés ? Ma parole, on dirait un vaurien du port et sa commère, marchande de crabes ou d'anguilles sur l'estran.

— Alerte ! cria Caesenbrot en rentrant. Les Espagnols passent l'Escaut à Beveren et se dirigent vers le Nord. Si vous flânez, Meernixe, ils seront à Stabroek avant vous.

— Alors adieu, dit Meernixe.

Dès qu'ils furent dehors, Meernixe et Broederlam se dirigèrent vers l'église de Notre-Dame. Ils s'arrêtèrent au pied de la tour.

— Bonhomme, dit Meernixe au bedeau en lui donnant un florin, veillez à nos chevaux. Le temps de monter là-haut et de redescendre.

L'homme ayant opiné du bonnet, Meernixe s'élança dans la tour, suivi de Broederlam. Sans se soucier des plaintes de son écuyer, qui était un peu court d'haleine, Meernixe bondissait comme un écureuil sur les marches de l'escalier en spirale. Au deuxième étage, ils atteignirent l'horloge et son cadran d'or, dont chaque chiffre dé-

passe en grandeur la taille d'un homme. La tour tout entière vibrait aux clameurs du tocsin, Carolus, mis en branle par cinquante sonneurs à muscles de forçats, ramant dans leur galère aérienne. Plus haut l'escalier devenait plus raide qu'un galhauban et le vent du large traversait les ogives d'un grand coup d'aile. Au cinquième étage, le balcon oscillait dans le vide, comme la vergue du grand mât au perroquet de fougue. Meernixe se pencha sur la balustrade ; mais Broederlam, saisi de vertige, se recula et ferma les yeux.

Le regard de Meernixe planait sur une immense étendue. L'Escaut baignait les bastions de la citadelle, les tours du Steen, la presqu'île du Craenhooft et débordait dans les prairies de la Tête de Flandre. Anvers se dessinait en demi-lune sur l'arc du fleuve, plan en relief avec ses rues, ses canaux, ses jardins, ses toits rouges, ses dômes et ses clochers, dans la couronne verte des remparts et des glacis. Il voyait même, tant le ciel était limpide, les forts avancés d'Hérenthals, de Liefkenshoek et de Lillo .

— Ouvre les yeux, Broederlam, dit

Meernixe en tendant le doigt vers le Sud. Les Espagnols ont jeté un pont de bateaux à hauteur de Burgt. En cet endroit il y a un banc de sable. Vois le reflet des morions et des cuirasses. Ils ont du canon, et rien ne bouge chez nous. La flotte est en panne. Où sont les matelots et les capitaines ?

— Au prêche, à la messe, au cabaret ou au diable, dit Broederlam. Le dimanche est le jour du Seigneur et à chaque jour suffit sa peine.

Meernixe et son écuyer descendirent et sortirent de la tour au moment où les fidèles quittaient le temple, après vêpres. Aucune inquiétude ne pesait sur cette foule de bourgeois endimanchés. Les jeunes gens, la toque sur l'oreille et les gants à la main, saluaient les jeunes filles, toutes blondes et roses dans leurs grands cols de dentelle. A part quelques vieux fanatiques, rôdant par là et grognant contre l'idôlatrie romaine, personne ne songeait plus aux querelles de naguère.

Meernixe se dirigea vers le port par la Grande Place. A hauteur de l'hôtel de ville, il rencontra la compagnie des arque-

busiers de Saint-Christophe. Meernixe reconnut le capitaine.

— Eh ! Baes Croels, dit-il, où allez-vous de ce pas ? Est-ce pour tirer l'Espagnol ou le papegeai ? Si c'est l'Espagnol, vous tournez le dos à la cible.

Plus ventru qu'un pot à bière, coiffé de sa salade comme d'un couvercle d'étain, le capitaine bombait le torse sous l'amas de plaques d'argent, étalées sur sa poitrine. Une paire de moustaches jaunes, jaillissant de ses naseaux comme deux flammes d'or de la gueule d'un dragon, ajoutaient à son air terrible. En même temps que hooftman des arquebusiers, il était doyen des maîtres cordonniers d'Anvers.

— Je connais mon métier, dit-il en mettant le poing sur la garde de sa rapière.

— Lequel ? demanda Meernixe. S'agit-il de coudre le veau et le chevreau ou de découdre les Castillans et les Maures ? Ces vaillants pourraient vous parler de près et donner du fil de poix à retordre.

— Au large ! cria le capitaine. Allez faire le fou aux quais, seigneur Meernixe. Si je poussais jusqu'à l'ennemi ce n'est pas vous qui m'y suivriez.

— N'en jurez trop, pas plus que de ne porter jamais ni cors, ni cornes, ni andouillers sur la tête ! Derrière vous, je me risquerais à la chasse au tigre, comme sur le dos d'un éléphant.

Meernixe continua son chemin.

— Que penses-tu de ce beau capitaine? demanda-t-il à Broederlam.

— Tout ce qui brille n'est pas or, prononça Broederlam.

Sur le warf ils durent chevaucher l'un derrière l'autre, tant le chemin était étroit entre les ballots et les barriques. Gonflées par le reflux, les vagues inondaient le rivage. Meernixe sondait les horizons vides de la rive gauche d'un œil inquiet. Rien n'y bougeait, sous le ciel bleu, moutonné de nuages blancs, frisés d'or, à part la fuite de quelques barques vers la mer. Devant Anvers et sa haute tour, déroulant dans les airs la flamme de son pavoi, passait un cortège de galères, de lougres, de brigandins, d'ourques et de galions.

— Quel butin, dit Meernixe. Mais si jamais Farnèse prend la ville, nous danserons à la vue d'un pêcheur de moules.

— Ils n'ont pas l'air de s'en douter, ré-

pliqua Broederlam en tendant le doigt dans la direction du Rietdyck.

Là, derrière les créneaux du Steen et les tourelles de la Halle aux Viandes, avec ses murs rouges striés de lignes blanches comme la carcasse d'un bœuf écorché, s'élevait une butte lépreuse, couverte de toits en pointe et de clochetons. On eût dit un cauchemar de lucarnes, d'encorbellements, de poutres, de briques et d'enseignes baroques, de caves et d'égouts sans fond, de greniers sur d'autres greniers, peuplés de diables et de sorcières.

Sur l'estran, parmi les mâts dressés, les haubans tendus, traversés par le vol orageux des mouettes, les filets séchant à l'air et les barques échouées, il y avait des boutiques, des tréteaux forains, un mât de cocagne et des manèges de chevaux de bois. Les tables des estaminets s'alignaient jusqu'au Pilotage, envahies par une multitude de buveurs. Meernixe fit cabrer Maure et le poussa dans la foule, si impétueusement qu'il renversa trois tables, avec leur garniture d'ivrognes et de brocs pleins. Le tout s'écroula dans une tempête de jurons et de pots cassés :

— A l'eau le trouble-fête !

— Je sais nager, riposta Meernixe en se dressant sur ses étriers.

— Meernixe, Meernixe, cria la foule, soudain retournée. Vive Meernixe !

— Il était temps, dit Meernixe. Moi je n'hésiterais pas une seconde à vous reconnaître et à vous nommer tous, l'un après l'autre, comme Adam nommait les animaux au paradis terrestre. A toi, Jean le Bigle ! A vous, Petit-Hareng, L'Esprot, Pieter Bran et Pitje la Mort. A vous, Blonde Marie, Bethe en Fer et Dulle Griet. Que veut le peuple ?

— A boire....

— Deux tonneaux en perce ! Marchandes de crabes, d'œufs durs et de boudins, videz vos paniers. Et qu'on ne craigne pour l'écot. Voici ma bourse.

Lorsque les chopes furent remplies, Meernixe continua :

— Pêcheurs, débardeurs, mariniers, flambarts, matelots, soldats, tire-laines, capons de rivière, briseurs d'images, libertins, écoutez : L'Espagnol cerne nos murs, l'ennemi est à nos portes, et les marchands spéculent sur les blés et les épices,

les échevins digèrent, le bourgmestre, écrit. Que voulez-vous faire ?

— La guerre !

— Mais les armes ?

— Nos crocs et nos anspects ...

— Et le capitaine ? demanda Meernixe, Qui commande à Babel ? Sainte-Aldegonde, l'homme aux trente-six langues. Qui commande les reitres allemands ? Un Allemand. Les Ecossais ? Un Ecossais. Et les miroitiers, les batteurs d'or, les relieurs, les ferronniers, les tanneurs, les droguistes, les tripiers, les boulangers, les poissonniers, les charcutiers, les cordonniers et les imprimeurs ? Un miroitier, un batteur d'or, un relieur, un ferronnier, un tanneur, un droguiste, un tripier, un boulanger, un poissonnier, un charcutier, un cordonnier, un imprimeur. Alors que faut-il aux loups de mer, tas de fous ?

— Un matelot et un fou !

— Moi donc, décida Meernixe. Moi, par Neptune ! Moi, qui en mon jeune âge vous battais à tous les jeux, armais les meilleures chaloupes de fortune. Moi, qui n'avais pas mon pareil pour grimper aux mâts, mettre les rabans du perroquet de

fougue, tenir la barre, trouver l'aire du vent, tordre le filin de cent manières, depuis le nœud à demi-clef, les boulines, jusqu'aux longues et courtes épissures. Y a-t-il désaccord ?

— Non, protestèrent mille voix enrouées. Vive Meernixe, notre pilote. Qu'on lui passe le loch et le porte-voix.

— Alors, brasse carré, tout le monde en haut ! cria Meernixe. Courez à l'hôtel de ville et exigez que l'on perce les digues.

— Les bouchers ne veulent pas !

— Hissez les bouchers aux crocs de leur étal. Ensuite, mettez le grappin sur les affameurs.

— Ce sont les gros bonnets du Grand Conseil, cria-t-on de divers côtés. Ils se moquent bien de nous.

— Montrez les dents, ils cesseront de rire.

Un remous souleva la foule. Du haut de son cheval noir, immobile dans la bousculade comme un récif dans une mer demontée, Meernixe voyait reluire mille trognes hilares. Un cortège s'avançait le long des quais, au rythme solennel des fifres et des tambours.

Broederlam se mit à chanter :

Tournez-vous, le Géant arrive,
Tournez-vous, le Géant est là.

— Que le diable l'emporte ! jura Meernixe. Je suis détrôné par un pantin de papier mâché et de bois peint.

— La faveur des foules est inconstante, dit Broederlam. Quand le Géant vient, le peuple d'Anvers est saoul. Le peuple ne voit, n'entend plus rien.

L'Ommeganck se promenait en l'honneur de la kermesse du rivage. En tête venait la Baleine, machine hydraulique, servant de perchoir à Cupidon. L'enfant espiègle braquait deux lances d'eau sur les spectateurs et les arrosait copieusement. Puis suivait le char du Géant, tiré par douze chevaux, forts comme des rhinocéros. La statue représentait Druon Antigon, coupeur de mains et tyran d'Anvers, sous les apparences d'un guerrier assis, armé et casqué à la romaine. Sa taille dépassait le faîte des maisons, et sa face barbue, son regard effrayant, tournant à droite et à gauche, comme s'il cherchait de la chair fraîche, médusaient sur son

passage les femmes et les petits enfants.

—En vérité, constata Meernixe, c'est comme une cohue d'Indiens fanatisés par le char de Jaggernaut. Ni réformés, ni papistes, mais adorateurs secrets de dieu Thor et de la déesse Freya, voilà ce qu'ils sont... Ah ! si Farnèse le savait, il ferait de cette vilaine idole un nouveau cheval de Troie. Tu as raison Broederlam. Allons-nous en.

Ils se dégagèrent de la presse et coururent à toute bride jusqu'aux remparts. Pour gagner Stabroek, ils durent prendre à travers champs. Déjà les digues et les routes étaient occupées par les Espagnols. Lorsqu'ils pénétrèrent dans le bois de Heide, la nuit était tombée et de loin venait l'appel mystérieux de la corne de Coehorne.

Chapitre IV

La vivandière

Pendant toute cette journée, Noircarmes s'était montré inquiet. En vain Salvérius avait tenté de le distraire en lui lisant les horoscopes qu'il venait de dresser. Salvérius affirmait qu'un grand de la terre, né sous les signes maléfiques du Verseau et de Saturne, était menacé de mort violente. Mais Noircarmes, qui savait ce qui se tramait à Madrid et à Delft. n'avait aucun besoin des astres pour suivre, du moins dans cette direction, la marche du Destin.

L'agitation de Noircarmes augmenta à mesure que fuyaient les heures. Dès l'après-midi ses serviteurs le virent plusieurs fois sur le pont-levis du manoir, l'oreille tendue, le regard attaché à l'horizon. Vers quatre heures du soir, une forte colonne de poussière monta derrière les arbres du

bois de Heide. Revenu à son observatoire, le baron entendit le roulement d'un charroi, des abois lointains, des hennissements et des fanfares, tous les bruits qui dénoncent l'approche d'une armée en marche. Bientôt une escouade d'arquebusiers à cheval sortit du bois. A leur tête galopait un jeune officier, dont l'armet ouvert était orné d'un plumail noir. Le baron reconnut son fils, Ludovic.

— Je précède Mondragon, annonça Ludovic en mettant pied à terre et serrant son père dans ses bras. Il me suit avec trois mille hommes, pour investir les digues et le fort de Lillo. Nous allons établir notre camp à une lieue d'ici, au Nord. Mais pour cette nuit vous nous offrirez bien l'hospitalité, mon père, à mon général et à moi ?

— A tous les officiers supérieurs, corrigea Noircarmes. Allez saluer la comtesse, Ludovic, pendant que je donne les ordres nécessaires.

— Meernixe est-il ici ? demanda Ludovic.

— Il est allé ce matin à Anvers, comment rentrera-t-il ?

— En toute sécurité, assura Ludovic.

Le duc a défendu sévèrement aux troupes de molester l'habitant.

Une heure plus tard, le baron et son fils entraient dans Stabroek, en même temps que l'avant-garde espagnole. Les villageois s'étaient terrés dans leurs demeures et ils regardaient l'effrayant défilé par les fentes de leurs volets. En tête marchaient les fifres et les tambours. Puis venait, tout seul, un maestro del campo, en cuirasse dorée, la canne à la main et assis sur un étalon cap de more qui caracolait sous sa croupière de clinquant et de cuir vermeil. Une compagnie de piquiers, dans leurs corselets à brassards et à tassettes, le masque basané et dur sous les cabassets à demi-crête de morion, apparut ensuite, complétée par ses sections de pertuisaniers, d'arquebusiers et son escorte de goujats et de vivandières. Les alférez portaient la hallebarde. Les capitaines étaient suivis de leurs pages, avec la rondache et la genette, petite lance de parade garnie d'une houppe de fils d'or. Les femmes, les unes jeunes et belles, les autres vieilles et ravagées, étaient chargées d'enfants et de butin. Elles allaient à

cheval, à dos de mule ou à pied, sur de hauts patins de bois, bizarrement accoutrées d'oripeaux, à la fois somptueux et sordides, ramassés au hasard des routes et des pillages. Parmi elles Noircarmes remarqua, malgré lui, une fille superbe, assise comme une reine sur un grand cheval blanc. Elle avait une robe jaune, bordée de velours bleu, aux manches taillades, et un chapeau déchiqueté à l'allemande, où se tordait un prodigieux bouquet de panaches. A son aspect, un vague souvenir se levait dans la mémoire du baron. Il lui semblait qu'il connaissait cette séduisante et inquiétante créature, avec ses cheveux roux coupés en frange sur le front, son regard insolent à force d'être hardi et clair, mais sans pouvoir dire où, ni quand il l'avait déjà rencontrée.

Ludovic, qui suivait les yeux de son père, se mit à rire :

— C'est Katto, la plus riche et la plus belle cantinière de l'armée...

Mais sa voix fut couverte par le roulement sourd des chariots de l'artillerie.

Les conducteurs faisaient claquer leurs fouets, et la terre tremblait sous le poids

des caissons, des avant-trains, des pièces bâtardes, des mortiers et des canons, entourés de servants et de pionniers. La cavalerie, chevau-légers, arquebusiers à cheval, était précédée d'une fanfare, avec ses trompettes et hautbois et deux timbaliers maures, frappant leur caisse haut les bras. Immédiatement après la forêt des lances, parut Mondragon, sur un gris pommelé plein de feu. Le vieux capitaine semblait de bonne humeur. La visière levée de son armet découvrait un visage souriant, encadré d'une barbe grise. Cependant la flamme de la jeunesse brûlait encore dans ses yeux. Noircarmes s'approcha de lui, le chapeau à la main.

— Salut, Noircarmes, dit Mondragon, sommes-nous loin de chez vous ?

— A un pas.

— Vous connaissez bien le pays. Puis-je établir mon camp près des digues ? La plaine n'est-elle pas inondée ?

— Non, expliqua le baron. Les Anversois craignent de noyer leur bétail.

— Nous le mangerons donc à leur barbe, railla le général espagnol. C'est la règle : le gibier gras se prend plus facilement que

le gibier maigre et les abeilles gavées de miel ne piquent plus. Jusqu'où irons-nous ?

— Pas plus loin, conseilla Noircarmes. A la sortie de Stabroek commence le pays de Bergues. C'est une contrée sauvage, coupée de dunes et d'étangs. Vos troupes y seront à l'abri des crues. Quant à vous, cher ami, vous nous ferez l'honneur, à la comtesse et à moi, de loger au manoir de Meernixe avec ceux de votre suite qu'il vous plaira de désigner.

Mondragon s'inclina sans répondre. Il rangea son cheval sur l'accotement de la route, pour voir passer le reste de son armée : une cornette de gendarmes, couverts de fer, et l'équipage des ponts avec ses artificiers et ingénieurs.

Le même soir il y eut un grand dîner au château. La comtesse n'y assista pas. Loin de la blâmer, Mondragon approuvait la réserve de la veuve du comte de Calloo. Il avait servi jadis avec Philibert de Meernixe, dans les bandes wallonnes, et déplorait encore la fin lamentable de ce vaillant gentilhomme. En ce moment même, il se souvenait de la bataille de Mulbourg où, rivalisant d'audace, ils avaient tra-

versé l'Elbe ensemble à la nage et tenant leur rapière entre les dents.

Ainsi que tous les convives, Mondragon avait remplacé le harnois militaire par des vêtements légers de satin et de velours. Sa tête énergique mais fine se posait, comme fraîchement tranchée, sur l'assiette de sa fraise. Continuant l'entretien, un moment interrompu, il dit à Noircarmes :

— Je connais d'autant mieux le fort de Lillo que je l'ai construit moi-même, il y a dix ans. En bâtissant ses casemates à l'épreuve de la bombe et en traçant sa gorge tenaillée, je ne pensais pas travailler pour l'ennemi. Qui y commande à présent ?

— Mais Odet de Téligny, dit Noircarmes étonné. Ne le saviez-vous pas ? On le dit aussi obstiné que son père, le brave Lanoue, défenseur de La Rochelle.

— Il se montre partout à la fois, répliqua Mondragon. Je le croyais ailleurs. Sur la rive gauche, il vient de surprendre un de nos trains de péniches. Mais c'est une faute de se risquer en pleine campagne quand on garde une forteresse. Il a réussi de noyer la terre de Saeftingen.

— Saeftingen inondé ! s'écria le baron.

Mais cela donne de l'air à la flotte zélandaise... Ah ! méfiez-vous d'elle. Parmi les corsaires de Walcheren, il y a de mauvais compagnons. Pas plus tard qu'hier le plus redouté d'entre eux, le fameux Coehorne, rôdait par ici.

— C'est bien pourquoi nous voulons Lillo à tout prix. Pendant que je tiens la rive droite, le marquis de Roubais s'avance de l'autre côté de l'eau, vers les forts et redoutes de Liefkenshoek et du Doel. Quand nous tiendrons les forts, plus aucun vaisseau ne franchira les passes sans être canonné.

Les fenêtres du réfectoire donnaient sur la façade extérieure du manoir. Les valets les avaient laissées ouvertes, parce que le temps était très chaud et orageux. Tout à coup le général imposa d'un geste bref le silence à l'assemblée. Il se leva. Au loin le canon grondait.

— On se bat sur la rive flamande, annonça Mondragon. Roubais ne perd pas son temps. Il aura besogne accomplie avant nous.

Suivi de Noircarmes, il s'approcha d'une des fenêtres, afin de saisir mieux les ru-

meurs de la bataille. Soudain Noircarmes pâlit dans l'ombre et ne put dissimuler entièrement le geste nerveux qui lui échappa. Il venait d'entendre ce qu'il espérait et redoutait en même temps : l'appel de la corne de Coehorne.

— Qu'est-ce ? demanda Mondragon.

— Coehorne ! s'écria le baron. Ce ne peut être que lui, là, dans le bois de Heide.

— Impossible, mon père, protesta Ludovic. J'ai posté des vedettes partout. Aucune troupe ennemie ne pourrait ni n'oserait se glisser jusqu'à nous...

Le roulement de plusieurs coups de feu lui coupa la parole.

— Qu'on aille voir, commanda Mondragon.

Aussitôt ses officiers se précipitèrent. En un instant la cour du château fut pleine de soldats et de torches. Les lueurs rouges incendiaient le fer des morions et des gorgerins. Avant que tout le monde fût prêt et armé, il y eut une bousculade du côté de la poterne. Noircarmes et Mondragon, mêlés à la foule, virent un palefrenier accroché aux rênes d'un cheval. La bête faisait feu des quatre fers. Noircar-

mes reconnut Maure, et son cœur tressaillit d'une joie secrète.

Le valet d'écurie tenant Maure par la bouche s'approcha du baron.

— Monsieur, dit-il en reconnaissant son maître, il vient sûrement d'arriver un malheur à Meernixe. Voici Maure sans son cavalier et avec une balle dans le garrot.

— Meernixe ? demanda Mondragon.

— Mon neveu, gémit Noircarmes. Quentin de Meernixe, le dernier des comtes de Calloo. Le pauvre enfant était allé à Anvers, saluer sa fiancée. Coehorne l'a assassiné au retour. Ce ne peut être que Coehorne, l'ennemi juré de notre famille, ainsi que de tous ceux qui sont restés fidèles au roi d'Espagne.

— Coehorne, Coehorne, grommela Mondragon d'un air soucieux, je le voudrais bien. Je veux dire que, crime pour crime, j'aimerais mieux cela qu'une sottise de mes gens... Votre neveu maltraité ou tué par les traînards de mon armée... Mauvaise affaire, très mauvaise affaire. En l'apprenant, Farnèse furieux, serait capable de me retirer mon bâton et d'envoyer tout un tercio à la potence, par sur-

croît. Notre discipline est exacte, baron, mais, comme vous le savez, point de grain sans ivraie. Allons voir ce qui s'est passé dans ce bois...

La reconnaissance des lieux ne donna aucune certitude concernant l'attentat. A part quelques bourres brûlées, un chapeau troué par une balle de mousquet, Noircarmes et ceux qui l'accompagnaient ne découvrirent rien qui pût les éclairer sur le sort de Meernixe et de Broederlam. A moitié rassuré pour son compte, Mondragon proposa d'arrêter les recherches.

Tout le monde rentra au manoir. Sur le seuil de la salle à manger, où brûlaient encore une forêt de cierges dans les lustres, Noircarmes s'arrêta stupéfait. Meernixe et son écuyer étaient là, festoyant joyeusement, le verre à la main.

— Comment, s'écria le baron, vous étiez revenu, Meernixe ? Je vous croyais tombé dans les griffes de Coehorne.

— Qu'entendez-vous par là, mon oncle ? Me prenez-vous pour un rat et Coehorne pour un chat ? Entrez, messieurs les Espagnols, et à votre santé.

— N'a-t-il pas fait tirer sur vous ? in-

sista Noircarmes. Nous avons entendu les coups...

— Pas sur moi, mais sur vous, corrigea Meernixe. Je portais vos poils et vos plumes. C'est pure démence que d'aller hasarder ses frusques sur le dos d'un fou.

— Je ne pouvais supposer, balbutia le baron en devenant livide, je ne pouvais...

— Certes non, que vous ne pouviez supposer, reconnut Meernixe. Qui oserait comprendre, ce qui ne doit pas être compris ? Voyant son erreur, Coehorne s'est tenu les côtes, tant il riait. « Comment, disait-il, c'est toi, Meernixe ? Qui allait s'attendre à trouver un innocent dans la peau d'un vieux pendard ?» Ce sont ses propres paroles. Il n'a pas l'air d'avoir beaucoup d'estime pour vous, mon oncle.

— Je ne me soucie pas de l'estime d'un rebelle et d'un pirate, dit le baron avec hauteur. Mais il vous a donc parlé à traits découverts, vous avez vu son visage ?

— Ah ! non. La grille de son armet est si serrée qu'elle ne laisserait pas passer une mouche.

— Enfin il ne vous a ni menacé ni maltraité ?

— Au contraire, il m'a fait mille caresses et invité à venir à Middelbourg, où il m'a promis de me recevoir comme un prince.

— Et vous irez ?

— Pourquoi pas ? dit Meernixe. J'aime la mer et les matelots.

En ce cas, intervint Mondragon, ne manquez pas de dire à votre nouvel ami qu'il a tort de rôder dans mes parages. Si jamais je le surprenais dans mes lignes, je le ferais arquebuser sans autre forme de procès.

— La commission sera faite, promit Meernixe.

Chapitre V

L'attaque de Lillo.

Le lendemain Noircarmes sortit du manoir à l'aube, en même temps que Mondragon et son escorte. Le général se dirigea vers les digues, où déjà le canon faisait rage. Tout en galopant, Mondragon levait la tête et regardait les sombres nuages qui voguaient dans le ciel.

— Diable de pays, grogna-t-il. Dans une heure nous aurons le déluge.

Sur la digue, les pionniers espagnols plantaient des palissades et construisaient des redoutes. Dans la plaine basse, coupée de fossés et de mares, le fort de Lillo dressait ses talus verts et ses escarpes de brique. Les embrasures des courtines et des bastions vomissaient des flammes. Mondragon était arrivé au milieu de ses troupes. Les piquiers, rangés en pelotes

étincelantes attendaient hors de portée le moment de monter à l'assaut.

Pendant que l'artillerie préparait l'attaque, les arquebusiers à cheval et les chevau-légers battaient l'estrade, sur les ailes et au delà du front de bandière. Les canonniers creusaient des épaulements. Mais à peine arrivaient-ils à une faible profondeur, que l'eau les envahissait. Dans un de ces retranchements, le général trouva l'ingénieur Barrocci, appuyé sur un gabion et lisant une carte, dépliée devant lui. Elle représentait l'estuaire de l'Escaut, avec ses bras de mer, ses îles, ses détroits et ses bancs de sable, et les polders environnants.

— Avançons-nous ? demanda Mondragon à l'ingénieur.

— Le sol est mauvais, déclara Barrocci. Nous sommes sur une éponge. Je suis d'avis de bombarder le fort à distance, avec nos mortiers.

— Les mortiers porteront-ils jusque là?

— En augmentant les charges, mais cela fatigue les pièces...

Mondragon posa son index sur le plan du fort :

— Si possible concentrez votre feu là, oui, sur ce point. C'est la poudrière. Si vous parveniez à la faire sauter...

Il n'acheva pas. Une goutte de pluie venait de mouiller sa main dégantée.

— Voilà l'averse, dit-il avec humeur. Nous n'irons pas loin aujourd'hui.

Au même instant le ciel devint noir et un furieux coup de vent balaya la plaine. Les nuages crevèrent et des torrents d'eau, accompagnés d'éclairs, tombèrent sur le champ de bataille. Alors les torches des canonniers s'éteignirent. Ils durent mettre en toute hâte leurs charges de poudre à l'abri. Au loin les troupes dispersées se reformaient péniblement en colonnes.

Mondragon les vit se diriger vers les digues, bien que l'ordre de la retraite n'eût pas encore été donné. Il allait s'indigner grandement, lorsqu'il comprit la manœuvre, en s'apercevant que partout les fossés sortaient de leur lit et répandaient leurs eaux bourbeuses dans les prairies. Ses fantassins et ses cavaliers, chargés d'armes, risquaient de s'y noyer. Il regarda Noircarmes en l'interrogeant des yeux.

— Le reflux, dit le baron. L'Escaut remonte vers sa source et Téligny a levé ses vannes à temps. Patientons jusqu'à la marée descendante.

Mondragon monta à cheval. Suivant ses soldats, il gagna le camp établi au nord de Stabroek. En une nuit les Espagnols y avaient édifié une ville, avec les sapins des bois environnants. Mondragon entra dans une cantine, après avoir confié son cheval à un trompette. Il demanda du vin des Canaries. La belle Katto vint le servir.

— Allons Noircarmes, dit le général, c'est une journée perdue. Buvons et faisons quelques brelans aux dés.

Faute de mieux ils allaient commencer la partie, quand un bas-officier entra dans la cantine et se présenta à Mondragon. Malgré le mauvais temps, il venait de traverser l'Escaut en chaloupe et était envoyé par le marquis de Roubais, pour annoncer la chute des ouvrages de Liefkenshoek et du Doel.

— Les garnisons n'ont donc pas résisté ? s'étonna Mondragon.

— Elles étaient peu nombreuses et ont été surprises, dit le messager. En outre,

nous avons trouvé les forts inachevés et mal armés.

— Katto, commanda le général, verse un verre de vin à ce brave. Quant à toi, l'ami, rapporte à ton chef que nous sommes toujours sur nos positions. A moins d'une surprise, je ne compte pas prendre Lillo de sitôt.

— Justement, dit le bas-officier. Le marquis de Roubais s'est emparé de trois ourques venant d'Anvers et chargées de munitions pour le fort. Il songe à remplacer la poudre et les boulets par des hommes armés et d'entrer dans Lillo par surprise. Nous connaissons les signaux. Il ne reste que de s'entendre pour le jour et l'heure de l'attaque.

— Facile, accorda Mondragon sans réfléchir davantage : demain à la marée du soir.

— Mon général, reprit le sergent en prenant le gobelet de vin que Katto lui offrait, j'ai encore une autre nouvelle à vous apprendre.

— J'espère qu'elle vaut la première, dit Mondragon.

— C'est selon : Guillaume d'Orange

vient d'être assassiné à Delft, d'un coup de pistolet.

— Vivat ! cria Noircarmes. Cela vaut mieux que la prise d'un fort.

— Vous trouvez ? dit Mondragon. Je ne vois là qu'une action déloyale et Katto en est tout émue...

— La République batave perd son meilleur défenseur ! jubila Noircarmes. Des milliers de Flamands vont rentrer dans l'obéissance. C'est d'une portée politique incalculable.

— Je n'entends rien à la politique, dit Mondragon avec impatience. Je ne suis qu'un soldat. Voyez, les couleurs reviennent sur les joues de Katto : elle me donne raison. Quoi, une larme ? Déplorerais-tu la mort de cet hérétique, ma belle ?

— En Flandre on le nommera un martyr, répliqua Katto en retournant à son comptoir.

— C'est pardieu vrai ! approuva Mondragon. Prenez-en de la graine, Noircarmes. Votre belle politique rendra le Taciturne occis plus redoutable que le Taciturne vivant !

Le matin suivant, Dolf prenait le frais

sur le seuil de sa forge en écoutant le vacarme des canons qui bombardaient Lillo. Il vit arriver Meernixe et Broederlam.

— Fameux ! cria le maréchal ferrant, dès qu'ils furent à portée de sa voix. C'est une partie de quilles. A chaque volée, dix hidalgos en l'air...

— Je pense à la devinette du sabot, dit Meernixe : « Roule boulant dans le grenier, roule, boule, ban, ban, avec de la chair fraîche entre les dents! » Mais Odet tiendra-t-il ?

— Il est obstiné, affirma Dolf. J'ai servi sous lui. Jamais je n'ai ferré une mule plus têtue que ce cadet-là.

— Il faudait tout de même, dit Meernixe, que Coehorne lui donnât un coup de main. Le coureur peut-il nous conduire à Beirendrecht, à travers les Espagnols ?

— Certainement, affirma Dolf. Mais qu'est-ce qui nous arrive là ?

Katto parut au bout de la rue, assise comme une reine sur son cheval blanc.

— Voyez, ricana Dolf, quand on parle d'une mule on voit ses oreilles.

— Les plumes ne font pas l'oiseau, enseigna Broederlam.

Mais Katto s'arrêta devant la forge.

— Qui est Dolf ? demanda-t-elle.

— Moi, répondit Dolf.

— Vous allez ferrer mon cheval.

— Et avec ça ? demanda Dolf, narquois.

— *Rien plus, rien moins*, répondit Katto.

— Oh ! oh ! fit Dolf, c'est différent. Veuillez entrer, madame. Vous êtes ici en pays de connaissance. Pendant que vous serez à l'abri des indiscrets et des bavards, mes apprentis vont attacher votre palefroi au travail.

Meernixe reçut la vivandière dans ses bras pendant qu'elle se laissait glisser de sa gigantesque monture. Il la conduisit par la main à l'intérieur de la forge. Il l'embrassa sur les joues, sans façon.

— C'est une amie d'enfance, expliqua-t-il au maréchal ferrant. Ne vous étonnez de rien, maître Dolf.

— Nous n'avons pas le temps de raconter des histoires, dit Katto. Ce sera pour une autre fois. Téligny est à bout de munitions. Les Espagnols ont capturé trois

ourques, chargées de le secourir, et comptent les employer pour surprendre le fort, en y cachant des hommes armés et en trompant la garnison à l'aide de faux signaux. L'attaque est prévue pour ce soir, à la marée descendante. Je n'ai pas pu venir plus tôt...

— Nous avons le temps tout juste, calcula Meernixe.

Il y a encore, dit l'amazone en se levant pour partir, que le Taciturne est mort.

— Impossible ! s'écria Meernixe en pâlissant.

— Assassiné hier à Delft, d'un coup de pistolet.

Katto sortit de la forge, remonta à cheval et s'éloigna.

Une heure plus tard, Meernixe et Broederlam se trouvaient devant la hutte de Wardje. Wardje faisait rôtir une brochette de taupes à un feu de pommes de pin.

— Salut, Wardje, dit Meernixe, peux-tu nous conduire à travers bois sans qu'on nous voie ?

— A force de manger des taupes,

prétendit Wardje, je finirai par devenir invisible.

—Mène-nous donc, à travers les postes espagnols, jusqu'au moulin de Beirendrecht.

Sur la digue, le moulin de Beirendrecht jonglait avec les nuages. Déjà le soleil tombait dans la mer. Le meunier de Beirendrecht vit arriver les visiteurs qui depuis trois heures couraient dans les marais et les bruyères.

— Salut, meunier ! cria Wardje. As-tu toujours du souffle ?

— Assez, fanfaronna le meunier, pour arrêter toutes les barques qui s'aventurent dans les passes de Walcheren et de Beveland !

— Il n'en faut pas tant, mais il en faut assez pour appeler la chaloupe. Ces seigneurs doivent aller à Bath.

Alors le meunier monta à son grenier et donna du cor autant qu'il put. Une voile parut à l'horizon. Lorsque la barque eut accosté, Meernixe et Broederlam y entrèrent. Aussitôt le batelier dénoua les amarres. Avant de quitter le rivage, Meernixe cria :

— Souffle encore, meunier, souffle en tempête pour annoncer aux bonnes gens que le Taciturne est mort.

De nouveau le rauque appel du cor plana sur les solitudes de l'estuaire. Et dans les chaumières du rivage, les pauvres gens disaient :

— La corne de Coehorne se lamente et pleure : signe de deuil sur terre et sur mer.

Chapitre VI

Le stratagème

Mondragon et Noircarmes s'étaient postés sur le parapet d'une batterie. Au-dessus d'eux dans le ciel violet flottait un immense filet d'or, plein d'une miraculeuse pêche aux étoiles. A neuf heures, les ourques apparurent au coude d'Oordam. Leurs fanaux glissaient sur les vagues sombres avec une funèbre lenteur. A hauteur de Lillo, les ancres grincèrent dans les écubiers, et l'ourque de tête lança une fusée. Alors la forteresse endormie parut s'éveiller et répondit par le même signal.

— Ils tombent dans le piège, murmura Noircarmes.

— Attendons, dit Mondragon.

Pour détourner l'attention des assiégés, il fit tirer quelques coups de canon. Sur le fleuve, les ourques mettaient leurs chaloupes à flot. Elles étaient bondées d'hal-

lebardiers et de mousquetaires qui, ayant perçu quelques indices favorables, espéraient pénétrer dans le fort sans coup férir. Mondragon suivait la manœuvre d'un œil inquiet. Son attention était si tendue qu'il n'entendat plus rien et qu'il lui semblait qu'un silence total pesait sur l'Escaut et ses alentours. Que devenait la vigilance de Téligny ?

La réponse, éclatant en coup de tonnerre, tira Mondragon de l'espèce d'insensibilité où son esprit s'abîmait. Les remparts de Lillo s'illuminèrent et vomirent un bouquet de flammes. Les bombes tombèrent du ciel comme une grêle d'étoiles décrochées. En même temps que les soldats débarqués, le fort canonnait les ourques. Son tir était si précis que la plus rapprochée prit feu et coula à pic, en quelques instants. Mondragon et Noircarmes n'eurent pas le temps d'échanger une parole. La terre tremblait sous leurs pieds et semblait menacer de se fendre en deux pour les engloutir. Cependant ils voyaient, bien qu'ils fussent aveuglés par la fumée, que les ourques faisaient des efforts désespérés pour gagner le large. L'une, dans sa

hâte de fuir, gouverna mal et s'échoua sur un banc de sable. L'autre s'échappa ; mais au moment où elle allait se mettre à l'abri, dans la boucle du fleuve, un vaisseau se montra en travers et lui barra le passage sous le vent.

C'était un navire léger, gréé en brigantin et d'une forme inconnue aux Espagnols. Sous son beaupré, la figure de proue avait l'aspect d'une sirène à tête de Méduse, brandissant dans ses mains un glaive et un flambeau. Sur le banc de quart se tenait un homme en armure noire, au visage caché par la grille de son armet, et ayant près de lui un matelot à demi-nu, taillé en hercule, qui soufflait dans une corne géante, dont les rauques appels dominaient les rugissements de la bataille et de la mer.

— Coehorne ! cria Noircarmes. Il faut à tout prix l'empêcher de secourir le fort.

Sa voix fut couverte par l'ouragan qui jaillit des flancs du brigantin. Tout disparut dans une énorme fumée, trouée par l'éclair des canons. Lorsque le rideau de ces tourbillons âcres et noirs, se leva sur le carnage, il ne restait plus des ourques

traîtresses que des débris de mâts, flottant à la dérive. Sur son banc de quart, Coehorne levait son épée.

Cependant les Espagnols opposaient leur nombre et leur valeur à l'audace du corsaire. Ils avaient pris pied sur l'estran et venaient d'y élever une batterie. Canonné à son tour, le brigantin ripostait, fuyait, revenait à l'attaque, avec une rapidité et une aisance si surprenantes que cela ressemblait à quelque tour de magie. Tantôt il montrait ses flancs où habitait la foudre ; tantôt son château d'arrière, en lâchant la bordée de ses canons de chasse, comme deux coups de pistolet tirés à brûle-pourpoint. Les Espagnols, accoutumés aux manœuvres pesantes de leurs galions, n'y comprenaient rien et juraient que l'hérétique avait le diable dans son jeu.

Néanmoins ils reprenaient confiance. A bout de munitions, le fort ne tirait plus. Déjà les pionniers espagnols couronnaient le chemin couvert et construisaient un radeau pour attacher le mineur à l'escarpe. Les mousquetaires s'étaient répandus sur l'estran. L'arme apprêtée sur la fourquine, ils attendaient le moment de cribler l'en-

nemi. Mondragon et Noircarmes s'étaient avancés si loin qu'ils avaient de l'eau jusqu'aux épaules.

Pendant un moment, ils espérèrent que Coehorne abandonnait la partie. Il diminua sa toile et courut vers le nord. Mais à quelques encâblures, il largua ses voiles et se remit dans la hanche du vent. Il revint, l'étrave haute vers son point de départ.

Doublement inquiet, Noircarmes observait les savantes manœuvres du voilier. Il sentait que les vagues devenaient houleuses et que le flot et les écumes montaient autour de lui. Coehorne mouillait ses chaloupes. Dans un esquif, ramant derrière les autres, il avait pris place, avec son matelot géant portant la corne des bouviers de la mer.

— Ah ! il y vient, gronda Noircarmes. Qu'on me donne un mousquet. Si Coehorne se met à ma portée, je ne le manquerai pas.

Dès qu'ils furent près de la rive, les hommes de Coehorne se jetèrent à la nage. Le feu des Espagnols n'arrêta pas leur élan. Alors la grève devint l'arène d'un combat furieux, dont l'issue parut long-

temps incertaine. Les Espagnols, loin de reculer, gagnaient du terrain. Leur discipline triomphait de l'intrépidité de leurs adversaires. Le mousquet braqué, Noircarmes attendait le moment de se venger de l'affront subi au bois de Heide. Quand il lâcha son coup, la chaloupe de Coehorne n'était plus qu'à quinze pas. La balle dut faire mouche, car le baron vit chanceler son ennemi et s'appuyer sur l'épaule d'un rameur.

Noircarmes jeta un cri de triomphe. Au même instant il pensa suffoquer. L'eau lui entrait par les narines et par la bouche. Alors il comprit que le flux remontait et que la mer, l'éternelle alliée des Flamands et des Bataves, tournait ses forces irrésistibles contre l'envahisseur.

En un moment tout changea d'aspect. A la colère des hommes s'ajouta la furie des éléments. Les arquebusiers et les piquiers jetaient leurs armes et fuyaient vers les digues. Les canonniers tentèrent de sauver leurs pièces, mais les chevaux des attelages ruaient, pointaient, la crinière haute, et rompaient leurs traits. La retraite des Espagnols se précipita lorsque

les canons de Lillo, enfin ravitaillés se mirent de la partie. Mondragon essaya en vain d'arrêter la panique. Debout sur ses étriers, la rapière au poing, il barrait le chemin aux fuyards. Il injuriait ceux qui courbaient la tête aux sifflements des boulets. Mais ses hommes, devenus aveugles et sourds, ne songeaient plus qu'à sauver leur vie et menaçaient de lui passer sur le ventre s'il s'obstinait à les arrêter.

Il rentra au manoir désespéré, avec deux coups d'arquebuse dans ses armes. Le lendemain il apprit, par le rapport de ses sergents, qu'il perdait deux mille hommes.

Chapitre VII

Alexandre Farnèse

Pendant quelques jours les gens de Stabroek purent espérer que les Espagnols allaient plier bagage et chercher fortune ailleurs. Depuis les douze années que durait la guerre, ils n'avaient jamais pu se maintenir dans le pays.

Si un fort isolé leur donnait tant de peine, quelle apparence y avait-il qu'ils prissent jamais Termonde, Gand et Anvers ?

Mais des semaines passèrent sans qu'aucun événement vînt confirmer ces prévisions optimistes. Au contraire, dans leur camp, les Espagnols faisaient bonne chère et s'engraissaient aux dépens des fermiers du voisinage. Ils continuaient de tenir Odet de Téligny étroitement bloqué.

Au mois d'août le prince de Parme emporta Termonde d'assaut, à l'improviste.

En septembre on apprit qu'il venait d'entrer dans Gand, où il trouva trois cent mille florins, des bateaux et des canons par centaines. Puis vinrent des nouvelles encore plus affligeantes : les redditions successives de Hérenthals, de Vilvorde et des forts de Willebroek, Maintenant le blocus, devenu plus sévère, privait les Anversois de tout secours du côté de la Flandre et du Brabant.

Les vivres et les renforts pouvaient encore arriver de la Zélande. Seulement on affirmait que Farnèse méditait de fermer l'Escaut par une estacade, coupant les communications entre Anvers et la mer.

— Tu rêves, dit Dolf au colporteur qui lui en parla le premier. Comment serait-ce possible ? A partir d'Anvers, l'Escaut a douze cent pas de largeur et cela ne cesse d'augmenter jusqu'à l'embouchure, sans compter le courant, le flux et de reflux...

— Ecoutez maître Dolf, j'en viens. Cela se fera entre Calloo et Oordam. Je parle de ce que mes yeux ont vu. Les Espagnols sont déjà à la besogne sur les deux rives. Ils construisent des jetées avec des mâts de grands navires et creusent des retran-

chements. Il ne faut pas être bien malin pour deviner ce qu'ils veulent faire.

— Ma confiance s'en va, avoua Dolf le même soir à son ami Nand. A quoi songent les signores d'Anvers ? Que font-ils ? Des assemblées, du vent, de la poussière, des querelles entre banquiers et marchands. Ces gens, accoutumés aux faux poids, au crédit forcé, à l'usure, aux spéculations hasardeuses, à la corruption, trompeurs trompés, voleurs volés, sont incapables de comprendre les dures lois de la force et de l'honneur. Nous serons battus.

— Pour beaucoup de raisons, consentit Nand. Il y a ceci, il y a cela. Il y a surtout que la guerre dure depuis trop longtemps.

— Oui, dit le maréchal ferrant, cela aussi. Nul n'a plus envie de se battre. C'est comme un feu fatigué qui ne veut plus brûler, malgré le soufflet et le bois. Pendant ce temps Farnèse va toujours et resserre son épervier. Si cela continue, un beau matin, Anvers sera dans la nasse, comme une grosse et stupide baleine, ahurie d'être capturée par un nain.

— Vidons un pot de bière, proposa Nand. Tu as parlé vrai en disant : un feu

fatigué. Les gens ne savent plus pour qui ni pourquoi nous nous sommes tant battu. Vois ce qui se passe au village. Où sont les calvinistes et leurs pasteurs? Les pasteurs ont disparu, le jour même de l'arrivée des Espagnols. Tous les dimanches l'église catholique est trop petite pour contenir les nouveaux fidèles, et le curé a vu le nombre de ses paroissiens tripler en quelques semaines. Il n'a rien dit. Il a été sage. Mais en d'autres temps il nous eût chanté une autre messe. Tout le monde met de l'eau dans son vin...

— C'est sans doute à cause de cela, approuva Dolf, que le château de Meernixe est devenu une espèce de miroir aux alouettes. Tous les jours il attire les oiseaux de haut parage de la contrée, seigneurs et belles dames, venant saluer Mondragon, en attendant Farnèse. Et cela même à l'endroit où reposent les restes mutilés de Philibert de Meernixe, victime de la tyrannie espagnole, dans un tombeau délaissé ! Et disant ceci, je me fâche et m'indigne contre moi-même, car je ne sens pas mon cœur se soulever de fureur et de dégoût. Les sentiments, les idées, tout s'use,

comme le fer des chevaux et les souliers des gens.

— C'était pourtant bien beau, soupira Nand. Les prêches en plein air, quand Herman Stricker et Pieter Daethem annonçaient la foi nouvelle. Nous pensions retourner au temps des apôtres. Fini le règne des impies et des superbes. Nous retrouvions l'innoncence de l'âge d'or. Plus de contraintes, d'injustices, d'inégalités. L'amour était libre : on se mariait, on divorçait à volonté. On ne rendait compte de ses actions qu'à Dieu. Les nobles, eux-mêmes, se vantaient d'être avec nous et de porter l'écuelle et la besace des gueux.

— Une bonne farce, grogna Dolf. On en vit qui poussèrent le zèle jusqu'à sortir sans chemise ni haut de chausse. En somme, ce fut temps béni pour les paillards, les fripons, les ivrognes, les vendeurs d'oracles, les assassins et les larrons. Remuez la vase et la peste vous saute aux narines. La vérité est ailleurs, Nand.

— Où ça, Dolf ?

— Dans ma pinte et pas dans celle du voisin.

— Quoi, demanda Nand troublé, songerais-tu à tirer ton épingle du jeu ?

— Pas de notre jeu, Nand. Je resterai fidèle aussi longtemps que sonnera la corne de Coehorne.

La résignation de Dolf lui servit à souffrir avec patience l'irritant spectacle de l'entrée de Farnèse vainqueur dans les murs de Stabroek. On avait élevé des arcs de triomphe, depuis les premières maisons du village jusqu'au manoir de Meernixe, et on eût dit que le prince faisait naître des partisans du roi d'Espagne sous les pas de son alezan, tant le cortège qui l'accompagnait était nombreux et magnifique. Pour le reste, le maréchal ferrant dut reconnaître que Farnèse avait bonne mine, sous sa toque de velours où palpitait une aigrette blanche. Farnèse était Flamand par sa grand'mère, Marguerite Van Geenst. On le devinait bien à sa barbe blonde et à ses yeux bleus, au regard un peu froid, mais profondément humain.

Le prince chevauchait sous un dais de velours cramoisi, orné aux quatre angles de plumes d'autruche. Derrière lui éblouissait l'escadron des nobles, accourus pour

l'escorter, tous bien ajustés dans leurs pourpoints rayés, ou dans leurs légères cuirasses milanaises. Quelques dames ornaient les groupes. Couvertes de dentelles et de perles, les mains gantées posées sur les rênes, leurs robes balayant le sol comme des caparaçons brodés de soie et d'or, elles se laissaient bercer par le pas dansant de leurs haquenées.

Etant allé à la rencontre du gouverneur, Noircarmes venait d'être absent du manoir depuis une semaine. En rentrant au château il ne put s'empêcher de faire une comparaison tirée des vieux contes. Le domaine de la Belle au Bois dormant se réveillait et c'était Farnèse qui, à son insu, jouait le prince charmant de la féerie. Partout s'empressaient les pages, les palefreniers, les officiers de bouche, dans la livrée verte et blanche des comtes de Calloo. Mathilde de Meernixe attendait le prince sur le seuil de sa demeure. Farnèse descendit de cheval et s'approcha d'elle, la toque à la main. Il était ému de la revoir si belle et encore si blonde, après tant d'années et de cruels souvenirs.

— Madame, dit-il, c'est à moi de crier

merci et de recevoir la loi du vainqueur. Je crois combattre pour la bonne cause, mais si votre conscience vous dicte de me considérer comme un intrus, veuillez me renvoyer de votre maison. Pour rien au monde je ne voudrais faire violence ou peine à la veuve de Philibert de Calloo.

— Monseigneur, répondit Mathilde, soyez le bienvenu à Meernixe. Je ne peux voir en votre Altesse que le plus constant et le plus noble défenseur de Philibert. Si feu le comte vous recevait ici, à ma place, il vous ferait, certes, le même accueil, en y ajoutant des vœux pour la gloire de vos armes. Vous seul ramènerez la paix en Flandres et terminerez enfin nos sanglantes querelles.

Farnèse s'inclina et offrit le poing à la comtesse. Mathilde conduisit son hôte dans le parloir du château, où des tables servies attendaient les convives.

Le duc prit place entre la comtesse et son lieutenant, Mondragon, vis-à-vis de Noircarmes et son fils. Au fond de la salle, derrière un rideau, les musiciens accordaient leurs instruments. Le sourire du prince avertissait les convives qu'ils n'avaient

à s'imposer aucune contrainte. Pendant que les pages versaient à boire et circulaient avec des plats merveilleux dus au génie des magiciens de l'office, Farnèse causait doucement avec Mathilde.

— Je vous demande pardon, madame, dit-il, si je vous pose une question indiscrète. Ne vous a-t-on pas fait craindre que mon retour pût avoir des conséquences fâcheuses pour votre sécurité et votre fortune ? Si cela était, détrompez-vous. Le roi Philippe m'a donné pleins pouvoirs pour régler toutes les affaires et ramener la tranquillité dans les familles, aussi bien que dans tout le pays.

— Je n'ai jamais douté de votre générosité, répondit la comtesse. Mais une femme seule sans amis et sans parents, se trouve bien abandonnée.

— N'avez-vous pas votre fils, Quentin? demanda le prince. Comment se fait-il qu'il ne soit pas parmi nous ?

— Nous croyons qu'il est à Middelbourg. dit la comtesse en baissant la tête.

— Comment cela est-il possible ?

— Meernixe est d'humeur vagabonde.

— Mais que fait-il en Zélande? demanda

Farnèse après un moment de réflexion. Ne craignez-vous pas que les confédérés se servent du fils de Philibert de Calloo comme d'un étendard ? Si je compte juste, il sort à peine d'adolescence. A cet âge on est vite séduit...

— Ce n'est pas possible.

— Je ne comprends plus, dit Farnèse. Regretteriez-vous que Meernixe ne se trouvât point parmi mes adversaires ?

— Presque, avoua Mathilde. J'aimerais mieux qu'il fût rebelle que malade de l'esprit. Depuis la mort de son père, Quentin a perdu la raison. Ses délires augmentent et s'aggravent à mesure que passent les jours.

— Quoi, ce bel enfant ? s'écria Farnèse avec une douleur non feinte. Ce bel enfant blond qui grimpait sur mes genoux et voulait toujours s'emparer de mon épée ?

Le duc s'arrêta de parler. Des larmes tombaient des yeux de Mathilde et roulaient sur ses joues.

— Maintenant, dit-elle, la vue d'une épée lui fait peur. Oui, le dernier des Meernixe est poltron, pour ne pas prononcer une parole plus dégradante. La démence

l'a avili, peut-être aussi la misère... Pendant quelque temps nous avons vécu à Anvers, abandonnés et sans ressources. Quentin de Meernixe, prince de Zélande et comte de Galloo, a été élevé parmi les pauvres.

— Mais cela aurait dû tremper son caractère, dit le prince en fronçant les sourcils. N'a-t-il pas navigué ? On n'apprend pas lâcheté en mer... En vérité, voilà une folie bien étrange.

A partir de ce moment Farnèse parut préoccupé et ne parla plus. Mais un intermède vint le tirer à point de ses réflexions, qui semblaient amères. Le rideau qui masquait le fond de la salle s'ouvrit et les invités virent les personnages d'un ballet de circonstance, groupés autour du dieu Scaldis. C'étaient des sirènes et des tritons, couverts d'écailles d'argent. Scaldis portait un trident et une couronne de roseaux. Une sirène lui offrit une coupe de vin. Le dieu renouvela si souvent ses libations, qu'à la longue on le vit chanceler. Alors l'orchestre simula les sifflements et clâmeurs d'une tempête soudain déchaînée. Scaldis injuriait ceux qui étaient ve-

nus troubler son repos. Les sirènes lui apportèrent un lit d'herbes aquatiques. Le dieu ivre s'y coucha et s'endormit. Au même instant un guerrier, costumé à l'antique, sortit des coulisses l'épée à la main. Derrière lui marchaient la Fortune, la Sagesse et la Paix portant des chaînes.

L'allégorie était si transparente que chacun en avait deviné le sens avant le dénouement. Mais au moment où le héros allait réciter l'épilogue et le compliment d'usage, dans lequel les rhétoriciens s'excusaient — et avec raison — de n'avoir su faire mieux, un personnage inattendu surgit des ombres du théâtre pour apparaître en pleine lumière. La comtesse jeta un cri :

— Meernixe !

— Ah ! dit Farnèse, c'est donc lui ? Oui, je reconnais ses traits. Ces yeux clairs, ce front hautain, ces longs sourcils noirs : le visage de Philibert de Meernixe à vingt ans...

Cependant Meernixe attendait que le murmure provoqué par son entrée se fût apaisé. Le silence revenu, il dit :

— Voilà une méchante comédie. La

prochaine fois, mes maîtres, vous me consulterez pour le choix de vos poèmes. Ces rimes plates font trembler mes lustres et déshonorent mes lambris. Puis vous déclamerez en bon flamand des Flandres, au lieu d'assassiner le latin. Adieu Scaldis, décampe. Va t'enivrer pour de bon à la cuisine, avec tes épouses qui finissent en queue de poisson. C'est une fin que je souhaite à tous ceux qui espèrent ici dans les libéralités de la gloire et de la renommée.

— C'est notre bien aimé neveu Quentin de Meernixe, annonça le baron de Noircarmes en se levant. Que ceux qui ne le connaissent pas, veuillent prendre ses propos frivoles en patience.

— Salut et le vent en poupe, continua Meernixe en sautant de la scène et s'avançant dans la salle. Je ne m'attendais pas à trouver chez moi une si brillante assemblée. Bonsoir ma mère. Pourquoi ce festin ? Est-ce un repas funèbre à la mode saxonne ou un dîner de fiançailles ?

— Mon fils, calmez-vous, implora la comtesse. Reconnaissez notre hôte, l'ancien ami de votre père : Monseigneur le prince de Parme et de Plaisance.

— Comment, s'étonna Meernixe, Farnèse chez moi ? Prince de Parme et de Plaisance, soyez le bienvenu chez le plaisant prince de Zélande.

— Je vous remercie de votre bon accueil, répondit Farnèse gravement. Tout à l'heure encore, Madame votre mère m'est témoin, je déplorais votre absence.

— Vous êtes de ceux que l'on peut croire sur parole, dit Meernixe. Mais suis-je un trouble-fête ? Je ne vois plus un sourire et n'entends plus les violons ni les haut-bois. Holà ! Broederlam, sers ton pauvre maître qui meurt de faim et de soif.

Meernixe, comme par mégarde, s'assit sur le siège que Noircarmes venait de quitter. Loin de s'en offenser, le baron sourit et se pencha avec sollicitude, comme pour mieux interroger son neveu.

— Vous venez de Middelbourg ? demanda le baron.

— Il y apparence, répondit Meernixe.

— Vous avez donc revu Coehorne, que vous a-t-il dit ?

— Pis que pendre de vous, mon oncle.

— J'en suis flatté : les ennemis du roi sont mes ennemis.

— Ne mêlons pas le roi à cette querelle.

— J'ai donc une querelle avec Coehorne? répliqua Noircarmes. Je l'ignorais. Mais si Coehorne veut lever le masque, je suis prêt à lui rendre toutes les raisons qu'il voudra ou osera me demander.

— La commission sera faite.

— Quoi, vous retournez à Middelbourg?

— Avec votre permission.

— Mais vous ne pouvez faire alliance avec nos ennemis ?

— Pourquoi non ?

— Monseigneur, notre hôte, ne le voudrait pas.

— Qu'en savez-vous ?

Noircarmes leva la tête et interrogea Farnèse des yeux. Le prince écoutait impassible, sans prononcer une parole. Embarrassé, le baron reprit :

— Que pouviez-vous bien faire en compagnie d'un pirate zélandais ?

— Boire et jouer aux cartes, répondit Meernixe. Coehorne veut m'enseigner la guerre. Mais vous savez bien, mon oncle, que je suis né craintif et impropre au vilain métier des armes. Je ne suis pas comme vous un brave à tout faire...

Ludovic écoutait Meernixe avec une colère mal contenue. Il devinait que Meernixe se moquait sournoisement de son père et cherchait à l'outrager, et qu'il y avait parmi les nobles, accourus au manoir pour saluer Farnèse, plus d'un ennemi secret du baron, d'anciens gueux du parti de Guillaume d'Orange et de Brédérode, mal convertis et heureux de voir leur vieil adversaire humilié. La dernière réplique de Meernixe donna à Ludovic l'occasion d'intervenir.

En effet, dit-il, nous savons tous cela. Nous le savons trop. Et c'est pourquoi mon père vous interroge et tâche de connaître ce Goehorne, afin de le joindre et de le châtier, car vous n'êtes plus capable de défendre ni de venger l'honneur de notre famille.

— Ne t'y fie pas, riposta Meernixe. Chaque bête a ses défenses.

— Votre défense, railla Ludovic, est celle du lièvre. S'il me plaisait je vous mettrais en fuite avec l'ombre de mon épée.

— N'en fais rien, dit Meernixe doucement.

— Il faut, continua Ludovic, que tous

ceux qui nous écoutent ici sachent bien qui tu es, constatent jusqu'où le sang des Meernixe a pu dégénérer, si jamais ce sang a valu quelque chose.

— C'est une grave offense, dit Meernixe en devenant très pâle. Prends garde Ludovic. On croit jouer avec des mots et on joue avec la mort.

— Je craindrai tes menaces, répliqua Ludovic avec une moue méprisante, quand je t'aurai vu regarder ceci sans trembler.

Il jeta sa rapière sur la table, avec son ceinturon et sa dague. Meernixe détourna la tête.

— Je t'en supplie Ludovic, gémit-il, ôte ces horribles objets de mes yeux. Ils me font mourir d'effroi, tu as raison.....

Tout autour de la table ce ne fut qu'un cri. Les femmes elles-mêmes ne purent cacher leur dégout. Mais la voix vibrante du prince de Parme domina le tumulte.

— Ludovic de Noircarmes, dit Farnèse, vous oubliez je crois ma présence ? Je suis l'hôte de Meernixe. Il me déplait de voir le comte de Calloo maltraité dans sa demeure. Reprenez vos armes et taisez-vous.

Le duc se leva. Il montrait un visage irrité. Deux pages s'avancèrent avec des flambeaux. Au moment où Farnèse allait sortir de la salle, Meernixe s'approcha de lui.

— Monseigneur, dit-il, pardonnez à un pauvre malade.

— Je n'ai rien à vous pardonner, répondit Farnèse en fixant sur Meernixe un regard froid. Chacun a ses infirmités.

— Vous êtes mécontent et cela au moment où j'allais vous demander une grâce.

— Tout ce qui est en mon pouvoir, je le ferai volontiers pour vous, assura le duc.

Peu de chose, expliqua Meernixe. Aussi misérable que je sois, j'ai mes amours. Dymphne de Caesenbrot, ma fiancée, m'attend à Anvers et je ne peux y aller à cause de vos troupes qui gardent les chemins. Je voulais vous demander un passeport.

— Ce soir encore je le signerai, promit le prince de Parme. Mais vous me ferez l'honneur, comte de Calloo, de venir prendre cette pièce vous même, demain matin chez moi. J'aurai à vous demander une grâce à mon tour.

Chapitre VIII

Le sauf-conduit

Lorsque Meernixe se présenta le lendemain à Farnèse, il trouva le prince de Parme assis à sa table de travail, penché sur la carte du pays de Waes et de la Zélande. A l'entrée du jeune homme, Farnèse se leva :

— Comte de Calloo, voici le sauf-conduit que vous m'avez demandé hier. Il vous donne libre passage à travers mes troupes. Quant à pénétrer dans Anvers, je suppose que vous en avez le moyen ?

— J'en ai dix.

— Parfait. Maintenant puisque vous allez chez l'échevin Caesenbrot de Beckerseel et que par conséquent vous avez accès auprès des autorités de la ville, ne voulez-vous pas vous charger d'un message pour le Grand Conseil ? Je prendrai Anvers comme je viens de m'emparer de

Termonde et de Gand. Comme je prendrai Bruxelles bientôt. Toutefois, avant de pousser les choses à l'extrême, je désire essayer encore par la conciliation et la douceur. Les Anversois ont été trompés par les intrigues du prince d'Orange dont le ciel vient de nous faire justice...

— Le ciel a bon dos, dit Meernixe.

— Le moment est venu, continua Farnèse sans s'émouvoir, de se soumettre au roi. Le roi est disposé à l'indulgence, ayant reconnu que des fautes ont été commises de part et d'autre. Du reste je serai là comme médiateur. Jamais je n'ai cessé d'aimer les Flandres où je suis né et où se sont écoulés les plus beaux jours de ma jeunesse. J'engage la ville à m'envoyer des plénipotentiaires, afin que nous traitions de la paix sur des bases raisonnables.

— Je porterai votre lettre si vous persistez à me la confier, dit Meernixe. Mais, pour une proposition raisonnable, vous choisissez un singulier messager. Les Anversois vont rire et se moquer de nous.

— Tant pis pour eux. Conseillez-leur de jeter, avant de rire de mes écrits, un regard sur mes travaux.

— Ils sont considérables, reconnut Meernixe. Mais le plus dur reste à faire. Comptez-vous emporter Anvers d'assaut ?

— Pas du tout.

— Vous prendrez donc la ville par la famine ?

— Je l'espère.

— Mais pour cela il faudrait détruire deux flottes, celles d'Anvers et de la Zélande ?

— Non, il suffira de fermer l'Escaut.

— A clef ?

— Avec une chaîne de bateaux, entre Oordam et Calloo.

— Pourquoi Calloo, serait-ce pour glorifier mon nom ?

— Mes ingénieurs ont choisi cet endroit, expliqua le duc, parce que le fleuve y diminue en largeur et se courbe vers le nord-est, ce qui oblige les vaisseaux à ralentir et à changer de manœuvre sous le feu de mes batteries.

— Les vaisseaux ennemis cela s'entend, remarqua Meernixe. Mais elle sera donc en partie ouverte, votre barrière ?

— Jusqu'à ce que je l'aie entièrement

fermée avec le matériel et les barques que j'attends de Gand.

— De Gand ? Pour aller de Gand à Oordam il faut passer devant Anvers. Vos barques seront brûlées et coulées l'une après l'autre.

— Pas nécessairement. Mes barques sont à fond plat et éviteront Anvers en naviguant à travers les prairies inondées et dans la Moerbeek, que mes pionniers élargissent en canal navigable jusqu'au Bas-Escaut. Au lieu de suivre la courbe de l'arc, nous prendrons par la corde.

— C'est bien imaginé.

— Et déjà exécuté en partie. Faites un crochet par Oordam, c'est à peine un détour. Vous verrez deux nouveaux forts et deux estacades qui prennent la moitié du fleuve et coupent la route à tout navire qui tentera de franchir la passe.

— Si Coehorne l'apprend, il voudra tenter l'aventure.

— C'est donc un risque-tout ?

— Davantage !

— Tant mieux. Jusqu'ici je n'ai eu devant moi que des adversaires maladroits et timides. J'aimerais mieux combattre

autre chose que des marchands. Vaincre avec tous les atouts en main, n'est pas vaincre.

— Ne craignez rien de ce côté, railla Meernixe. Le jeu des Anversois est mieux fourni qu'il y paraît à première vue.

— Leur jeu est même très bon, accorda Farnèse. Seulement ils le conduisent mal. Voulez-vous porter ma lettre, oui ou non?

— Oui, dit Meernixe. Je suis votre très humble serviteur.

— Je vous remercie. Etes-vous monté pour le voyage ?

— Mon âne m'attend devant la porte.

— Un âne? Cela n'est pas digne de vous!

— Pour un chrétien, est-il une plus glorieuse monture ?

— J'ai vingt chevaux de selle avec moi, choisissez le plus beau, proposa le duc.

— Non, Monseigneur.

— Et irez-vous à travers champs sans cape ni épée ?

— Je déteste les épées.

— Ce dégoût vous est venu tard. J'ai connu un bel enfant dont les yeux brillaient quand je lui permettais de toucher à ma rapière?

— Cet enfant est mort le jour où le bourreau a frappé son père, entre les épaules et le cou.

Farnèse croisa ses bras sur sa poitrine et leva de nouveau sur Meernixe ses yeux clairs, au regard pénétrant.

— Comte de Calloo, demanda-t-il brusquement, savez-vous quelque chose de la vie de ma mère, la duchesse de Parme?

Meernixe s'inclina :

— On m'a assuré que c'était une noble princesse qui a gouverné les Flandres avec justice et douceur. Bien que son rang la plaçât loin au-dessus d'une pareille démarche, elle s'est jetée aux genoux du duc d'Albe, dit-on, pour qu'il épargnât au moins la vie de Philibert de Meernixe.

— Vous vous méprenez sur le sens de ma question, dit le duc. En même temps que ma mère, j'ai imploré Alvarez de Tolède. Mais il n'est pas d'usage dans notre maison de se réclamer du bien qu'on a voulu faire, surtout si la tentative a été vaine. En vous demandant si vous connaissez la vie de la duchesse de Parme, je voulais savoir si vous vous souveniez du nom de son premier mari ?

— En vérité non, dit Meernixe surpris.

— Cela date longtemps d'avant votre naissance et de la mienne, poursuivit le prince. En 1536 ma mère épousa Alexandre de Médicis, nouveau duc de Florence. Le mariage eut lieu à Naples, après le retour de l'empereur Charles Quint de son expédition d'Afrique. Alexandre était débauché et tyran. On méditait de l'assassiner. Mais il était toujours gardé par une troupe de spadassins et ne sortait jamais sans sa cotte de mailles. Parmi ses favoris, il y avait un jeune homme nommé Lorenzo, Lorenzino ou Lorenzaccio, à cause de sa faiblesse et de sa petite taille. Ces noms ne vous apprennent-ils vraiment rien ?

— Rien, dit Meernixe avec indifférence.

— La rencontre est pourtant troublante. Jugez-en. Ce Lorenzaccio était effeminé et lâche. Il s'évanouissait de peur à la vue d'une arme quelconque.

— Triste infirmité ! Vous voyez donc que le cas n'est pas unique. Aussi, quoi de plus épouvantable que ces pointes cruelles perçant et fouillant nos entrailles ?

L'homme qui pense ne peut être sanguinaire.

— Un moment : la lâcheté de Lorenzino était feinte. Il ne jouait cette comédie que pour surprendre le duc désarmé. Et il réussit à l'assassiner en effet, un jour qu'il était seul avec lui, dans sa chambre...

— Le conte n'est pas clair. Je ne crois pas à de si longues feintes. C'est surtout quand il se cache que l'homme se trahit et rien ne nous ressemble davantage que nos masques. Mais Alexandre avait sans doute mérité la mort cent fois ?

— A Dieu d'en juger. Pour moi l'histoire n'a qu'une signification : il faut se garder des jeunes gens qui se troublent à l'aspect d'une épée nue.

— Cependant, malgré ma pudeur outrée, vous me recevez ici en robe de chambre et je crois sans cotte milanaise sous votre chemise ?

— Vous badinez, Meernixe, mais vous ne répondez pas.

Meernixe réfléchit à son tour. Après un assez long silence, il leva la tête et demanda :

— Mais vous, Monseigneur, connaissez-

vous l'histoire de mon père, Philibert de Calloo ?

— Il a été mon maître dans l'art de la guerre, dit Farnèse. Une éternelle reconnaissance m'attache à son souvenir.

— Je veux parler des circonstances de sa mort.

— Je n'en puis accuser, dit le duc avec force, que Guillaume d'Orange que vous défendiez tout à l'heure. C'est lui, lui seul, qui par ambition hypocrite et dissimulée fomenta la révolte des Pays-Bas. Il a entraîné et compromis votre père, ainsi que les comtes d'Egmont et de Hornes, dans de dangereuses aventures où il n'avait garde de se risquer lui-même.

— Si nous faisions l'éloge du duc d'Albe, proposa Meernixe.

— Cela se pourrait, riposta Farnèse froidement. Don Alvarez de Tolède a fait son devoir, cruellement, sans pardon, sans humanité, mais son devoir.

— Vous me rassurerez quant au devoir, dit Meernixe d'une voix amère. J'étais à Delft lors du supplice de l'assassin de Guillaume d'Orange. Après l'avoir battu de verges, les bourreaux ont enduit son

corps de miel et donné à lécher à un bouc, qui, avec sa langue âpre et raboteuse, lui enleva toute la peau. Puis ils l'ont pendu par les aisselles, avec un poids de cent cinquante livres à chaque orteil. Ils lui ont endossé une chemise trempée dans l'eau-de-vie, à laquelle ils ont mis le feu. Mais le gaillard avait la vie dure. Ils ont fini par lui ouvrir le ventre et la poitrine pour en arracher le cœur, qu'ils lui jetèrent à la face.

— Balthasar Gérard s'est sacrifié pour la bonne cause, murmura le prince, saisi d'horreur.

— En tout cas, dit Meernixe, il n'avait pas reçu les bienfaits du Taciturne. Ce n'était qu'un assassin ordinaire et non pas un Judas. Or, si l'on traite ainsi un misérable fanatique, comment traiterai-je le monstre, qui a livré, vendu mon père à ses bourreaux ?

— Mais de qui parlez-vous ? demanda Farnèse. Je ne vous comprends plus.

— Parce que votre Altesse ignore que le duc d'Albe, tout homme du devoir qu'il était, n'aurait pas envoyé Philibert de Meernixe à l'échafaud s'il n'avait été trompé par les délations et les faux rap-

ports d'un fourbe qui se disait le parent et l'ami de la victime.

— Avez-vous des preuves de cela ?

— J'ai toutes les preuves ! Le crime a été prémédité de longue main, ajouta Meernixe en baissant la voix. Il est peut-être plus horrible encore que je n'ose le supposer. C'est une tragédie domestique. Le roi Philippe, Alvarez de Tolède, les Espagnols n'y sont pour rien.

— J'entends, dit le prince de Parme. L'honneur de votre maison n'appartient qu'à vous. Mais, par cette main loyale que je vous tends, je vous prie, comte de Calloo, de ne jamais m'attaquer que face à face et à traits découverts si j'étais compté parmi vos victimes expiatoires.

— Ceux que je cherche, déclara Meernixe avec une flamme sauvage dans les yeux, ne verront mon vrai visage que pour mourir. Il fallait, Monseigneur, que l'enfant chétif du condamné vécût et grandît pour la vengeance.

— Ce visage, je viens de le voir à l'instant: que dois-je en conclure? demanda Farnèse.

— Qu'il n'y a point de dette de sang entre nous, dit Meernixe. Rien plus, rien moins.

Chapitre IX

Le Grand Conseil

Avant d'aller à l'hôtel Caesenbrot Meernixe se rendit à la paroisse des pêcheurs. Il s'arrêta au Fossé-du-Bourg au pied du calvaire de la Halle aux Viandes. Le peuple s'assembla autour de lui.

— Meernixe, criaient les hommes et les femmes, nous sommes trahis !

— Pas encore, dit Meernixe, mais nous naviguons au plus près. Dans une heure venez tous à l'hôtel de ville. J'y vais de ce pas porter les propositions de paix du duc de Parme et je crains que les gros pères du conseil ne me prennent au mot.

— Ils sont soixante négociants qui veulent traiter, affirma un matelot. Ils ont à leur tête les banquiers Delafaille. Que leur importe la reddition de la ville ? Si notre commerce périt, ils iront trafiquer ailleurs. L'argent n'a pas de patrie.

— Rassemblez-vous et venez à l'hôtel de ville.

— Ils nous affament pour mieux nous tenir asservis. Ils voudraient que chacun s'achète des vivres pour deux ans. Comment les pauvres, qui subsistent à peine au jour le jour, pourraient-ils se pourvoir de la sorte ?

— Venez à l'hôtel de ville, répéta Meernixe. Nous réglerons tout en une fois.

Devant l'hôtel Caesenbrot, Meernixe remarqua une foule de laquais qui se promenaient par groupes, en conduisant des chevaux de selle à la main. A l'intérieur, il trouva Dymphne, entourée de jeunes cavaliers, tous en grand harnois de guerre. La jeune fille brodait sur un écran, en écoutant les conseils du chevalier van Liere, se tenant près d'elle dans une pose avantageuse.

— Oh là ! dit Meernixe, j'arrive comme Ulysse après une longue absence et trouve ma Pénélope assiégée.

— Meernixe, riposta van Liere en bombant le torse dans son halecret, point de comparaisons déplaisantes, s'il vous plaît. Nous pourrions jouer ici les prétendants

sans ridicule, tandis qu'il vous serait bien difficile de figurer le subtil et vaillant roi d'Ithaque.

— Ne vous y fiez pas, dit Meernixe. Le rôle d'Ulysse est un rôle à surprises.

— Avez-vous fini de vous quereller ? demanda Dymphne en riant. Ma préférence ira à celui qui, à la fin du siège, aura vu l'ennemi le plus souvent et de plus près.

— Alors Meernixe a perdu, crièrent les assistants tous ensemble.

— Comment perdu? protesta Meernixe. Je vois l'ennemi tous les jours, du matin au soir. J'ai sur vous une avance de six semaines. Où est votre père, Dymphne?

— Dans sa chambre, occupé à lacer son armure.

— Ces messieurs se préparent donc à jaillir hors de la ville ? Il n'est pas trop tôt.

— Non, corrigea Dymphne, ils vont monter la garde à la Grande Place, pour protéger le Grand Conseil contre les fureurs du peuple.

Caesenbrot entra, drapé de sa robe de chambre et coiffé de son bonnet de nuit.

— Rien à faire, gémit-il. Je deviens

trop gros, je ne puis plus entrer dans aucun corselet. Mes enfants, il faudra monter votre garde sans moi.

— Cela tombe à merveille, dit Meernixe. J'ai besoin de vous, Caesenbrot, pour être introduit auprès des membres du Breeden-Raad. Je porte sur moi une missive du prince de Parme et de Plaisance, lieutenant-gouverneur et capitaine des Pays-Bas, duc de Brabant et marquis du Saint-Empire, pour sa Majesté Très Catholique, le roi d'Espagne.

Meernixe et Caesenbrot trouvèrent le conseil réuni à l'hôtel de ville, sous la présidence de Sainte-Aldegonde. Meernixe d'un coup d'œil rapide identifia les visages, faisant le partage entre ceux qui voulaient la paix ou la guerre. Shoonhoven, Cornélis Pruenen, Boudewweins, Hans de Weert, van Uffel, Loys Malapart, l'ingénieur Gianibelli étaient sûrs, mais il fallait se méfier des autres, particulièrement des frères Delafaille, riches banquiers, plus occupés de leurs gros sous que de l'honneur de leur patrie. Le baron de Sainte-Aldegonde lisait le rapport des commis aux munitions de la ville, sur l'é-

tat des vivres et approvisionnements, d'où il résultait que lesdits munitionnaires avaient dans leurs magasins treize mille quatre-vingt-dix et demi virtaux de blé et de seigle, auxquels il fallait ajouter des quantités appréciables de grains mêlés, de riz, de pois chiches ou d'Espagne, prises aux particuliers, par ordonnance des magistrats, avec l'assistance des colonels et capitaines des compagnies bourgeoises.

Caesenbrot interrompit la lecture.

— Messieurs, dit-il en faisant sursauter ceux qui s'étaient endormis, Farnèse a chargé le comte de Calloo de nous apporter un message de paix.

— Le comte de Calloo, dit le seigneur de Sainte-Aldegonde en se rengorgeant dans sa fraise, c'est donc une plaisanterie ?

— Si vous l'entendez ainsi nous sommes d'accord, dit Meernixe en tendant la lettre.

Le bourgmestre déplia la missive.

— Farnèse, annonça-t-il, daigne-nous promettre son indulgence et celle du roi si nous rentrons dans ce qu'il nomme le devoir. Il n'y a qu'une réponse : nous ne

doutons pas de la bonne volonté du prince, mais les circonstances ne lui permettront jamais d'agir selon ses penchants.

— Monsieur le baron, dit Delafaille, il me semble que vous négligez de nous consulter. Nous avons ici, chacun, autant de voix que vous. Avant de nous prononcer, nous devons connaître le contenu de cette lettre.

— Je vais vous la lire, accorda Sainte-Aldegonde. Vraiment, le style en est un peu naïf et soldatesque et contraire aux règles de la rhétorique.

— Eh ! il ne s'agit pas ici du style ni de rhétorique, mais de ce que Farnèse nous veut.

Le baron de Sainte-Aldegonde haussa les épaules et commença :

— *A nos très chers bourgmestres, échevins et conseillers de la ville d'Anvers.*

» *La longueur de cette guerre et la désolation que le pays en a souffert vous ont assez fait connaître, le peu d'obligation vous devez à ceux qui en ont été cause.*

Il n'est pas besoin de vous mettre sous les yeux tout ce qui s'est passé dès le commencement de ces troubles, puisque le plus

ignorant s'est aperçu que les auteurs de cette guerre n'ont pas eu en but le bien et le repos public, mais seulement ce qui concernait le particulier de leurs pernicieux desseins. Car si l'on commence à remémorer leurs actions, l'on verra en premier lieu que feu d'Orange n'a jamais cherché que la confusion de toutes choses, sans se soucier aucunement de secourir ceux qu'il avait mis en peine et danger. Le même pourrait-on dire du duc d'Anjou, dont vous pouvez donner bon témoignage, comme il a pensé traiter vos femmes et enfants, en récompense des honneurs que vous vous étiez efforcé de lui faire.

» *Maintenant que Dieu a été servi d'appeler de ce monde l'un et l'autre, il serait temps que vous regardiez votre propre salut. Cause que émus d'une particulière affection au pays, tant pour le lieu dont nous sommes issus, que pour les faveurs que nous y avons reçues en notre jeunesse, avons pris la peine autrefois de vous représenter, par nos lettres, les moyens tels qu'en notre conscience nous jugions propres à remettre le pays en repos et tranquillité. Mais d'Orange et d'autres ayant retenu nos lettres,*

nous avons bien voulu pour la dernière fois faire encore celle-ci, vous priant, avec toute la chaleur et instance à nous possibles, d'avoir pitié de vos femmes et enfants et de votre désolée patrie. La bonté et sincérité du roi, votre seigneur naturel, est si grande que, ores que les injures soient atroces, ne laisse pas de vous offrir entière oubliance. Quand vous voudrez entrer en communication, selon le désir qu'en a plus de la moitié de la bourgeoisie d'Anvers (à ce que nous entendons par les avis qui nous parviennent journellement de divers côtés), nous vous promettons d'accorder tout ce que vous pourrez honnêtement et raisonnablement proposer. Vous reconnaîtrez par effet que nous agissons plutôt par vraie et paternelle affection envers vous que dans l'intérêt ou la gloire de nos entreprises. Protestons en outre que nous sommes innocents du sang versé et des malheurs qui en succéderont ultérieurement, si vous demeurez obstinés et opiniâtres. Et afin que personne n'ait ignorance de notre bonne volonté, nous écrivons les mêmes lettres aux autres confréries, avec prières au Créateur de toucher le cœur de ceux qui peuvent le plus entre vous. »

— Voilà une lettre admirable, dit Delafaille. Je n'y vois rien à reprendre.

— Comment ! s'écria Marnix de Sainte-Aldegonde en pâlissant et tremblant de colère. Rien à reprendre ? Pas même les horribles calomnies envers notre seigneur le prince d'Orange, de glorieuse mémoire? O ciel ! est-ce donc ainsi que l'Histoire s'écrira pour la postérité ?

Delafaille haussa les épaules :

— Pour le quart d'heure il ne s'agit pas de prononcer l'éloge funèbre du Taciturne mais de savoir si nous pouvons résister à Farnèse sans exposer la ville à la ruine et à la destruction ?

— Il faut répondre à tout ce que le prince de Parme a lui-même proposé, répliqua le bourgmestre. Pour Guillaume d'Orange je viderai la chose en deux mots. Ceux qui ajoutent foi aux libelles répandus par les malcontents et autres, qui tiennent Guillaume pour un homme pervers, doivent en retour applaudir aux actions de Philippe II et de ses sicaires, ses inquisiteurs, ses bourreaux et ses assassins ! Le Taciturne est mort pauvre ; ou sont ses victimes, ceux qu'il a persécutés ? Alva-

rez de Tolède se vantait d'avoir allumé vingt mille bûchers en Flandre. Faut-il faire le compte du roi? Je ne doute pas de la générosité ni de la sincérité du prince de Parme, mais jamais Philippe ne lui permettra d'agir comme il le désire. Si nous cédons, tout recommencera et nous n'obtiendrons même pas la tolérance religieuse que l'on accorde partout ailleurs aux Juifs et aux Turcs.

— La tolérance, grommela Delafaille, approuvé par presque tous ses collègues appartenant au culte catholique, n'a jamais régné dans aucun camp. Les romains ont persécuté les réformés, les réformés leur ont rendu la monnaie de leur pièce, dès qu'ils ont eu le pouvoir. Ils se sont même persécutés entr'eux, car jamais de haine plus grande n'a existé qu'entre Luthériens et Calvinistes. Ce sont querelles du passé. Le monde entier aspire maintenant à la paix. Farnèse est le porte-parole des hommes nouveaux. Mais vous, vous croyez encore, baron, au temps des extravagances d'Egmont et de Brederode qui étaient, l'un une tête de linotte, l'autre un panier percé. Pour avoir le

dernier mot, vous êtes prêt à inonder l'univers de vos écrits et de continuer la dispute jusqu'à la consommation des siècles.

— Point n'est besoin de m'outrager par vos suppositions gratuites, dit Marnix avec dignité, pour soutenir votre opinion. Où voulez-vous en venir ?

— A traiter honorablement puisque il en est temps encore.

— Est-il possible, s'écria Sainte-Aldegonde indigné. A-t-on jamais parlé de rendre une place qui n'a même pas été bombardée ? Nos remparts sont intacts, nous avons des vivres en abondance. Battre la chamade en de pareilles conditions, serait une trahison et une lâcheté.

— Paroles de soldat, grogna Delafaille. Si l'on écoutait les soldats, le monde ne serait qu'un monceau de ruines fumantes. Ça leur est bien égal de voir nos entrepôts en feu. Ce ne sont pas eux qui paient après...

— Ils paient avant, répliqua le bourgmestre. Mais d'où vient votre inquiétude? Notre situation s'améliore à mesure que s'approche l'hiver. Bientôt la petite armée du prince connaîtra la disette et les

grands froids du Polder, pendant que nous serons au chaud et à l'abri derrière nos murs.

— Et les travaux de Farnèse entre Calloo et Oordam ? Dans quelques semaines nous serons entièrement bloqués.

Le baron de Sainte-Aldegonde se mit à rire de bon cœur :

— Vous croyez au pont de Farnèse ? Quoi, un fleuve qui a deux mille six cents pas de largeur, qui, réduit à ses propres eaux en a soixante de profondeur et qui monte de douze pas quand le reflux le gonfle, se laisser dominer par une frêle palissade? Où les Espagnols trouveraient-ils des arbres assez élevés pour atteindre le fond et paraître à la surface ? C'est un projet ridicule et chimérique. Qui voudrait le contester ?

— Pas moi, dit Meernixe.

— La belle référence, ricana Delafaille. Si les fous ont voix au conseil, les sages seront bientôt en minorité. Mais pourquoi le signor Gianibelli reste-t-il silencieux ? La semaine dernière, il nous affirmait que le pont serait bientôt achevé ?

— Je vous ai proposé et je vous propose

encore, répliqua Gianibelli, divers moyens pour détruire les constructions espagnoles. Vous avez reculé devant la dépense. Si vous ne voulez rien sacrifier à la liberté de votre ville, ni votre sang ni votre or, rendez-vous. Cependant ne vous servez pas, messire Delafaille, de mes paroles pour jeter le doute et le découragement dans l'esprit des membres du conseil.

La discussion fut interrompue par un grand bruit venant du dehors. Un pavé fracassa les vitraux d'une fenêtre et vint tomber au milieu de la salle, avec des débris de verre et de plomb. Le chevalier van Liere entra tout pâle, les habits en désordre.

— Alerte ! cria-t-il. Le peuple nous lapide et coupe le jarret à nos chevaux. C'est la révolte de la plèbe romaine contre ses patriciens et sénateurs...

— Comparaison n'est pas raison, railla Meernixe. Anvers n'est pas Rome. Ici les patriciens sont ceux qui vont en sabots : les gens du port, puisque ce sont leurs ancêtres qui ont bâti la ville sur l'estran.

— Nous savons bien, dit Delafaille amèrement, qu'il vous plaît, Meernixe, de

fréquenter la canaille et de l'ameuter contre nous. Contemplez votre ouvrage.

Un deuxième cavalier démonté apparut dans la salle. Il avait laissé ses plumes et son écharpe dans la bagarre.

— Nous sommes débordés, cria-t-il. Le peuple menace de mettre le feu à l'hôtel de ville.

— Chargez-le, conseilla Delafaille.

— Tout doux, dit le cavalier. Nous sommes vingt, ils sont mille, ayant parmi eux des matelots armés de haches et des soldats révoltés. Le peuple en colère réclame du pain, du blé et la tête de ceux qui méditent de livrer la ville à Farnèse.

— A part les têtes, nous n'avons rien de cela sous la main, dit Meernixe.

— Un peu de charité, intervint Caesenbrot. Puisque le peuple vous écoute, Meernixe, parlez-lui. Renvoyez ces braillards chez eux. Nous aviserons à les contenter demain.

Meernixe haussa les épaules et s'approcha de la fenêtre aux carreaux brisés. Il l'ouvrit toute grande. Aussitôt les imprécations de la foule changèrent en cris de joie et de bienvenue :

— Meernixe, salut Meernixe ! Vive Meernixe !

— Carguez les hunes, répondit Meernixe en levant la main. Courez au port et jetez l'ancre à l'estaminet du coin. Tout est paré, le conseil vient de jurer de défendre Anvers jusqu'à la dernière brique. Ceux qui parleront encore de se rendre, seront pendus à la croix de la tour de Notre-Dame.

En outre la ville va me confier l'argent nécessaire pour acheter des blés en Zélande. Ces blés seront dans la ville avant la fin du mois. En cas de retard ou de non exécution du contrat, pour quelque cause que ce soit, guerre ou péril de mer, moi, Meernixe de Calloo, je rembourserai les sommes aventurées et paierai les dédits aux conditions arrêtées et prévues. L'or nécessaire à cette entreprise me sera versé, ce soir même, par la banque des frères Delafaille, bien connus sur la place pour leur attachement à la cause publique. Maintenant retournez boire et caresser vos femmes et vos pigeons. Ne sortez plus de vos ruelles, impasses, antres de braillards, ivrognes et querelleurs, avant d'être

appelés sur l'estran par la corne de Coehorne !

La foule acclama Meernixe une nouvelle fois puis se dispersa docilement. Meernixe ferma la fenêtre.

— J'espère que nous sommes d'accord? demanda-t-il à Delafaille. Sinon nous pouvons recommencer.

— Je garantis la signature de Meernixe, dit Gaesenbrot. Il nous tire une grosse épine du pied.

Encore blême de peur, Jean Delafaille approuva de la tête. Mais van Liere risqua une remarque désobligeante :

— Vous sortez de votre caractère, Meernixe. Craignez les retours de bâton.

— Nous en reparlerons, répliqua Meernixe d'une voix douce.

Avant de sortir, Meernixe s'approcha du bourgmestre :

— Baron, j'ai deux mots à vous dire en particulier. Le signor Gianibelli n'est pas de trop pour nous entendre.

Dès qu'ils se furent mis à l'écart, Meernixe s'ouvrit à ses interlocuteurs :

— Tout à l'heure j'ai évité de fournir des arguments à ceux qui parlaient de ca-

pituler, mais la vérité m'oblige à vous apprendre que le fleuve sera fermé avant la fin de l'hiver. Je viens d'Oordam. Il ne reste plus qu'à remplir un espace de six cents pas.

— Mais comment ? objecta le bourgmestre. Farnèse n'a pas assez de bateaux pour combler cet intervalle.

— Il s'apprête à en faire venir toute une flotte de Gand.

— Par la voie des airs ?

— En renouvelant l'exploit de Drusus et de Corbulon qui réunirent le Rhin au Zuiderzee par un canal. En ce moment mille pionniers travaillent sans relâche à élargir la Moerbeeke et à tracer un nouveau chemin maritime entre Gand et le Bas-Escaut. On a vu le duc manier lui-même la pelle et la pioche. Il commande et exécute. Il faudra songer, maître Gianibelli, à lutter d'adresse avec ses ingénieurs.

— J'y pense nuit et jour, déclara Gianibelli. Mais qui me donnera les plans exacts du pont et du canal du duc de Parme ?

— Moi, promit Meernixe. Je vous les

apporterai en même temps que Coehorne introduira mon blé dans la ville.

Meernixe salua Marnix de Sainte-Aldegonde, l'ingénieur, et réjoignit ensuite Caesenbrot, qui l'attendait entouré de son escadron doré, reformé tant que mal après la tempête.

— J'espère que nous allons dîner ? demanda l'échevin.

— Minute ! dit Meernixe. Allons d'abord chez Delafaille. L'escadron nous fera escorte, pour le cas ou le banquier voudrait chicaner. Après nous festoierons le verre à la main jusqu'à l'aube si vous voulez.

Chapitre X

Le « Pied-Bleu »

— C'est un beau spectacle, dit Meernixe en arrivant à la pointe de Bath, qu'un voilier qui dresse ses haubans, ses bras et ses étais dans la bénédiction du matin. La brise est bonne. Oh ! là, contre-maître, l'arrimage sera-t-il bientôt terminé ?

Le contre-maître vint s'accouder au bossoir de tribord. Des anneaux d'or tremblaient à ses oreilles.

— Nous sommes pleins de blé jusqu'à la Sainte-Barbe, annonça-t-il. Il y a de quoi gêner la manœuvre. Nous n'attendions plus que vous pour lever l'ancre et filer les écoutes.

— Où est Coehorne ? demanda Meernixe en élevant la voix de façon à être entendu des marchands zélandais qui se pressaient sur l'estacade.

— Il lace son armure, dit le contre-maître en clignant de l'œil. Vous savez bien, Seigneur, qu'il ne prend jamais la barre avant le combat.

— Mais, insista Meernixe en regardant autour de lui, n'a-t-on rien oublié ?

A-t-on préparé les amorces et les pinces rougies au feu pour les canons ? Les arquebuses et les piques d'abordage sont-elles distribuées ?

— Tout est paré, vous pouvez monter à bord, dit le contre-maître.

Meernixe mit le pied sur la passerelle, suivi de Broederlam. Un marchand l'arrêta par le bras.

— Comment, Meernixe, vous vous risquez sur un bâtiment de guerre ? Vous ne craignez donc plus la bataille ?

— Je ne m'en mêle pas, prétendit Meernixe. Je vais me cacher à fond de cale et piquer un bon somme jusqu'à Anvers. Broederlam me servira de bouclier.

— On a souvent besoin, dit l'écuyer, d'un plus petit que soi.

— Mais, demanda le marchand inquiet, ne verrons-nous pas Coehorne avant de partir ?

— Qu'avez-vous besoin de Coehorne ? riposta Meernixe. Vos traites seront payées par les banquiers Haevelaar de Flessingue. Allez en paix.

Dès que Meernixe eut embarqué, le contre-maître fit appareiller. Le *Pied-Bleu* sortit de la passe sous son foc et sa grande toile d'étai pour prendre le courant. Mais dès qu'il fut dans le lit de l'estuaire, il déploya toutes ses voiles, en abattant sous une forte brise de nord-ouest.

Meernixe flana quelque temps sur le passavent, pendant que Broederlam ronflait déjà sur la cage à poules. Les effluves de l'eau salée, disait-il, lui donnaient sommeil. Soudain Meernixe tomba en arrêt l'œil fixé à l'horizon. En droite ligne devant lui, il venait de découvrir une voile, croisant entre les bancs de sable, à hauteur de Liefkenshoek.

— Arrive, arrive tout ! cria-t-il au timonier. Brasse carré, tout le monde en haut. C'est une galiote à bombes, nous la tenons.

Le contre-maître le rejoignit en courant.

— Nous serons bientôt bord à bord, annonça-t-il.

Et il ajouta, avec un sourire en coin, en glissant sa chique de tabac de gauche à droite :

— C'est le moment d'aller se cacher et d'appeler le capitaine.

— J'y vais, dit Meernixe en se dirigeant vers le château d'arrière.

Il avait à peine disparu que Coehorne apparut sur son banc de quart. Comme d'habitude, il était revêtu de ses armes et coiffé de son armet au masque baissé.

— Chacun à son poste ! commanda-t-il d'une voix sévère. Serrez les basses-voiles et branle-bas.

La galiote semblait disposée à accepter le combat. Elle tira un coup de canon au vent et arbora à son grand mât l'étendard de Castille.

Pendant ce temps, Farnèse, accompagné de Mondragon, inspectait les travaux de Sainte-Marie et du fort Philippe. Ils se trouvaient du côté d'Oordam lorsque le bruit de la canonnade parvint jusqu'à eux.

— C'est un des nôtres qui est aux prises avec un transport zélandais, dit le duc. Peut-être Coehorne ? J'ai appris qu'il se

préparait à introduire une cargaison de blé dans Anvers.

Il tendait une oreille inquiète au vacarme du combat invisible. Que se passait-il là, derrière l'horizon qui s'enflammait de lueurs rouges ? Des nuages de fumée montaient et restaient suspendus dans le ciel.

Il allait envoyer du secours, quand les canons se turent brusquement. Aussitôt, un silence poignant, à peine troublé par le cri des oiseaux de mer et le marteau des calfats, s'étendit sur le fleuve. La galiote parut au coude de l'Escaut, bannières au vent, traînant derrière elle le *Pied-Bleu*, vide, désemparé, sans un bout de toile à ses mâts.

— Bonne prise ! cria Mondragon. Je ne suis pas vindicatif, mais j'espère que nous allons pendre Coehorne aux pilotis de l'estacade, s'il n'est pas mort toutefois ?

Les soldats espagnols, debout sur le parapet des batteries, levaient leurs casques pour saluer le vainqueur. Farnèse s'avança jusqu'à la pointe de l'estacade, tâchant de voir ce qui se passait sur le pont de la

galiote. Quelques matelots seulement y assuraient la manœuvre. Ils répondaient, en brandissant leurs armes, aux acclamations des soldats.

A hauteur de Oordam, la galiote parut hésiter. Elle nageait au plus près, dans la direction de Saint-Philippe. Tout à coup, elle lâcha sa prise et se mit à tourner comme une toupie. Derrière elle, le brigandin de Coehorne parut sortir du rôle humiliant auquel la capitivité l'avait contraint. En un instant il se couvrit de voiles, du beaupré au mât d'artimon. Une bordée, lachée par ses batteries de tribord, rejeta la galiote comme une frêle épave au milieu de l'Escaut. Farnèse n'eut pas le temps de démasquer ses canons.

Avant que ses hommes eussent entendu sa voix et compris la ruse du corsaire, celui-ci se trouva loin, hors de portée. Ils virent Coehorne debout sur son banc, tendant son épée étincelante vers le ciel. Quelques secondes plus tard, la galiote sautait.

A Anvers, le peuple entendit sonner la corne de Coehorne. Alors la foule se porta

en masse vers le rivage. Meernixe sauta à terre dès que le *Pied-Bleu* fut à quai.

— J'apporte le blé promis, annonça-t-il. Courage mes enfants, nous passerons l'hiver.

Quelques marchands accourus à la hâte l'entourèrent et lui proposèrent d'acheter sa cargaison.

— Sauvez-vous, cria Meernixe. Estimez-vous heureux que je ne vous livre pas à la vengeance du peuple. Par le diable, vous méritez tous d'être pendus haut et court ! Le blé sera distribué gratis. J'en ai donné ma parole. Ai-je accoutumé d'y manquer ? Retournez en Lombardie. Vos têtes de corbeaux me donnent le cauchemar.

Ayant fini avec les gens du port, Meernixe se rendit chez Caesenbrot. Dymphne, la nouvelle Pénélope, trônait au milieu de ses prétendants.

— Saluez un héros, dit Meernixe en entrant. J'arrive avec le brigantin de Coehorne. En route nous avons été attaqués par une galiote armée de vingt canons.

— Coehorne l'a coulée ? demanda Caesenbrot.

— Comme un pot de fer.

— Et vous étiez sur le pont pendant l'abordage ?

— Peste non ! s'écria Meernixe avec un geste d'effroi. J'ai bien récité mille patenôtres. J'étais caché dans le blé, comme un rat.

Chapitre XI

Le capucin

L'hiver vint tôt et la neige tomba sur les bois et les plaines dès le mois d'octobre. Le jour de la Toussaint, en se levant, Noircarmes trouva toutes les fenêtres du château tendues de courtines noires, lamées d'argent. D'abord il crut rêver, mais ce qu'il voyait était réel. Il appela le majordome et l'interrogea :

— Qui a ordonné ce funèbre décor ?

— Le Seigneur de Meernixe, répondit le majordome.

— Où sont les domestiques ? Je ne vois personne. On croirait que le manoir est désert.

— Tout le monde est à la chapelle, où l'on chante la messe des morts.

Le baron n'en voulut pas entendre davantage. Il tourna le dos au majordome et sortit. Pendant qu'il parcourait les corridors solitaires, en se dirigeant vers la

chapelle, la plainte des orgues montait dans le silence et venait jusqu'à lui. A la porte de l'église, il rencontra son neveu.

— Que vous êtes gracieux, mon oncle, dit Meernixe, de venir prier ici pour le repos de l'âme de Philibert de Calloo. Agenouillons-nous devant son tombeau, que j'ai fait réparer et redorer à neuf. Maintenant, l'image couchée sur la pierre tumulaire semble prête à se lever et à revivre parmi nous. Mais allons d'abord chercher ma mère. Si elle n'a plus sa robe de deuil, je lui donnerai mon manteau d'orphelin.

— C'est une farce impie, gronda Noircarmes. Ne comptez pas m'y faire jouer un rôle. Nous verrons ce que le prince de Parme en dira tout à l'heure.

— Tout de suite, riposta Meernixe en regardant par-dessus l'épaule du baron.

Noircarmes se retourna. Farnèse s'approchait d'eux, suivi d'un groupe d'officiers. Comme s'il eût été d'accord avec Meernixe, il portait des vêtements noirs et montrait un visage sévère.

— Comte de Calloo, dit-il, je vous remercie de nous avoir conviés à cette cérémonie en l'honneur de votre père défunt.

Afin d'en augmenter l'éclat, les trompettes et les salves de l'artillerie salueront le Saint-Sacrement au moment de l'Elévation. Venez-vous ?

En décembre, au jour de la Saint-Nicolas, le brigantin de Coehorne franchit de nouveau la passe d'Oordam. Il canonna si rudement le bastion de Saint-Philippe qu'il tua vingt canonniers espagnols. Quand le vaisseau jeta l'ancre devant le canal aux Sucres, le peuple s'assembla sur le warf. Quelques instants plus tard, une chaloupe déposa Meernixe et Broederlam sur le rivage. Broederlam portait une planche recouverte d'un drap blanc.

— Salut Meernixe ! cria la foule. Pourquoi Coehorne n'est-il pas avec vous ?

— Pas encore, dit Meernixe, Coehorne se méfie des espions de Farnèse : la ville en est infestée. Il ne faut pas que Coehorne subisse le sort de Guillaume d'Orange.

— Le duc de Parme est incapable d'une action si déloyable.

— On n'arrête pas le bras d'un serviteur trop zélé. Maintenant, laissez-moi ou allez au diable. Il faut que j'aille dire bonjour à ma bonne amie.

Avant d'entrer chez Caesenbrot, Meernixe mit une perruque et une barbe de chanvre. Il se coiffa d'une mitre en papier doré et retourna son manteau, doublé de satin jaune. Ainsi déguisé, il apparut dans la salle où l'échevin, déjà à table, traitait les jeunes héros de son escadron de gardes d'honneur.

— Ma bénédiction, dit Meernixe en poussant la porte. Saint Nicolas a eu de la peine à parvenir jusqu'ici, mes enfants. J'ai dû prendre par le chemin des poissons. Voici les présents que j'apporte : un bonhomme en pain d'épice pour Dymphne, garni de sucre en arabesques et de dragées, et comme on n'en trouve plus dans la ville assiégée depuis qu'il y est défendu aux boulangers de cuire autre chose que du pain de ménage; un grand cœur de massepain que Dymphne partagera entre ses prétendants, afin de ne pas faire de jaloux. Un paquet de crottin de cheval et une poignée de verges pour l'échevin de Caesenbrot.

— Pourquoi, grand saint Nicolas, demanda l'échevin de Caesenbrot, me traiter d'une façon si barbare et si cruelle ?

— Pour t'enseigner à garder mieux ce qu'on te donne à garder, répondit Meernixe : ta cité, l'hôtel de ville et ta fille.

— Ne se garde bien que ce qui se garde soi-même, protesta Dymphne. Mon père est innocent.

— Nous nous bornerons donc à lui donner un avertissement salutaire, accorda Meernixe. Et nous remplacerons le crottin et les verges par un flacon de liqueur distillée à Shiedam. Sur ce je m'attable et invite mon écuyer à faire de même. Nous avons l'estomac dans la semelle de nos bottes.

— Est-il vrai, demanda Caesenbrot, que Coehorne vient d'entrer au port ?

— Je quitte son brigantin à l'instant, dit Meernixe.

— Si vous le connaissez, vous devez savoir pourquoi Coehorne ne descend jamais à terre?

— Il ne veut pas se faire connaître avant le temps.

— Et, demanda encore Caesenbrot, avez-vous pu franchir la passe sans dommage ? Il n'y a pas huit jours les Espa-

gnols ont coulé deux de nos vaisseaux qui tentaient l'aventure.

— Les travaux de Farnèse sont retardés par le gel et les glaçons qui couvrent le fleuve en ce moment. Mais dès le printemps la route sera entièrement fermée, à moins de franchir l'obstacle à la nage.

— Qui le pourrait, qui l'oserait ? s'écria le chevalier van Liere.

— Mon maître, assura Broederlam. Il est à l'aise dans l'élément liquide comme une salamandre dans le feu. Les Meernixe sortent de la mer, chacun sait cela en Zélande.

— C'est sans doute la raison pour laquelle ils ont le sang si froid, railla le chevalier, et ne s'émeuvent pour rien, même pas pour une injure ?

— Il n'est de pire eau que l'eau qui dort, avertit Broederlam.

Mais Meernixe l'arrêta.

— Le chevalier van Liere a raison, dit-il. A terre je vaux moins qu'un chien de mer, échoué sur un banc de sable. Il en faut prendre son parti et me pardonner. Adieu, nobles seigneurs et Dymphne ma douce inquiétude. Je reviendrai à la Noël,

avec un beau sapin du bois de Heide, et peut-être au Nouvel An et au Mardi-Gras. Mais pour les œufs de Pâques, ne comptez plus sur moi : l'Escaut sera cadenassé à double tour.

A la Noël Meernixe revint comme il l'avait promis, avec un sapin du bois de Heide, auquel il avait accroché des étoiles d'argent. Le jour des Saint-Innocents, il se déguisa en vieillard et parcourut les chambres et les couloirs du château en chantant une complainte de circonstance. Ainsi il se montra aux yeux de sa mère.

— Meernixe que signifie ce jeu ? demanda la comtesse. Tu n'es plus un enfant.

— Merci, dit Meernixe. Mais si je suis majeur et émancipé, il faut me rendre compte de mes biens et me remettre les clefs des celliers et des armoires. Je suis dépouillé par des domestiques infidèles. Je veux faire place nette dans ma maison.

Cette scène remplit Noircarmes d'inquiétude. Pendant quelques jours il songea sérieusement à se défaire de Meernixe par des moyens violents. Mais la présence du prince de Parme, qui semblait témoi-

gner de l'intérêt à Quentin de Calloo, l'obligea à ruser.

Le matin du mardi gras, pendant qu'il était occupé à lire selon son habitude, Meernixe vit entrer dans sa chambre Salvérius accompagné d'un capucin.

— Seigneur de Meernixe, annonça le docteur, je vous amène le révérend père Ophovius. Il vous apporte les consolations et les lumières de la Foi.

— Qu'il éclaire sa lanterne, dit Meernixe.

— Mon fils, commença le moine, nous savons que votre âme est troublée.

— D'où tenez-vous cette nouvelle? demanda Meernixe.

— De Madame votre mère et de son Excellence le baron de Noircarmes.

— Il n'y a rien d'excellent dans Noircarmes et le jugement de ma mère est enchaîné, déclara Meernixe. Si votre argument chancelle sur sa base avant d'être édifié, il s'écroulera bientôt. Je pense, mon révérend, que vos idées flottent à cause du vide de votre estomac. *Nunc est bidenbum.* Vidons quelques flacons de vin. Oh là! Broederlam, qu'on nous serve et du meilleur!

— J'ai horreur de l'ivrognerie, confia le capucin à l'oreille de Salvérius pendant que Meernixe parlait à son écuyer. Mais il ne faut pas contrarier les fous.

— La philosophie nous enseigne la patience, prétendit le docteur.

Quand les premières coupes furent vidées, le capucin reprit :

— Votre âme, mon fils, est tourmentée par les vapeurs de la mélancolie. Ne dites pas non. Cela éclate dans vos gestes et propos. Mais où le vulgaire voit déraison, l'église entrevoit les élans d'une vocation naissante. Vous haïssez les armes, la vaine gloire des héros, alors pourquoi ne pas renoncer au monde ? Il y a peut-être en vous l'étoffe d'un saint.

— J'y ai pensé, accorda Meernixe. Mais buvons encore un coup. Votre creux, mon père, n'est pas encore dans son assiette et soutient mal l'ampleur de votre voix. La paix des cloîtres me plairait assez. Les hommes m'ennuient avec leurs querelles et je n'aime pas le sang versé, même pour une cause légitime. D'ailleurs en quelle occasion pourrait-il être légitime d'égorger son semblable comme un veau ? Tout le

monde peut tuer un vivant, nul ne peut ressusciter un mort.

— C'est bien dit, approuva Salvérius, et confirme la bonne opinion que nous avions de vous. Mais votre sagesse même vous condamne à la solitude : le tonneau de Diogène ou l'ombre de la croix.

— Diogène était un cuistre pouilleux, riposta Meernixe. Buvons net ! Un chien hargneux déposant ses ordures au pied des statues et prononçant des sentences de faiseur d'almanachs. Lorsqu'on se mêle de promener des lanternes dans les ténèbres du plein jour, on cherche un Dieu et non un homme. Des hommes il en pleut, il en grouille partout, comme mouches sur bouse de vache.

— Fuyons donc, s'écria Ophovius exalté, ces compagnons misérables ! Offrons à Dieu notre sacrifice. Courons de ce pas à Gheel, en Campine, au monastère de Sainte-Dymphne.

— Dymphne ! gémit Meernixe. Ah ! mon père pourquoi venez-vous de prononcer ce nom trop doux à mon oreille? Je voguais au ciel, je nageais dans les délices du Paradis et vous me précipitez à

terre. Buvons pour retrouver nos esprits.

— En quoi, demanda Ophovius, le nom de cette sainte martyre peut-il à ce point vous épouvanter ?

— Il ne m'épouvante pas, il me charme : c'est le nom de celle que j'aime et veux épouser.

— Vous marier ? dit Ophovius avec dégoût. Je vois le gouffre de perdition, n'y tombons pas.

— Posséder l'âme de Socrate, se lamenta Salvérius, et s'affliger d'une Xanthippe!

— Buvons, buvons, proposa Meernixe. Ce vin de Bourgogne revient des Nouvelles-Indes, aller-retour. Nous avons le vent debout, il faut louvoyer. D'où vient votre horreur du sexe délectable ?

— Délectable, que la peste me dévore ! jura le capucin, si cela est vrai. Délectable en quoi, Meernixe ? Veuillez me le démontrer. Mais auparavant remplissez ma coupe. Car votre propos m'a bouleversé le cœur et les entrailles.

— Délectable, s'obstina Meernixe, aux cinq sens, savoir...

— Assez, hurla Ophovius, ce sexe au contraire offusque tous nos organes.

— Qu'en savez-vous ? Ventre Mahon ! Mais vous êtes sur la bonne voie, mon révérend, continuez. Encore une bouteille pour clarifier nos idées. Apprenez-moi si, oui ou non, il y a péché dans l'état de mariage ?

— Il y a bêtise, affirma le moine. Or saint Thomas enseigne que la bêtise est péché, et j'ajoute : sans remission. Si l'homme ne vaut rien que peut valoir son imparfaite moitié ?

— Cinquante pour cent. Mais vous y mettez de l'animosité. Les femmes sont douces et sages. Elles restent à la maison et gardent le foyer, pendant que les hommes vont se saouler et se battre au dehors. Sans elles nous irions tout nus et mangerions de la chair comme les Caraïbes.

— O présomption de la jeunesse ! s'écria Ophovius. On entend bien que vous n'avez jamais siégé au tribunal de la pénitence. Les femmes ! Il n'est point de diablerie au monde qui n'ait sa source dans leurs corps roussis aux flammes de l'enfer. Elles restent à la maison ? Eh ! oui, pour cacher quelque galant dans leur

armoire, pour minauder dans le miroir, pour consulter le tarot, pour recevoir Satan en leur privé, pour tirer le bouc par la barbe, pour se métamorphoser en chatte, pour voler au sabbat, à cheval sur un balai. A boire Meernixe, à boire, à boire! Reprenons nos esprits, fuyons la tentation et courons de ce pas au couvent de Sainte-Dymphne.

— Finissons d'abord ce qui nous reste de vin. Ne laissons derrière nous aucun objet de regret ni d'envie...

— D'accord, approuva le capucin, nous goûterons mieux la saveur de l'eau de pénitence quand nous aurons la langue chargée et la tête lourde comme une marmite de plomb. Salvérius, ne restez pas en arrière. Dans cette joute pacifique, défendez dignement les couleurs de la philosophie.

— Elle nous enseigne, balbutia le docteur, que Bacchus met Eros en fuite, mais enflamme le génie des poètes et la verve des conteurs.

— Cela me rappelle l'histoire que je viens de lire, dit Meernixe, et qu'il faut que je vous répète : « Il y avait une fois... »

Meernixe n'alla pas plus loin. Le capucin et le philosophe venaient de tomber à terre et ronflaient pêle-mêle comme deux pourceaux vautrés dans la paille.

— Broederlam ! cria Meernixe. Viens contempler mon ouvrage. Ah ! je les aurais crus plus vaillants. Va me quérir un pot de miel et un sac de duvet de poules. Je veux emplumer ces deux drôles des talons jusqu'aux oreilles. Va dépêche-toi.

— Rien ne sert de courir, prononça Broederlam, il faut partir à point.

— Cours quand même, lui conseilla Meernixe. Ne fût-ce que pour éviter mon pied qui démange de rejoindre ton derrière.

La chose faite, Meernixe alla trouver Noircarmes :

— Mon oncle allez dans ma chambre, avec un serviteur ou deux. Vous y trouverez deux grives pleines de jus de treille jusqu'à la pointe du bec. Enlevez-les. Ces oiseaux me gênent. Ils m'ont cependant donné de bons avis que je vais méditer à mon aise. A mon tour et par reconnaissance, je veux vous donner un conseil : « La mort du pécheur n'est pas encore décidée. Nous ne pouvons le frapper sans

blesser un cœur qui nous est cher. Mais qu'il se souvienne du bois de Heide et de la corne de Coehorne. *Rien plus, rien moins.*»

Le même soir Noircarmes disait à Farnèse :

— Meernixe nous trahit. Il a partie liée avec le gueux de mer Coehorne, il vient de me l'avouer...

— En vous priant de m'en faire part ?

— Je ne puis vous laisser plus longtemps dans l'ignorance, ce serait complicité. Me soupçonnerait-on de tramer la perte de mon neveu ? En vérité il est faible d'esprit et n'est sans doute qu'un jouet dans les mains du corsaire. Meernixe circule librement dans vos lignes. Il voit, il entend tout...

— J'y ai peut-être avantage, coupa le prince. Un escrimeur adroit se découvre pour mieux placer ses ripostes.

— Il semble encore, insista le baron, que Coehorne cherche à m'atteindre, à me frapper, moi personnellement. C'est ma fidélité au roi qui m'a valu sa rancune.

— Le Baron de Noircarmes, dit Farnèse en fronçant les sourcils, servez votre maître, ne vous en servez pas.

Chapitre XII

Le pont

Meernixe et Broederlam se promenaient le long de l'Escaut. Des nuages blancs et roux, gonflés de vent comme des voiles, voguaient dans le ciel bleu. Le fleuve, sorti de sa prison de glace, baignait de ses eaux rajeunies les roseaux du rivage. Au-dessus des vagues paresseuses, le vol affairé des mouettes tissait un filet invisible. Déjà les renoncules et les paquerettes couvraient le vert gazon des digues d'un tapis de crème et de beurre frais. Voyant un oiseau raser les écumes, Broederlam dit :

— Une hirondelle ne fait pas le printemps.

— Mais elle l'annonce, riposta Meernixe.

Ils étaient près de Oordam. Lorsqu'ils eurent dépassé le tournant de l'Escaut, ils aperçurent les travaux espagnols. Les estacades étaient pavoisées et mille dra-

peaux et oriflammes se déroulaient aux caresses de la brise maritime. On tirait le canon, et le roulement des tambours accompagnait le chant des trompettes et des fifres. A l'entrée du fort Saint-Philippe, Meernixe montra son passeport à la sentinelle.

— Dépêchez-vous, dit le soldat, si vous voulez suivre le cortège du prince de Parme, qui va traverser l'Escaut à pied. Le pont est achevé et c'est grande fête aujourd'hui. Les punitions sont levées : bastonnades, piquet, cheval de bois. Et double ration pour tout le monde dans les cantines. De mémoire d'homme, jamais on n'a rien vu de pareil.

A la sortie du fort, Meernixe aperçut Farnèse qui, entouré d'un groupe d'officiers ayant à leur tête Mondragon et le marquis de Roubais, écoutait les explications de ses ingénieurs, Barrocci et Platon. Au lieu de hâter le pas, Meernixe resta en arrière « afin, dit-il à Broederlam, de mieux admirer les merveilles d'art militaire qu'il avait sous les yeux. »

Entre les deux estacades, le pont reposait sur trente-deux bateaux à fond plat

ayant chacun soixante-dix pieds de long et vingt de large. Ils étaient amarrés en avant et en arrière par des câbles et des chaînes de fer, de manière à être éloignés les uns des autres d'une vingtaine de pieds et de laisser libre passage aux eaux du fleuve. En outre, chaque bateau tirait sur deux ancres, tant au-dessus du courant qu'en dessous, et de sorte que l'on pouvait lâcher ou resserrer les amarres suivant les mouvements du flux et du reflux.

L'intervalle qui séparait les bateaux était rempli par des mâts couverts de planches, formant une longue route droite défendue par un double parapet. Cette machine redoutable était construite avec tant d'art et si abondamment pourvue d'artillerie et de feux de file qu'elle pouvait se défendre elle-même et vomir des ouragans de fer et de flammes à la voix du commandement. En dehors des forts de Sainte-Marie et de Saint-Philippe, des deux bastions terminant les estacades et bondés de soldats, chacune des trente-deux barques contenait encore, pour sa défense, trente mousquetaires, quatre matelots et deux bouches à feu, menaçant

l'ennemi tant du côté d'Anvers que du côté de la Zélande.

Et Meernixe constata que les précautions des ingénieurs ne s'étaient pas arrêtées là. Ils semblaient avoir tout prévu, même une attaque par brûlots que les assiégés pouvaient diriger contre le milieu du pont, sa partie faible. Pour prévenir un désastre de ce genre, ils avaient imaginé un rempart particulier, protégeant leur chef-d'œuvre sur les deux faces. De chaque côté, c'était trente barques, de grandes dimensions, attachées trois par trois et hérissées de pointes de fer et de faux aiguisées, comme des chevaux de frise flottants. Quarante vaisseaux de guerre croisaient dans les parages.

Ayant tout examiné à loisir, Meernixe rejoignit le duc de Parme. Arrêté au milieu du pont, Farnèse contemplait les espaces désencombrés de l'estuaire. Autour de lui montait le vacarme des vivats et des fanfares. Le vent de la mer caressait les visages, déployait les étendards mollement et ébouriffait les panaches au cimier des bourguignotes. Tout l'ouvrage, bercé par les flots, tanguait doucement,

comme un navire chassant sur ses ancres dans une baie tranquille. Meernixe complimenta le prince :

— Monseigneur, j'ai appris que les Bruxellois vous ont remis les clefs de leur ville et que vous venez de battre Hohenlohe à Bois-le-Duc. Vous ne cessez de triompher sur terre et sur mer. Il ne reste plus aux Anversois que d'espérer en votre clémence.

— Ils y peuvent encore compter, dit Farnèse. Vous pouvez leur en faire part en mon nom.

— Je n'ai aucune autorité sur eux, répliqua Meernixe. Nul n'est prophète dans son pays. Puis je ne suis ni diplomate ni homme de guerre et, en fin de compte, tout ce remue-ménage ne me regarde pas.

— Et votre ami Coehorne, comment rentrera-t-il désormais dans Anvers ?

— A la nage, s'il en a envie. A moins qu'il ne coupe ce beau pont en deux morceaux.

— Oh, oh ! railla Farnèse, voilà un déterminé qui ne recule devant rien ?

— Comme saint Georges attaquant le dragon !

— Mais s'il est si résolu, pourquoi le rencontré-je si peu ? Ne pouvait-il m'empêcher de fermer ce fleuve où il prétend régner en maître ?

— Je ne suis pas si avant dans ses secrets. Coehorne ne commande pas plus en Zélande que je ne commande à Anvers.

— Qui donc y est le chef ?

— Tout le monde, c'est-à-dire personne.

— C'est heureux pour moi ?

— Oui, Monseigneur.

— Quoi qu'il en soit, dit Farnèse, le comte de Calloo ne refusera pas de vider une coupe de vin d'Espagne en mon honneur et pour baptiser le pont ?

— Certes non, accorda Meernixe. Jamais mon vaillant écuyer ni moi nous ne boudons devant une bouteille. Où est la cave de ce bel édifice ?

Farnèse continua son chemin en se dirigeant vers la rive flamande. Une cantine était installée à l'entrée du fort Sainte-Marie. Katto y tenait boutique.

— Par le ventre de Mahomet, s'écria Meernixe en l'apercevant, voilà bien la plus belle vivandière que j'aie jamais rencontrée. C'est une nymphe de l'Escaut,

sortie des ondes captives pour devenir la servante de ses vainqueurs. Si je n'étais fiancé à la plus sage et plus riche demoiselle d'Anvers, j'offrirais à celle-ci mon cœur et ma main.

— Monsieur, répondit Katto, je préfère un valet libre à un prince enchaîné.

— J'ai votre affaire, dit Meernixe en poussant Broederlam devant lui. Il est goinfre, poltron, paresseux, sentencieux, mais fidèle et natif du marché aux Poux d'Anvers. Rien qu'au tremblement de ses bajoues, on devine qu'il se consume d'amour pour vous. *Rien plus, rien moins.*

— J'entends, dit Katto.

— Entendez mieux. Faites une bonne journée aujourd'hui et déménagez demain. Vous tenez boutique sur un volcan. Si dans huit jours vous êtes encore là, Broederlam sera veuf avant le mariage.

Cette journée si belle pour le duc de Parme devait se terminer par un grand festin au manoir. La comtesse de Calloo y assista, ainsi que les nobles de la contrée, accourus pour complimenter l'heureux capitaine. Les Rhétoriciens donnèrent un nouveau spectacle, aussi platement rimé

que le précédent, mais que Meernixe ne vint pas interrompre. De toute la soirée, il ne se montra nulle part. Farnèse déçu marqua sa surprise à Mathilde :

— J'ai rencontré Meernixe ce matin et j'espérais le retrouver ce soir parmi nous. Serait-il allé à Anvers ?

— Dieu le veuille, dit Mathilde. C'est encore là qu'il court le moins de dangers, Pour lui nous craignons surtout l'air de la Zélande. Peut-être nous reprochera-t-on plus tard de ne l'avoir pas mieux surveillé...

— Mais que faire ? demanda le duc cherchant à deviner la pensée secrète de Mathilde.

— Près de Hérenthals, à Gheel, il y a des asiles où l'on soigne les lunatiques avec beaucoup d'habileté. C'est un lieu de pèlerinage.

— Il faut être prudent, conseilla Farnèse avec une nuance de sévérité dans la voix. Mon médecin Benvenuto ne discerne aucun signe certain de démence dans Meernixe. Si Quentin simulait cette maladie pour des raisons qui nous échappent ? Il n'a rien oublié des circonstances trou-

bles qui ont entouré la condamnation et la mort de son père.

— Mais comment s'y retrouver, gémit la comtesse, si dans ma maison même chacun feint et joue à m'égarer ?

Le prince regarda la comtesse avec des yeux plus indulgents. Il venait de comprendre que c'était une âme faible, mais sans noirceur. Il se souvenait de sa jeunesse, quand Mathilde de Calloo était l'ornement de la cour de Marguerite de Parme. Elle était merveilleusement blonde et douce, vivant pour être aimée et admirée et non pour résister au mal, souffrir stoïquement l'infortune ou suivre des intrigues patientes et longuement ourdies. La voix de Farnèse se fit grave lorsqu'il répondit :

— Dans le doute, je n'écoute plus que les voix de ma conscience. Selon les lois éternelles, il n'est pas bon que le fils se tourne contre sa mère ni la mère contre son fils. Jamais, Madame, un homme vraiment loyal et noble ne vous dira le contraire.

Ces propos furent interrompus par Mondragon, assis non loin de Farnèse et de

Mathilde. Depuis quelque temps, le vieux capitaine tendait l'oreille aux bruits du dehors.

— Ecoutez, dit-il tout à coup, c'est comme au premier soir que je suis venu ici. On entend le canon du côté du Doel.

Aussitôt, tout le monde se tut. Quelques hommes se levèrent et s'approchèrent des fenêtres. Mondragon ne se trompait pas : on se battait sur la rive flamande.

— Ce ne peut être qu'une attaque venant de Zélande, déclara Farnèse. Pourvu que les troupes wallonnes qui gardent le Doel et Liefkenshoek n'aient pas été surprises.

Il croyait à une escarmouche. Mais le bruit de la canonade se rapprochant et augmentant, il comprit son erreur.

— Messieurs, dit-il en se levant, je suis fâché d'interrompre cette joyeuse réunion, mais je dois savoir ce qui se passe de l'autre côté de l'Escaut. Mais chevaux, s'il vous plaît. Une promenade de nuit nous reposera des fatigues de la table et nous rafraîchira le cerveau.

Quelques instants plus tard Farnèse

galopait sur les digues, suivi de ses gens. Mondragon, le baron et Ludovic de Noircarmes faisaient partie de l'escorte. Après avoir dépassé Lillo, la petite troupe s'arrêta au pied d'un moulin à vent, dont les ailes immobiles dessinaient une grande croix dans la nuit violette criblée d'étoiles.

— C'est le moulin de Beirendrecht, dit Noircarmes. Le meunier est un géant serviable et bon catholique. De chez lui, nous verrons tout ce qui se passe aux alentours.

Il descendit de son cheval et alla frapper à la porte du moulin. Le meunier vint ouvrir.

— Nous voulons voir la bataille de là-haut, dit Noircarmes.

— De là-haut ? demanda le meunier en se frottant les yeux. Quelle bataille ? Là-haut, c'est la guerre des chats et des rats.

— Place, commanda le baron. Vous entendez bien qu'on se bat au Doel ?

— Je pensais que mon valet ronflait un peu fort.

— Maudit bavard, nous laisseras-tu entrer ?

— Avec plaisir. Dans un instant la lune

va sortir des nuages et vous verrez tout comme en plein jour. Mais attendez que je bouge mes ailes afin qu'elles ne limitent point le champ de vos regards. Holà ? Jean, où es-tu ? Descends et conduis ces seigneurs au grenier.

Le grenier était éclairé par une grosse lanterne de cuivre accrochée aux poutres du toit. Déjà le prince de Parme se penchait à la visière. Au loin, devant lui, les forteresses attaquées dressaient leurs remparts noirs où couraient des flammes. Les navires zélandais les accablaient d'un tir violent. Farnèse comprit tout de suite que les ouvrages étaient perdus, à moins d'un prompt secours.

— Un officier! cria-t-il. Un officier pour aller à Oordam par le plus court. Il faut que nos vaisseaux soient ici avant le lever du soleil.

Ludovic se présenta.

— Bien, approuva Farnèse. Vous connaissez la contrée mieux que nous tous, M. de Noircarmes. Descendez vite et choisissez le meilleur cheval.

— Je vais l'aider, dit le meunier, qui avait rejoint ses hôtes et entendu l'ordre.

Permettez-nous d'emporter cette lanterne pour y voir plus clair.

Dès que Ludovic fut en selle, le meunier lui proposa de le conduire un bout de chemin. Mais Ludovic le remercia :

— J'irais où je dois aller, les yeux fermés.

Il éperonna son cheval et partit comme une flèche. Le meunier haussa les épaules. Il revint sur ses pas le long de la digue en balançant sa lanterne au bout du bras. Avant de rentrer au moulin, il leva le fanal au-dessus de sa tête trois fois.

Farnèse, toujours à son poste d'observation, vit un vaisseau se détacher de la flotte zélandaise et manœuvrer pour remonter le fleuve. Il reconnut la haute voilure du brigantin de Coehorne.

Le corsaire était sur son banc de quart. Comme s'il eût deviné la présence de ceux qui le guettaient, il leva son épée et tourna son visage masqué du côté de Beirendrecht.

— C'est le diable ! s'écria le prince de Parme. Ne dirait-on pas qu'il sait que nous sommes là ? Et comment pourrait-il le savoir ?

— Il y a des espions et des traîtres partout, même au manoir de Meernixe, répliqua Noircarmes d'une voix sourde. Je m'obstine, Monseigneur, à prétendre que votre confiance fait le jeu de vos ennemis...

Farnèse hocha la tête sans répondre. Il détourna ses regards du gueux de mer pour suivre les péripéties du combat qui se livrait autour des redoutes. Le feu des assiégés ralentissait. Le prince espérait encore en une résistance assez longue pour permettre aux secours d'arriver. Aussi ne put-il contenir son indignation quand il vit, presque en même temps, les forts du Doel et de Liefkenshoek donner le signal de reddition.

— Oh! les capons, cria-t-il. Quelle folie j'ai commise de confier la garde de ces ouvrages à des traîtres. Qu'espèrent-ils ? Avoir leurs bagues sauves et rentrer à Beveren avec les honneurs de la guerre ? Partez Mondragon. Si vraiment l'ennemi les lâche et s'ils rentrent à Beveren, qu'on saisisse les capitaines et qu'on décapite les plus coupables. Ma générosité et ma clémence ne vont pas jusqu'à la faiblesse.

Déjà les étoiles pâlissaient dans le ciel balayé par le vent frais de l'aurore, quand Farnèse remonta à cheval pour rentrer au manoir de Meernixe. Dès qu'il fut seul, le meunier détacha les ailes de son moulin, et le moulin de Beirendrecht se mit à tourner en faisant siffler ses voiles et rouler ses engrenages. Le meunier prit son cor, et de nouveau l'appel des bouviers plana sur les solitudes de la Zélande. Et dans les chaumières du rivage les gens levaient la tête et disaient :

— La corne de Coehorne ! C'est la corne de Coehorne qui chante et retentit joyeusement : victoire sur terre et sur mer !

Chapitre XIII

Le brûlot

Aux premiers jours d'avril, le prince de Parme établit son quartier général au fort Sainte-Marie. La chute de Liefkenshoek et du Doel ouvrait le chemin à la flotte zélandaise. En plus, il redoutait une contre-attaque des assiégés. Presque tous les soirs, ses sentinelles capturaient des plongeurs, venus d'Anvers à la nage, qui tentaient de couper les câbles du pont.

Vers ce temps, Meernixe se rendit chez Gianibelli. L'ingénieur le reçut à bras ouverts.

— Salut, Seigneur de Meernixe ! M'apportez-vous des nouvelles ?

— J'en viens chercher. Nous sommes prêts au Nord, que devenez-vous par ici ?

Gianibelli haussa les épaules :

— Christo ! c'est pitié de travailler avec des gens qui tiennent plus à leurs deniers

qu'à leur honneur. J'avais demandé aux magistrats de me fournir trois vaisseaux de trois cents tonneaux dans lesquels je voulais établir des mines. En outre, soixante barques pourvues de crocs de fer. Les magistrats ont trouvé ma proposition extravagante et trop coûteuse. Q'entreprendre avec des bourgeois sordides, détestant les pensées hardies d'instinct ?

— Vous avez donc renoncé à les servir?

— A la longue, j'ai tout de même obtenu quelques barques et deux vaisseaux. Jetez un coup d'œil sur mes plans. Voici la coupe de mes grands brûlots : l'*Espérance* et la *Fortune*. J'y ai fait construire des chambres de mine, remplies de soixante quintaux de poudre, de meules de moulin et de pierres sépulcrales...

— Diable ! Vous voulez donc faire sauter et la Terre et la Lune ?

— Il faut tout prévoir. L'*Espérance* et la *Fortune* seront encore couvertes d'un toit en dos d'âne de six pieds de hauteur et bourré de boulets de fer, de marbre, de tronçons de chaînes, de clous et de lames tranchantes. Des mèches mettront le feu aux mines. Mais les mèches peuvent s'é-

teindre. C'est pourquoi j'ai construit, par surcroit de précautions, des horloges, qui lanceront des étincelles à l'expiration d'un temps exactement calculé.

— Mais voyant arriver ces volcans, les Espagnols feront l'impossible pour les tenir éloignés des estacades ? Je sais qu'ils sont alertés et font bonne garde.

— Aussi je me propose de distraire leur attention, dit Gianibelli. Ma parole, je n'y mets aucune animosité. Je déplore même que tant de braves vont voler au ciel tout droit ; mais c'est leur métier. Jadis j'ai inventé une pompe à vider les marais, une machine à labourer les champs, sans compter un char roulant à l'aide du feu. C'est tout juste si je n'ai pas été pendu. Les hommes ne s'intéressent aux sciences que pour y trouver de nouveaux moyens de s'entre-détruire. On croirait qu'ils veulent eux-mêmes nettoyer la terre de leur infecte présence...

— Votre philosophie est amère, constata Meernixe. Mais comment tromperez-vous la vigilance de nos ennemis ?

— Mes barques lanceront des fusées et, aux mâts des vaisseaux brûleront des

feux de soufre et de poix pour donner aux Espagnols l'illusion que mes machines n'ont d'autre destination que d'incendier leurs travaux. Cette belle fête se donnera demain, dans la nuit du 4 au 5 avril.

— Je ne manquerai pas d'y assister, promit Meernixe. Quel est le meilleur endroit pour ne rien perdre du spectacle ?

— A la pointe du Craenhooft. On y construit des gradins et des loges comme pour un tournoi. Ce sera une kermesse sur l'eau, une fête vénitienne. Il paraît que le bourgmestre et les échevins distribuent des invitations en ville.

— A demain donc, dit Meernixe en faisant un pas vers la porte.

— Un instant, dit Gianibelli en mettant la main sur le bras de Meernixe. Si la *Fortune* et l'*Espérance* arrivent à destination, il ne restera plus rien du pont Farnèse. J'ai bien calculé la marche des vaisseaux avec le courant, mais ils peuvent dériver. Il faudrait un pilote.

— C'est un homme mort ?

— Pas nécessairement. Un bon nageur pouvant rester longtemps sous l'eau aurait cinq chances sur dix pour s'en tirer.

N'oubliez pas que la longueur des mèches et le mouvement de mes horloges sont mesurés à un quart de seconde près. Par exemple il faudra à l'homme autant de sang-froid que de courage.

— Où trouver un gaillard de cette trempe ?

— On raconte que Meernixe est l'idôle du peuple, le roi de la grève. Aucun de vos sujets ne voudrait-il se dévouer au salut commun ? La ville le paierait généreusement.

— Elle n'en est pas capable, dit Meernixe. Mais rassurez-vous. Je trouverai l'homme.

Le lendemain Meernixe arriva au Craenhooft à l'heure où le soleil se couche derrière les marais de Zwyndrecht. Le temps était beau, mais une brise assez forte hérissait les vagues de l'Escaut et les chassait en tumulte vers la mer. Prévenu par Gianibelli, Meernixe ne s'étonna pas de trouver la presqu'île pleine de monde. Les gens du commun s'étaient perchés partout où ils avaient pu trouver place : sur les gradins de bois élevés à la hâte, les pilotis, les montagnes de ballots, dans les

mâts des navires. Pour les invités, il y avait les tribunes, couvertes de toile, ornées de tapisseries. Dans une d'elles, Meernixe aperçut sa fiancée en compagnie de son père, de la douairière de Beckerseel, de l'amiral Jacobson et du chevalier Van Liere, toujours impertinent. Gianibelli l'arrêta au passage :

— Nous vous attendions, illustre seigneur. Avez-vous trouvé l'homme? Avant qu'il s'embarque, le baron de Sainte-Aldegonde veut le voir et le complimenter.

— L'homme n'a pas besoin de compliments, dit Meernixe d'une voix bourrue. Mais attendez, j'ai un mot à dire à l'échevin de Caesenbrot.

Derrière Meernixe, contrairement à son habitude, Broederlam montrait un visage affligé. Il répétait en suppliant :

— Au nom du ciel, Monsieur, renoncez à cette idée. Tant va la cruche à l'eau qu'elle se casse.

— C'est le destin des cruches, dit Meernixe. Allez m'attendre où je vous ai dit. Si je ne venais pas au rendez-vous, vous savez ce qui vous reste à faire.

Broederlam courba la tête, poussa un grand soupir et s'éloigna.

— Salut la compagnie, dit Meernixe en entrant dans la loge de Caesenbrot. Nous allons avoir l'honneur, Mesdames, de vous montrer un spectacle glorieux et magnifique.

— Ne croirait-on pas, railla Van Liere, que Meernixe est l'inventeur des machines et le héros de la journée ?

— Que vous êtes prompt à l'attaque, dit Meernixe. Je vous cherchais. Voyons un peu si vos ergots valent votre bec. Etes-vous aussi vaillant que bavard, chevalier sans quartiers ?

— Venant de Meernixe, la question est plaisante.

— C'est une bouffonnerie. On cherche un pilote pour l'*Espérance*. Jamais vous n'avez eu meilleure occasion de briller aux yeux de celle que vous cherchez à me ravir.

— C'est un défi au bon sens, dit Van Liere.

— Non, c'est un défi de vous à moi ou de moi à vous, selon votre préférence.

— Je ne lance pas de défis ridicules.

— Quand on pénètre dans l'antre du lion, il faut jouer des griffes avec lui. L'autre jour nous parlions d'Ulysse... Voici donc l'arc que je vous propose de bander : montez sur l'*Espérance* et conduisez-la à bon port, et vous aurez partie gagnée. Si vous reculez, j'irai à votre place.

— Vous ne l'oseriez, ricana Van Liere, en regardant autour de lui. Pas plus que nul autre d'ailleurs...

— Meernixe, cria Dymphne épouvantée, je vous défends d'y penser.

— Laissez faire, dit Ursule-Cornélie en prenant la main de sa nièce. Voici enfin le vrai comte de Calloo.

— Je ne suis pas cruelle comme les femmes de votre temps, protesta Dymphne. Le jeu d'envoyer les hommes à la mort par caprice est passé de mode.

— Je le sais, répartit la douairière, et le déplore. Car cette mode était sage et naturelle. La bravoure est la parure de l'homme, comme la chasteté celle des honnêtes filles.

Meernixe s'était approché de Gianibelli.

— Qu'on me prépare une chaloupe pour

aller à l'*Espérance*, dit-il. C'est moi qui tiendrai la barre.

— Impossible ! protesta l'ingénieur. Jamais nous ne permettrons une chose pareille.

— Ne suis-je pas digne d'occuper un poste où vous voulez mettre un homme du peuple ?

— Je lui ai donné cinq chances, avoua l'ingénieur. En vérité il n'y en a pas tout a fait une pour sortir vivant de l'aventure.

— Raison de plus de ne pas y envoyer un autre à ma place.

— La vie du comte de Calloo nous est trop précieuse...

Caesenbrot s'en mêla :

— Voyons, Meernixe, c'est de la folie.

— Suis-je capable d'autre chose ?

— Dymphne vous supplie de venir auprès d'elle et de vous tenir tranquille.

— Si Dymphne aime les hommes prudents, qu'elle épouse le chevalier Van Liere. J'ai envoyé Broederlam en avant pour me repêcher entre Oordam et Lillo. S'il repêche un Meernixe noyé, cuit comme un hareng dans le beurre, je serai tranquille jusqu'au Jugement Dernier.

La *Fortune* et l'*Espérance* étaient à l'ancre au milieu de l'Escaut. A leur bord, des mariniers inquiets attendaient le signal de l'amiral Jacobson pour lâcher les amarres. Au tournant du fleuve, ils devaient allumer les mèches et sauter dans leurs canots. Voulant couper court, l'amiral fit de loin le geste convenu.

— Trahison ! cria Meernixe en voyant les navires descendre l'Escaut. Si l'amiral était à la solde de Farnèse, il n'agirait pas autrement.

Repoussant ceux qui voulaient s'opposer à son passage, Meernixe se jeta dans l'eau. Il plongea si profondément que les spectateurs ne le virent reparaître que deux cents pas plus loin. Le peuple applaudissait :

— Meernixe ! Meernixe ! Nul ne peut lutter avec Meernixe dans le flot. C'est une loutre, un enfant de sirène...

Meernixe avait si bien calculé son élan qu'il fut sur l'*Espérance* en quelques brasses. Il s'accrocha à la chaloupe, puis à un filin, et escalada le bâtiment avec la souplesse d'une chat montant à un arbre. Ensuite on l'aperçut debout sur le banc

de quart, la tête dans le vent et agitant sa main en signe de défi.

Dymphne pleurait. Mais sa marraine ne se possédait plus d'enthousiasme.

— Voyez, disait-elle. Ne l'avais-je pas deviné ? Et vous vous posiez en rival de Meernixe, prince de Zélande et comte de Calloo, messire Van Liere? Votre noblesse est un peu jeune. Retournez au comptoir de vos pères. Quant à toi, Dymphne, cesse de verser des larmes ou je te déshérite. Mieux vaut être la veuve d'un héros que l'épouse d'un lâche vivant.

Les Espagnols, avertis du danger, rassemblaient leurs troupes et redoublaient de vigilance. Farnèse parcourut le pont encore une fois dans toute sa longueur. Sous ses pas, l'énorme édifice languait, secoué par le roulis. A mesure que le soir tombait, la brise se levait, déroulait les pavillons à la pointe des mâts et tendait à rompre les cordages et les haubans partout entre-croisés. Le fracas des écumes se brisant contre les pilotis, les visages crevasses des soldats, exposés depuis de longs mois aux vents amers du large, l'odeur du goudron, les effluves de la mer,

transportaient le duc dans un autre monde, où il n'était pas habitué à combattre, mais dont son génie ne s'étonnait pas. Il avait près de lui Mondragon, le marquis de Roubais, le baron de Billy, les généraux Gajétan et Guasto, Noircarmes et Ludovic.

Le cri des sentinelles annonça l'apparition des premiers brûlots. Ils descendaient le fleuve régulièrement groupés. Mais quand leurs pilotes les eurent abandonnés, le désordre se mit dans la flottille. Farnèse et ses compagnons virent l'Escaut se couvrir d'étincelles. Les esquifs enflammés arrivaient dispersés au pont volant. Ils y restaient accrochés et s'éteignaient, sans commettre de dégâts. Mondragon y trouva sujet à plaisanter :

— Ah ! la belle fête de nuit que nous donnent les Anversois !

Mais la *Fortune* venait de s'échouer dans les roseaux de la rive gauche. Quelques pionniers accoururent pour s'en emparer. Farnèse s'y trompa lui-même :

— C'est la grosse pièce, l'effet est manqué...

Il n'acheva pas. Une gerbe de feu sortit

du bateau. L'air fut traversé par un souffle d'ouragan. Plusieurs mâts se rompirent et des vagues furieuses balayèrent le tablier du pont. L'explosion retentit ensuite, sèche à force d'être rapprochée, assourdie à force d'être violente.

Une vingtaine de pionniers venaient de payer leur imprudence de leur vie. En même temps l'*Espérance*, guidée par la main ferme de Meernixe, se dirigeait vers son but dans les ténèbres. La lourde masse brisa les chaînes des défenses extérieures et aborda les parties faibles du pont, avec tant de force qu'elle faillit les mettre en pièces.

Cependant Farnèse et ses officiers, trompés par le mouvement inoffensif des petits brûlots, ne mesuraient pas encore la grandeur du péril.

Un rapide coup d'œil apprit à Meernixe le trouble où était l'ennemi. Les soldats espagnols couraient de ci de là, armés de perches, de torches, criant, se bousculant et ne sachant où donner de la tête. La lueur rouge des flambeaux incendiait le fer des cuirasses et des morions. Les drapeaux prenant feu, les fusées par-

tant à l'improviste, éblouissaient les plus calmes et les plus braves. Mais, s'étant avancé de quelques pas, Ludovic de Noircarmes reconnut soudain Meernixe, à son ombre familière, se dessinant en noir sur les lueurs ardentes qui l'entouraient. Alors, il eut conscience du danger. Plus par instinct que par réflexion, il courut à Farnèse.

— Monseigneur, retirez-vous. Nous sautons !

— Que signifie ? demanda le duc, plus surpris que mécontent.

— Trève de mots inutiles, cria Ludovic. Le brûlot est conduit par Meernixe. Le traître en veut à votre vie !

Sans respect et à la grande surprise des assistants, Ludovic saisit le duc par les deux épaules et le poussa devant lui, à reculons, jusqu'à l'entrée du fort Sainte-Marie. Ils étaient à peine sous la voûte de la poterne, qu'un brûlant souffle d'air s'y engouffra. Le ciel parut s'écrouler. Les murs se lézardèrent. L'Escaut épouvanté sortit de son lit et inonda ses rivages.

Ceux qui étaient restés dehors virent un bouquet de flammes jaillir jusqu'aux étoiles. Les madriers, les barques, les an-

cres, les chaînes, les canons, les hommes volaient et tournoyaient dans les airs. Des abîmes s'ouvraient sur des abîmes. Il pleuvait des meules de moulin et des grappes de cadavres. Des soldats mouraient debout, sans blessures apparentes, tués par la seule commotion de l'air ou étouffés par les odeurs empoisonnées du souffre et du salpêtre.

Frappé à la tête par une poutre, le prince s'était écroulé sans connaissance sur le sol.

Pendant quelques secondes, ceux qui l'entouraient le crurent mort. Mais Farnèse se redressa, la main sur la garde de sa rapière.

Il sortit du fort appuyé sur les bras de Cajétan et de Guasto. D'un seul regard, il mesura l'étendue du désastre. L'ouvrage de tant de mois, sur lequel reposaient ses plus chères espérances, était anéanti. Il n'en restait plus qu'un squelette calciné, avec des cadavres mutilés, brûlés, accrochés aux mâts, aux pilotis, restés debout dans l'incendie, comme des gibets dans un paysage dévasté. On vint annoncer au prince la mort du marquis de Roubais.

Farnèse s'établit au fort Sainte-Marie.

Les rapports qu'il recevait augmentaient l'angoisse de sa position. Si l'ennemi attaquait, il eût été impossible de lui résister. Plus rien n'empêchait les vaisseaux anversois ou zélandais d'arriver à pleines voiles. Les troupes espagnoles étaient décimées, les redoutes du rivage sous l'eau, les poudres perdues, les canons coulés à fond. Plus de mille hommes avaient péri. Les uns consumés par les flammes, enterrés vivants, déchirés par les projectiles; les autres noyés, écrasés, pulvérisés. Un officier, nommé Tucci, fut enlevé par le tourbillon à une hauteur effrayante et retomba dans le fleuve sans se faire de mal. Il se sauva à la nage et vint se présenter à Farnèse.

— Monseigneur, dit cet officier, naïvement, nous n'avons rien à craindre : Dieu fait des miracles pour nous.

Huit jours plus tard, le duc se demandait si Tucci n'avait pas dit vrai. Déjà son armée se réorganisait. On réparait le pont. Et rien ne bougeait du côté d'Anvers ni de la Zélande.

— C'est à croire, disait Farnèse, que Coehorne est mort ?

Chapitre XIV

Coehorne

Le prince de Parme refusa de quitter les bords de l'Escaut avant d'avoir enterré ses morts et rebâti son pont. A cause de l'absence des flottes d'Anvers et de Zélande, il supposait que l'ennemi ne savait rien des destructions qu'il venait d'accomplir. Sinon, comment expliquer son inertie en un moment où il n'avait qu'à se montrer pour saisir la victoire.

Pour leur donner l'exemple et relever le moral de ses soldats, Farnèse se mit lui-même à l'ouvrage. On le vit porter des poutres brûlées, déblayer les décombres, conduire de nouveaux bâteaux dans les espaces vides. Le travail continua sans arrêt pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, au son des trompettes et au battement des tambours.

Farnèse eut non seulement le temps de

consolider son ouvrage, mais encore celui de le perfectionner. Il rendit son nouveau pont en partie mobile, de manière qu'il pût s'ouvrir en cas d'attaque. Il remplaça les tués par des soldats tirés des garnisons voisines et renforça ses troupes d'un régiment allemand, venu en toute hâte de la Gueldre. Il distribua des récompenses et nomma de nouveaux officiers. Ludovic de Noircarmes, son sauveur, eut le commandement d'une cornette.

Toutes ces choses terminées, le prince alla se reposer au manoir de Meernixe. On entrait dans la saison de Pâques, et il lui répugnait de combattre pendant la trêve de la Semaine sainte. Un matin, Farnèse descendit dans le parc du château et alla s'asseoir sur un banc de pierre, à l'ombre d'un bouquet de lilas. Mondragon vint le rejoindre.

— Je ne suis pas encore revenu de ma surprise, dit Mondragon. Il faut croire que les défenseurs d'Anvers sont fous ou trahis. Comment expliquer leur paresse ?

Farnèse sourit :

— Quand le pouvoir est dispersé, il n'est nulle part. C'est la faiblesse des ré-

publiques. J'ai appris que l'amiral anversois Jacobson a refusé d'obéir à Sainte-Aldegonde et n'a pas voulu mettre sa flotte sous voiles, au moment où la moindre attaque nous perdait sans remède. Ignorant l'explosion de l'*Espérance*, l'anéantissement de notre pont, la populace d'Anvers a voulu s'emparer de l'ingénieur Gianibelli pour le déchirer en morceaux. Voilà un habile homme, qui eût été mieux inspiré s'il nous avait offert ses services, au lieu d'aller se perdre parmi les spéculateurs et les marchands. Quant aux Zélandais, ils n'étaient pas mieux instruits que les assiégés. Si, après cela, la victoire nous échappe, nous n'aurons qu'à nous en prendre à nous-mêmes...

Le prince s'arrêta de parler ; Noircarmes s'approchait et se dirigeait vers eux, la mine épanouie. Depuis la nomination de son fils, le baron se croyait en faveur auprès du gouverneur des Flandres. Du reste, Farnèse le reçut gracieusement.

— Baron, demanda-t-il, êtes-vous toujours sans nouvelles de Meernixe ?

— Oui, répondit Noircarmes. Tout nous fait supposer que le malheureux a péri. Je

l'avais prévu, souvenez-vous. Mais vous ne pouviez connaître Meernixe comme nous le connaissions, la comtesse et moi, témoins de ses premiers transports. Si nous avions pu agir à temps, ce malheur eût été évité. Nos ennemis n'auraient pas abusé de la faiblesse d'un dément pour l'envoyer à une mort certaine et produire le désastre qui faillit causer notre perte. J'ai peut-être commis une faute en n'insistant pas davantage ? Mais je craignais d'être accusé de poursuivre un dessein caché...

— Sur quelles apparences s'appuierait-on pour porter contre vous une accusation si grave ? demanda Farnèse en appuyant sur les mots.

— La comtesse de Calloo et moi, répondit Noircarmes sans se troubler, désirons nous marier depuis longtemps. Cette alliance est basée sur la raison autant que sur une affection déjà ancienne et partagée. Meernixe y faisait obstacle. Cependant, cette union seule peut sauver l'illustre maison des comtes de Calloo de l'extinction totale. Maintenant, puisque le ciel a disposé de Meernixe, en des cir-

constances qui semblent témoigner de sa volonté, nous avons résolu de publier les bans et de déclarer Ludovic Noircarmes notre unique et légitime héritier.

— Mais le trépas de Meernixe n'est pas certain, objecta Farnèse.

— Comment aurait-il pu se sauver du brûlot? dit le baron. Ludovic l'y a vu, debout sur le château d'arrière, quelques secondes avant l'explosion. Si Meernixe avait survécu, les Anversois ni les Zélandais ne seraient restés dans leur fatale ignorance.

— Il y a diverses choses dans ce que vous me contez là, dit Farnèse doucement. A boire et à manger. J'ai là-dessus quelques idées.

Une lueur inquiète traversa les prunelles fauves de Noircarmes. Il s'inclina :

— Qui oserait douter de la clairvoyance du prince de Parme?

— Même en acceptant la mort de Meernixe, poursuivit Farnèse, je ne vois pas comment son héritage irait à Ludovic ? Le roi d'Espagne et des Pays-Bas, le roi seul peut disposer des biens et des titres des seigneurs de Meernixe, princes de Zélande et comtes de Calloo.

— Nous aurions tort, dit Noircarmes, avec un sourire mielleux, de vous arracher un appui qui vous répugne. Le roi d'Espagne se souviendra de notre fidélité. Mais je ne crois pas abuser des faibles titres que nous avons acquis à votre reconnaissance en vous priant, Monseigneur, d'assister à la signature de notre contrat de mariage, qui aura lieu dans huit jours, ici même.

Quant à cela, accorda le prince, vous pouvez compter sur moi. J'aurai l'honneur d'être un des témoins de la comtesse de Calloo.

Noircarmes se retira satisfait.

— Par le diable, dit Mondragon, qui gardait son langage soldatesque devant le duc, que signifie cette comédie ? Approuveriez-vous vraiment que cette pauvre comtesse devînt la proie de ce vieux renard? Il y a là-dessous quelque chose qui n'est pas clair.

— A renard, renard et demi, répliqua Farnèse. Ils sont plusieurs dans cette famille qui jouent au plus fin. Je voudrais connaître la vérité à propos de Meernixe. S'il se tient tapi quelque part, soyez cer-

tain que le mariage de sa mère le fera sortir de son terrier.

La cérémonie, qui eut lieu une semaine plus tard, le soir, à la lueur des flambeaux, attira une foule considérable au manoir de Meernixe. Le peuple, les paysans de Stabroek et les tenanciers du manoir dansaient dans les jardins, pendant que les invités se pressaient dans les salles du château, toutes ouvertes et ruisselantes de lumière, sous les lustres de cristal et de bronze doré. Le baron de Noircarmes, fort à son aise et triomphant, se réjouissait de voir une si belle assemblée réunie pour le complimenter et fêter ses noces : tant d'habits somptueux du côté des hommes, tant d'aimables visages parmi les femmes. Les cavaliers bombaient le torse dans leurs pourpoints tailladés, déchiquetés, rayés en corps de guêpe. L'acier bruni, l'or, l'argent des armes et des galons opposaient leur éclat au feu des pierres précieuses, à la neige féerique des dentelles et à la flamme des panaches. Mathilde de Calloo parut au bras d'Alexandre Farnèse. Quelques spectateurs se scandali-

sèrent en remarquant qu'elle portait une robe blanche.

— Elle aurait dû y renoncer, disaient-ils. Sinon par décence, au moins pour marquer qu'elle pleure son fils. Le duc de Parme, seul, semble porter ici le deuil de Meernixe.

Farnèse, en effet, était vêtu d'un pourpoint de velours noir sur lequel brillait son collier de l'ordre de la Toison d'Or.

La bénédiction nuptiale devait se donner à minuit dans la chapelle du manoir. Vers onze heures, on dressa les tables pour la signature du contrat. Au moment où les notaires et autres gens de loi déroulaient leurs parchemins, Mondragon, dissimulé dans la foule, constata que la mine de Farnèse s'assombrissait et qu'il regardait autour de lui avec inquiétude, comme s'il attendait ou cherchait quelque chose.

Tout à coup, au moment où la comtesse allait saisir la plume pour donner la fatale signature qui la livrait sans défense à l'ambition et à la cupidité de Noircarmes, le son du cor des bouviers retentit du côté des bois, et chacun dans l'assistance re-

connut l'appel redouté de la corne de Coehorne. Le baron, surpris, porta la main à son épée et jeta autour de lui un regard égaré. Il ne rencontra que visages fermés, indifférents, quelques-uns même dissimulant mal une joie, une espérance secrète. Alors le fourbe comprit qu'il n'avait jamais trompé personne et qu'il était seul devant le danger.

Une sombre figure se tenait sur le seuil de la porte, immobile dans son armure noire incrustée et gravée d'or. Mathilde jeta un cri. Elle voyait le spectre de Philibert de Meernixe, son époux supplicié, jailli du sépulcre pour empêcher l'union sacrilège. Le prince partageait son illusion, mais sans épouvante.

— Coehorne ! cria Noircarmes en payant d'audace. Qu'on se saisisse de lui.

— Pas encore, dit le gueux de mer en faisant un pas en avant. Reconnaissez-moi d'abord.

Il leva la visière de son casque. Aussitôt chacun reconnut Quentin de Meernixe, prince de Zélande et comte de Calloo.

— Je viens, dit-il, dénoncer et châtier un crime trop longtemps impuni. Ma mère,

celui auquel vous alliez donner votre main est l'assassin de votre époux. Il l'a vendu, livré au bourreau. J'en possède les preuves. Mais avant de les montrer, j'en appelle au jugement de Dieu. Moi, Quentin de Meernixe, je provoque en combat singulier et à outrance le baron de Noircarmes et ses tenants, aux armes de leur choix, au jour et à l'heure qu'ils voudront.

Ludovic s'avança au secours de son père. Meernixe l'arrêta d'un geste :

— Restez en paix, Ludovic, vous n'êtes pas encore compté dans la dette du sang.

Cependant Noircarmes interrogeait Farnèse du regard. Il espérait que le prince allait donner l'ordre de saisir le rebelle. Meernixe devina sa pensée et se mit à rire.

— Je n'ai rencontré aucun obstacle, dit-il. Je pouvais m'emparer du manoir par surprise et assouvir ma vengeance avant qu'aucun secours vînt du dehors. J'ai préféré me fier à la chevalerie du prince de Parme. Entre un ennemi loyal et un allié sans honneur et sans foi, Son Altesse n'hésitera point.

— Comte de Calloo, intervint Farnèse, je vous attendais ce soir. Moi aussi je me

suis fié à votre noblesse et droiture. Si vous avez trouvé le chemin du château ouvert, c'est grâce à mes ordres. Mais à présent que vous avez dit ce que vous aviez à dire, je vous somme de vous retirer. Je ne peux ni ne veux prendre le parti d'un rebelle contre ceux qui, jusqu'à preuve du contraire, ont toujours servi le roi et m'ont toujours servi fidèlement. Puisque vous êtes dans le camp ennemi, vous rencontrerez le baron de Noircarmes et les siens, et moi-même, partout où vous viendrez nous combattre. Vous avez mon sauf-conduit. Il reste valable jusqu'à une heure après minuit.

— C'est entendu, dit Meernixe. Mais permettez-moi de reconduire ma mère chez elle. Elle se meurt.

Dans sa chambre, la comtesse se laissa tomber dans un fauteuil et cacha son visage dans ses mains.

— Quentin, pourquoi cette longue feinte ? gémit-elle. Aurais-je dû implorer une aide étrangère si j'avais connu mon fils ?

— Hier, j'étais encore un enfant, dit Meernixe. Aurais-je survécu si l'on m'avait craint ? Puis, j'avais deux mères à

défendre. Celle qui m'a donné l'existence et celle d'où ma race tout entière est sortie. Une imprudence pouvait perdre l'une ou l'autre : c'est la cause du double jeu de Meernixe et de Coehorne. Maintenant que je vais combattre à visage découvert, ma vengeance est déchaînée et ma mort seule en pourrait arrêter le cours. Voulez-vous me suivre en Zélande ?

— S'il vous faut cette preuve pour vous apaiser, je suis prête à quitter le château à l'instant même, s'écria Mathilde. Doutez-vous de moi ?

— Ce n'est pas moi qu'il faut apaiser, murmura Quentin d'une voix sourde, mais l'ombre douloureuse et irritée de Philibert de Calloo.

— Je jure, dit la comtesse avec force, qu'aucun attachement ne me retient ici. Mais faut-il qu'à mon âge je redevienne fugitive et ennemie du roi ?

— Votre âge, ma mère, personne n'y pensait tout à l'heure, quand on vous poussait au parjure. Nous demanderons au prince de Parme de se prononcer en ceci comme pour le reste.

Comme s'il avait entendu cet appel,

Farnèse se fit annoncer en cet instant même dans l'appartement de la comtesse.

— Meernixe, dit-il en entrant, l'heure avance.

— Permettez-vous, demanda Meernixe, que ma mère m'accompagne en Zélande ? Ici elle ne serait plus en sécurité.

— La comtesse de Calloo est libre d'aller où elle veut, accorda Farnèse. Je n'aime pas le jeu des otages. Cependant sachez que nous allons quitter le manoir de Meernixe, moi, les miens et tous ceux que vous rangez parmi vos adversaires. Nous ne voulons pas de l'hospitalité d'un ennemi de l'Espagne. Et sachez encore que nul n'entrera plus au château contre la volonté de Mathilde de Meernixe, ni n'osera enfeindre ma défense de l'importuner et de troubler son repos.

Votre parole me suffit, dit Meernixe. Que ma mère reste donc sous votre garde courtoise et loyale. Adieu.

Farnèse dénoua son baudrier.

— Un instant, dit-il. Je vous ai déjà offert mon épée et vous l'avez refusée. Maintenant je vous l'offre encore une fois, pour vous marquer que j'aime mieux

craindre l'audace du comte de Calloo que de mépriser sa couardise. Voici l'arme, la voulez-vous ?

— Je l'accepte avec gratitude, répliqua Meernixe, et m'en servirai le mieux que je pourrai. Si le sort exige que je la remette au fourreau ou que je vous la rende, ce ne sera jamais que quand l'honneur le permettra.

— J'y compte bien, dit Farnèse.

Chapitre XV

Le combat naval

La guerre reprit avec une nouvelle énergie. Quand les Anversois apprirent trop tard le succès de leur machine infernale, ils honorèrent Gianibelli avec autant de reconnaissance qu'ils avaient montré de colère injuste envers lui. L'ingénieur obtint enfin les crédits nécessaires à ses entreprises. Grâce à une nouvelle invention, il rompit le pont une deuxième fois. Farnèse vit avec dépit le brigantin de Coehorne franchir la passe.

A Anvers, Coehorne descendit à terre et se fit connaître au peuple. Broederlam lui avait prêté son cheval pie, et ainsi Meernixe parcourut les ruelles du quartier des bâteliers, revêtu de son armure, ayant le casque ouvert et surmonté du plumail vert et blanc des comtes de Calloo. Le peuple criait :

— Meernixe, vive Meernixe ! Nous apportes-tu des vivres ?

— Faites percer les digues, répondait Meernixe, ou je ne réponds plus de rien. Faites percer les digues, faites percer les digues ou bien ouvrez vos portes aux Espagnols. Si vous ne voulez pas m'entendre, il vous en cuira.

Du warf Meernixe se rendit chez Caesenbrot. A l'entrée de l'hôtel, il se heurta à l'escadron doré des soldats de dimanche.

— Jeunes gens, leur dit Meernixe, vous cesserez bientôt de languir dans l'inaction. Je recrute un nouvel équipage. Venez à mon bord ou renoncez à vous montrer ici. Si demain je vous y trouve encore, je vous fais enlever de force par mes matelots. Où est maintenant le vaillant chevalier Van Liere ?

Personne ne soufflant mot, Meernixe passa outre. Il trouva Dymphne en compagnie de son père et de la douairière de Beckerseel.

— Oh, oh ! s'écria Caesenbrot, quelle est cette mascarade ?

— La mascarade est finie, annonça Meernixe. Contemplez Coehorne qui vient

vous redemander la main de votre fille.

— Si vous êtes Coehorne, tout change : l'honneur est sauf et grand, mais la fortune hasardée.

— Seule compte l'honneur, dit Ursule-Cornélie.

— Et le sentiment, ajouta Dymphne. Pourquoi nous séparer? Vous voyez bien, mon père, que Meernixe porte mon image sur lui, gravée dans le miroir sombre de sa cuirasse, juste à la place du cœur.

— Ta, ta, ta, dit l'échevin. Tu me parais bien peu étonnée, ma fille, de cette métamorphose ?

— L'amour est accoutumé aux miracles, insinua Meernixe.

— J'y consens, accorda Caesenbrot. Mais si nous voulons fêter dignement les fiançailles, attendons la fin du siège. Bientôt nous ne mangerons plus que du pain noir et ne boirons que de l'eau saumâtre.

— Ne craignez rien de ce côté, promit Meernixe. Coehorne trouvera toujours le moyen de vous ravitailler.

Deux jours plus tard Meernixe forçait de nouveau le passage, grâce au secours de deux bateaux construits par Gianibelli et

armés de pointes et de crochets de fer. Mais Farnèse eut sa revanche en reprenant à l'improviste les forts de Liefkenshoek et du Doel.

Coehorne avait son repaire à Bath, à la pointe de Beveland. Le *Pied-Bleu* était à l'ancre dans une petite baie creusée dans le sable. Le village alignait ses toits de chaume et ses pignons rouges et jaunes le long de la digue. Au loin s'étendaient les polders, coupés d'inondations, jusqu'à la mer, sous un ciel démesuré où des nuages énormes déroulaient leurs volutes blancs incendiés d'or. Sur l'autre rive, le moulin de Beirendrecht agitait ses quatre bras comme un géant fou. Assis sur le tillac, Meernixe regardait travailler les gens de son équipage. Là-haut les gabiers assuraient les voiles sur les vergues. En bas, des matelots nettoyaient et espalmaient la coque du navire. Sur le pont, on aiguisait les sabres, les haches, les piques, et on affermissait l'affût des caronades. En tournant un peu la tête, Meernixe voyait encore des femmes qui mettaient leur linge à blanchir sur le gazon humide d'un pré voisin. Une belle fille aux bras nus lui sourit.

— Meernixe, dis-nous une douce parole ! cria-t-elle.

— Miel ! répondit Meernixe.

— Voyez le grand seigneur, répliqua la belle. Assis sur son perchoir comme un perroquet. Les filles de Zélande ne sont pas assez bonnes pour lui.

— Comment, protesta Meernixe. Venez à mon bord et je hisse les voiles pour aller vous épouser toutes en Orient.

— Dans quel pays ?

— Au pays des Infidèles...

— Quelle sera ta sultane préférée ?

— Elle aura la voilure plus blanche que la neige, dit Meernixe. L'étrave élancée, le château de poupe élevé et le reste à l'avenant, docile à la barre comme une flûte filant au grand largue.

Broederlam apparut dans le pré, assis sur son cheval pie. Les blanchisseuses l'entourèrent.

— Tu es notre prisonnier, dirent-elles, jusqu'à ce que Meernixe ait payé ta rançon.

— A chacune un baiser, proposa Meernixe en sautant à terre.

— Nous sommes vos servantes, Monseigneur, et n'avons que faire de vos baisers.

— Par les flèches de l'Amour, ces commères sont enragées ! cria Meernixe. Allons à l'Auberge du Dauphin. Je paie une tournée de vin sucré et dix livres de pain d'épice.

— Ah ! c'est mieux.

Quand il se fut débarrassé des femmes du village en leur donnant ce qu'il avait promis, Meernixe dit à son écuyer :

— Tu as fait diligence. Que font-ils à Flessingue ? Est-il vrai que la flotte de Hohenlohe appareille ou est-ce une vaine rumeur ?

— Il n'y a pas de fumée sans feu, commença Broederlam.

— Alors réchauffe ta soupe sur le crottin de ta jument. Par le diable, parle net. Les Zélandais vont-ils attaquer, oui ou non ?

— Aussitôt que les digues seront percées et qu'ils pourront naviguer dans les terres inondées.

— Allons nous promener sur l'estran, dit Meernixe. Si l'eau monte, nous le verrons bien.

Du haut des dunes, ils contemplaient les espaces infinis de l'estuaire. Les rives

du fleuve étaient quasi-invisibles, pareilles à de minces couches de roseaux flottants. Rien ne troublait le silence, à part le cri aigu des mouettes volant au-dessus du déluge, comme des colombes inquiètes à la recherche de l'arche perdue. Tout à coup le son du cor monta du côté de Beirendrecht.

— Voilà le meunier qui appelle, dit Meernixe. Il y a du nouveau.

On répondit au signal du côté de Bath. Une chaloupe se détachait du rivage et voguait vers le moulin. Meernixe et Broederlam se dirigèrent vers le port.

Une heure plus tard la barque était de retour, avec Katto à son bord.

— Je déserte, dit-elle en sautant à terre. Je n'ai plus rien à faire parmi les hidalgos. Etes-vous prêts, vous autres ? Il faut gagner la dernière manche ou abandonner la partie.

— Que se passe-t-il? demanda Meernixe.

— Les digues sont percées en Zélande et dans le Brabant. Le mer s'étend jusqu'aux portes d'Anvers. Si vous allez vite, Farnèse peut toujours continuer à garder son pont qui ne ferme plus rien.

— Je peux donc naviguer librement d'ici jusqu'à l'hôtel Caesenbrot ? demanda Meernixe. Eh bien ! allons-y.

— Un instant, dit Katto. Vous oubliez la grande digue de Coestein, toujours aux mains des Espagnols, et qui sépare les deux mers nouvelles. Je ne suis pas venue ici pour parler de la pluie et du beau temps. Il faut prendre la digue tout de suite. Sinon Farnèse s'y établira si solidement qu'on ne parviendra plus à l'en déloger. Croyez-vous qu'il dorme ? Déjà ses pionniers y ont bâti quatre retranchements : le fort de Sainte-Croix, commandé par Mondragon : Saint-Jacques, à hauteur du manoir de Meernixe, sous les ordres de Camille de Monte ; Saint-Georges et le fortin des Pilotis, tenus par Gambéa et l'Italien Capizucchi.

— J'irai voir cela cette nuit, conclut Meernixe. Je ne compte plus que sur mes gens et sur moi-même.

— Quoi ? protesta Broederlam, aller me battre quand Katto est là.

— Et pourquoi non ? demanda Katto. Espères-tu jouer à l'époux avant d'être marié ? Va t'entendre d'abord avec le

pasteur et nous verrons. En attendant, procure-moi une robe et un bonnet de Zélandaise. Si les filles du village me voyaient dans cet accoutrement, elles ne voudraient jamais croire que j'aie gardé mon honneur au milieu de dix mille cavaliers de bonne mine, galants et bien plantés.

— Je n'en mettrais point ma main au feu, dit Broederlam.

— Cela suffit, riposta Katto. Si tu n'es pas d'accord, je retourne d'où je viens.

— Mais il y a de quoi réfléchir objecta Broederlam. Qui épouse trop belle fille, aura belles nuits, mais journées chagrines.

— Qui ne risque rien n'a rien, riposta Katto. Allons, marche devant et fais ton devoir.

Le même soir les Espagnols virent le brigantin de Coehorne louvoyer à hauteur de Coestein. La reconnaissance apprit à Meernixe que Katto avait dit vrai et que rien ne manquait à son rapport. Alors il se rendit lui-même à Flessingue, afin de s'entendre avec Hohenhole. Il y trouva deux cents vaisseaux armés, prêts à lever l'ancre. L'amiral zélandais lui apprit qu'il

avait combiné une attaque générale avec les Anversois pour le 16 mai, pendant que Gianibelli ferait une démonstration contre le pont avec de nouvelles machines.

Le jour convenu, avant l'aurore, les Espagnols virent s'approcher quatre bateaux enflammés. Croyant voir des brûlots, et encore pleins de terrifiants souvenirs, les sentinelles s'enfuirent vers leurs redoutes. Mais sur les bateaux ne brûlaient que des feux d'artifice, et ils amenaient des soldats résolus qui se jetèrent à l'assaut de la digue. En même temps parut la flotte zélandaise, composée d'un groupe de grands vaisseaux, faisant voile de conserve, et d'une multitude de barques remplies de soldats et de pionniers munis de fascines et de gabions.

Farnèse se trouvait sur le rempart du fort de Sainte-Croix. Il ne savait de quel côté porter ses regards. Au moment où le soleil se levait et surgissait des ombres de la nuit, les prairies inondées entre Anvers et Lillo se couvrirent également d'une nuée de voiles blanches et fauves, venant d'Austruweel, largement déployées dans la brise du matin. L'armée espagnole était

prise entre deux flottes. Parmi les vaisseaux de haut bord, les flibots, les flûtes, les ourques, les galiotes à bombes des Zélandais, le duc reconnut le brigantin de Coehorne, dressant ses mâts et son pavois dans les fumées de la bataille.

Noircarmes et Ludovic, qui étaient aux Pilotis, avaient le même spectacle sous les yeux. Moins éloignés du brigantin que Farnèse, ils distinguaient parfaitement Meernixe de la foule des combattants : Meernixe en armure noire, la visière baissée et à son banc de quart comme toujours. Pendant que les hommes de son équipage mettaient les chaloupes à flot, il demeura en place, étrangement immobile et comme indifférent à ce qui se passait autour de lui.

— Il n'a pas l'air de vouloir entrer dans la danse, railla Ludovic. La peur est sa vraie nature.

Mais le baron et son fils n'eurent pas le loïsir d'en voir davantage. Sur la digue, le nombre des Flamands et des Zélandais augmentait, au point que les Espagnols débordés durent se réfugier dans leurs forts. Entraîné par la retraite des siens,

Mondragon entra aux Pilotis, l'épée à la main et noir de poudre.

— Encore un effort ! cria-t-il. Si les confédérés restent maîtres du Coestein, nous sommes perdus.

Comme on l'écoutait mal, au milieu des explosions et du tumulte, il s'adressa à Noircarmes et à Ludovic :

— C'est ici le moment de donner de votre personne. Prenez une pique et une rondache. Votre ennemi, Meernixe, est là, à un pas d'ici, avec ses pionniers.

— Mais Meernixe n'a pas quitté son bord, protesta Ludovic.

Le bruit du canon vous a-t-il troublé la vue ? demanda Mondragon. Je viens de croiser le fer avec lui. Il faut bien que je m'expose comme un simple soldat, puisque mes lieutenants hésitent et reculent.

Meernixe, en effet, combattait sur la digue. Ayant de l'eau jusqu'à la taille, entouré de blessés et de morts, il encourageait ses travailleurs. L'espoir de voir les deux mers bientôt réunies soutenait leurs efforts. Parmi eux se trouvaient quelques marchands d'Anvers, offrant de fortes primes à ceux qui mettraient le plus vite

leurs vaisseaux en sûreté. C'était une lutte fiévreuse, où la cupidité, l'esprit de lucre rivalisaient avec la valeur militaire.

Le succès de cette attaque de grande envergure dépendait de la persévérance et de l'énergie d'une poignée de terrassiers. Exaltés par la grandeur de leur tâche, ils ne se laissaient ni intimider ni distraire par les dangers de leur position. Les palissades plantées dans le sol les retardaient beaucoup, mais plus encore les contre-attaques des Espagnols qui se jetant sur eux avec le courage du désespoir, perçaient les pionniers dans leurs trous et remplissaient avec des cadavres les brèches que les vivants venaient de faire.

Cependant les Espagnols ne purent ébranler la masse des travailleurs, qui augmentait sans cesse au lieu de diminuer. Bientôt les confédérés se virent maîtres de tout l'espace qui s'étendait entre le fort Saint-Georges et la redoute des Pilotis. C'était la victoire. Mais leur impatience était si grande qu'au lieu d'attendre le percement entier de la digue, ils se mirent à décharger les vaisseaux zélandais pour transporter leurs cargaisons sur

les bateaux venus d'Anvers. Meernixe entendit les cris de triomphe et vit le désordre. On défonçait des tonneaux de bière pour donner à boire à ses matelots.

— Ils sont fous, cria-t-il. L'affaire n'est pas finie...

Un gigantesque navire venait d'apparaitre dans les eaux anversoises. Sur le pont de cette ville flottante se dressait une copie grossière de la statue de Druon Antigon. Autour dansaient des femmes et des enfants. L'Ommeganck se promenait sur la mer.

— Monsieur, dit Broederlam, en mettant sa rapière au fourreau, nous perdons notre temps. « Le Géant arrive, tournons-nous. Le Géant est là, allons-nous en. »

— Ils prennent la guerre pour une kermesse, jura Meernixe. Que le diable les emporte. Je ne m'en mêle plus. Si j'étais à mon bord, je noyerais leur géant à coups de canon. Mais que deviennent Hohenlohe et le savant Marnix de Sainte Aldegonde ?

— Ils font comme les vivres, dit Broederlam, ils passent d'une flotte à l'autre et voguent vers Anvers. Ecoutez chanter les

cloches de la ville. Ces seigneurs y vont sûrement jouir d'un triomphe à la romaine...

Une chaloupe s'approcha de l'endroit où discouraient Meernixe et Broederlam. Le frêle esquif menaçait de sombrer sous le poids de l'échevin de Caesenbrot, ayant enfin trouvé une cuirasse à sa taille.

— Meernixe, cria-t-il, descendez de là-haut et venez dîner. Les Espagnols sont en pleine déroute. Ils plient bagage et vont lever le siège. La reine d'Angleterre met sa flotte sous voiles et une armée française marche à notre secours. C'est officiel. Dépêchez-vous.

— Salut et le vent en poupe, répliqua Meernixe. Vous venez de signer la reddition de la ville. Dites à Hohenlohe et à Sainte-Aldegonde que le plus sûr moyen de perdre une bataille, c'est de quitter ses troupes avant la fin. Allez festoyer à Anvers.

— Vous ne savez pas ce qui se passe, dit Caesenbrot. Les Espagnols sont partout repoussés. Le dernier fort va tomber sous les coups des Ecossais de Balfour. Le pont vient de sauter en l'air pour la qua-

trième fois. Farnèse a disparu. S'il est tué, j'en aurai du chagrin, car c'était le plus savant capitaine de son siècle.

— Allez dîner, répondit Meernixe, et laissez-nous ici sauver l'honneur, pendant que le peuple dansera sur le warf et que le bourgmestre fera des discours en français, en flamand, en allemand, en anglais, en espagnol et en italien. Ne voulez-vous pas remettre à Dymphne cette lettre que j'ai écrite pour elle ce matin, avant de me mettre sous les armes ?

— Certainement, accorda Caesenbrot. Mais vous feriez mieux de la porter vous-même.

— Non, dit Meernixe, chaque chose en son temps. Adieu.

A peine les vaisseaux, emportant Hohenlohe, de Sainte-Aldegonde et la foule insensée attachée à leurs pas, s'étaient-ils éloignés des lieux témoins d'une victoire éphémère que le duc de Parme y revint à la tête de troupes fraîches, rassemblées à la hâte. Farnèse allait devant, le bouclier au bras, l'épieu à la main. Près de lui marchaient Mondragon, de Monte, Gambéa blessé, le baron de Noircarmes et Ludovic.

La nouvelle de son arrivée courait devant lui, répétée par mille voix et plus rapide que la flamme d'une traînée de poudre allumée. Le carnage reprit aussitôt, avec une nouvelle furie. Des deux côtés du défilé, l'effort des combattants se portait vers l'endroit où les confédérés avaient le dessus et continuaient de creuser la terre. Des renforts wallons vinrent de l'Escaut. Les Italiens de Capuzzi accoururent de Stabroek. Pendant que les uns cherchaient à délivrer les Pilotis, les autres s'élançaient sur les parapets servant d'abri aux gens de Meernixe. Celui-ci résistait sans faiblir, grâce à la vaillance de ses marins et à l'appui de la flotte zélandaise qui flanquait sa position.

Vers midi il apprit que les Espagnols venaient de reprendre leurs forts et que les troupes libérées se joignaient à celles qui l'attaquaient. Néanmoins il tint ferme jusqu'au soir. Cinq fois les soldats de Farnèse montèrent à l'assaut ; cinq fois ils furent repoussés. Maintenant Meernixe avait autour de lui des troupes de toutes les armes et de toutes les nations. Comme elles avaient perdu leurs chefs, elles obéis-

saient à sa voix. Les Ecossais étaient les plus tenaces, plantés dans la boue sur leurs jambes musclées et nues. Meernixe espérait encore garder sa conquête, lorsqu'il vit soudain ses pionniers jeter leurs outils et courir vers les barques. En même temps, il constata que les vaisseaux hissaient leurs voiles et s'efforçaient de gagner le large. Alors il se souvint avec douleur qu'à cette heure la marée commençait à descendre et que les navire risquaient de s'échouer s'ils s'attardaient davantage. Il dut se résigner à ordonner la retraite.

Montrant à ses piquiers et mousquetaires les vaisseaux qui prenaient la fuite, Farnèse les excitait à ne pas laisser échapper un seul ennemi. Les Zélandais se bousculaient et se jetaient en foule du haut de la digue pour gagner les chaloupes et galères. Les Espagnols, dévorés par une ardente soif de vengeance, les poursuivaient à la nage, la rapière entre les dents. Plusieurs vaisseaux, surpris par le reflux, s'immobilisèrent et furent perdus.

Le brigantin de Coehorne, un moment confondu dans la masse des autres navi-

res, entremêlant leurs vergues et cordages, manœuvrant parmi les explosions, les clameurs et les fumées, se détacha brusquement de la flotte et revint vers la digue de Coestein. Son étrave rabotait le sable et le gazon qui émergeaient du flot décroissant. Bien loin de fuir, on eût dit qu'il cherchait à se loger le plus près possible de l'ennemi. Là haut, sur le banc de quart, Meernixe avait repris sa place et semblait défier la mort et les éléments.

Le brigantin échoué n'était plus qu'une frêle redoute de bois, attaquée de tous côtés. Cependant ses canons, partant sans arrêt, continuaient à vomir la foudre et le tonnerre.

— Il est à nous ! cria Noircarmes en se jetant à l'eau, suivi de Ludovic et d'une foule de soldats avides de s'emparer du corsaire.

— Prenez-le vivant ! cria Farnèse.

Il allait suivre les assaillants quand quelqu'un l'arrêta par le bras. Il sourit en reconnaissant Mondragon.

— Prenez garde, dit le vieux général. Ne voyez-vous pas que plus rien ne bouge sur le brigantin ? Pas même cette espèce

de figure noire et dorée qui représente Coehorne ? Je me méfie de ce jeune Meernixe si expert à changer de visage. Je suis même d'avis de rappeler nos hommes...

Pendant ce temps Noircarmes et Ludovic, suivis de quelques piquiers, avaient réussi à prendre pied sur le pont du brigantin. Ils se précipitèrent l'épée haute sur Meernixe, qui semblait ne rien voir de ce qui se passait autour de lui, comme si les visières de son armet eussent été bouchées.

Farnèse dit encore :

— Ils vont le tuer, c'est dommage...

Un jet de feu hérissa ses flammes droites et livides vers le ciel. L'explosion ébranla la terre et les nuages. Farnèse dut s'accrocher au bras de Mondragon pour ne pas tomber. Lorsqu'il ouvrit les yeux plus rien ne restait du brigantin de Coehorne.

— Je l'avais pensé, dit Mondragon flegmatiquement. Ce pauvre baron et son fils, qui valait mieux que lui, se sont laissé prendre comme deux rats dans une ratière. L'appât était trop beau ! C'est dommage pour nos gens. Quant à Meernixe, nous le reverrons.

— Sans son brigantin, conclut le prince de Parme. Pour lui la guerre est finie. Pour nous aussi, peut-être ?

Dans Anvers en délire, les cloches et les carillons sonnaient à toutes volée. Après avoir chevauché dans les rues pavoisées de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, Hohenlohe et le bourgmestre s'étaient arrêtés à l'hôtel de ville, où les marchands et les échevins leur offrirent le vin d'honneur. Du haut des fenêtres de la maison communale, ils virent défiler les corporations et les soldats de dimanche : les gardes d'élite, les cordonniers, les miroitiers, les batteurs d'or, les relieurs, les ferronniers, les tanneurs, les droguistes, les tripiers, les boulangers, les poissonniers, les charcutiers, les imprimeurs, tous armés jusqu'aux dents, la hallebarde ou le mousquet sur l'épaule, le pot en tête et le gorgerin au col. A la fin arriva la Baleine avec Cupidon et ses lances d'eau, les Dauphins, le Géant et la Géante, suivis du char de la Pucelle d'Anvers.

Sur l'estran, l'innombrable canaille vomie par les venelles et les impasses du Rietdyk, du Mont d'Or, du Coin des Fai-

néants et du Marché aux Poux dansait, se saoûlait et dévorait des vivres pour plusieurs mois. Nul ne doutait de la délivrance de la ville.

Seule dans sa chambre, Dymphne lisait la lettre de Meernixe :

« Mon doux cœur, je trace ces mots avant de partir pour la bataille. Je ne sais comment la journée se terminera. Mais si tu restais trop longtemps sans avoir de mes nouvelles, va à Stabroek et cherche la demeure de Dolf, le maréchal ferrant. Tu lui diras : *Rien plus rien moins.* Par le coureur du bois de Heide et le meunier de Beirendrecht, qu'est devenu Meernixe, mon bien-aimé ? »

COEHORNE.

Chapitre XVI

La capitulation

L'attaque de la digue de Coestein fut la dernière tentative que firent les confédérés pour la délivrance d'Anvers. Quand ceux qui étaient restés sur le champ de bataille rentrèrent dans la ville, ils ne purent se faire entendre par le peuple ni par les magistrats. Mais le lendemain leurs rapports, rapidement répandus, changèrent l'exaltation et l'ivresse de la foule en un affreux découragement. Hier c'était la délivrance ; aujourd'hui les Anversois voyaient leur triste position dans sa dure réalité.

Déjà le blé devenait rare. Le pain se vendait au poids de l'or et les épidémies ravageaient les paroisses misérables du quartier des pêcheurs. Le mois suivant Malines tomba aux mains des Espagnols. Avec la chute de cette place disparaissait

l'espoir suprême des assiégés de tirer des vivres du Brabant. Il ne restait plus d'autre ressource que de diminuer le nombre des consommateurs. On proposa alors de faire sortir toutes les bouches inutiles de la cité : les étrangers, les femmes et les enfants ; mais ce projet fut rejeté à cause de son inhumanité. Celui de chasser les catholiques ne fut pas mieux accueilli et provoqua presque une émeute populaire. A la longue Marnix de Sainte-Aldegonde se vit contraint à signer avec le duc de Parme, le 17 août 1585, la capitulation d'Anvers, après un an de siège.

Farnèse, qui voulait pacifier les Flandres, n'eut garde de faire des conditions trop dures à la ville vaincue. Il se contenta de lui imposer une contribution de guerre et d'y mettre une forte garnison. Il n'y eut de représailles ni de rigueurs exercées contre personne. Le prince ferait son entrée dans Anvers au son des cloches. Mais les Anversois, grands amateurs de cavalcades, voyaient dans cette cérémonie plutôt un prétexte à réjouissances qu'une punition. Déjà ils déroulaient leurs drapeaux et bannières, élevaient des

arcs de triomphe et doraient et repeignaient à neuf les chars et les figures grotesques de l'Ommeganck.

L'échevin Caesenbrot de Beckerseel fut chargé par le Breeden Raed d'aller au-devant du prince de Parme et de lui soumettre les clauses du traité de paix avant la réunion des plénipotentiaires. Sur la prière de Mathilde de Calloo, Farnèse était revenu au manoir de Meernixe. C'est là qu'il vit arriver Caesenbrot et son cortège. Le gros homme était en carrosse avec sa fille Dymphne et la douairière de Beckerseel et suivi d'une imposante escorte de pages, de valets et d'officiers de bouche.

— Monseigneur, s'écria-t-il en entrant, je vous présente mes plus humbles hommages. Mais, pour l'amour du ciel, qu'on me donne à manger! La famine m'a rendu fou et je serai incapable de prononcer une parole sensée aussi longtemps que je resterai à jeun.

— J'allais me mettre à table, dit le duc. Je me rejouis de déjeuner avec un convive de votre taille et appétit.

— Je ne suis pas seul, reprit l'échevin.

J'ai avec moi ma sœur, la douairière de Beckerseel, femme de bon conseil et de bon lieu, mais un peu haute en paroles, et ma fille Dymphne, qui a une grâce à vous demander.

— Vous me prenez en traître, dit Farnèse. Il n'est pas honnête de faire attendre les dames. C'était à moi d'aller à leur rencontre et de leur présenter mes respects.

Le prince se leva. Mais, en ce moment, Dymphne de Caesenbrot entra en compagnie de sa marraine et de la comtesse de Calloo. La jeune fille se jeta aux pieds du prince.

— Monseigneur, je vous demande la vie et la liberté de mon fiancé, Quentin de Meernixe.

— Je suis bien content d'apprendre qu'il est encore vivant et en liberté, dit Farnèse en relevant Dymphne. Mais c'est donc pour vous, mon enfant, que Coehorne me faisait une si rude guerre et rompait mon pont à chaque instant ?

— Il me voyait volontiers, avoua Dymphne doucement.

— Heureusement, dit le duc de Parme en prenant l'assistance à témoin, qu'il y

avait à Anvers plus de marchands que d'amoureux. Une douzaine de galants de la trempe de Meernixe et je levais le siège. Comment avertirons-nous Coehorne qu'il peut venir ici sans masque et en toute sécurité ?

— Je le sais, affirma Dymphne, mais c'est un secret.

— Alors, gardez-le bien, conseilla le duc en souriant.

— Mon père, demanda Dymphne, voulez-vous venir avec moi à Stabroek ?

— J'ai faim, soupira Caesenbrot.

— Ah ! vous n'avez pas de cœur ! s'écria Ursule-Cornélie de Beckerseel.

— J'ai un estomac exigeant, ma sœur, et voilà tout. Mais rien ne vous empêche de traverser le bois et d'aller à Stabroek avec votre filleule. C'est à un pas.

Ainsi Dolf vit s'arrêter devant sa forge un carrosse tendu de courtines de cuir, d'où sortirent une vieille dame imposante et une jeune fille belle et fraîche comme le matin.

— C'est vous Dolf, le maréchal ferrant? demanda la douairière. Sans vous offenser, vous avez l'air d'un diable tout noir.

— Pour vous servir, madame, répondit Dolf.

— Je suis la fiancée de Meernixe, intervint Dymphne, et veux lui faire parvenir un message.

— Est-ce tout ? demanda Dolf.

— Rien plus rien moins. Par les jambes du coureur et le souffle du meunier, faites-lui savoir que je suis au château de Meernixe avec ma marraine et mon père et que nous l'attendons.

— Pour l'enchaîner ?

— Avec ces bras que voilà, acheva Dymphne. Sera-t-il malheureux ?

— Je ne le crois ni le souhaite, dit Dolf. Retournez en paix d'où vous venez, ma noble dame et ma chère demoiselle. Meernixe sera au château avant le tombée du soir. Mais ne partez pas sans emporter un souvenir de Dolf, le maréchal ferrant.

Il entra dans sa forge, tira du feu une tige de fer rougi et se mit à la battre sur son enclume. Ainsi il forgea deux roses de fer en un instant et qu'il offrit à ses visiteuses, le genou ployé.

— Je ne m'en dédis pas, fit la douai-

rière. Vous avez l'air d'un diable, mais d'un diable gracieux. Où avez-vous appris ces belles manières ?

— A la guerre, répliqua Dolf, où j'ai servi avec Philibert de Meernixe, prince de Zélande et comte de Calloo.

A l'heure où les domestiques venaient d'allumer les flambeaux pour la veillée, les hôtes du manoir entendirent soudain le cor de Coehorne chanter du côté des bois. Quelques instants plus tard, Meernixe embrassait sa mère, sa fiancée, et s'inclinait devant le duc de Parme.

— Monseigneur, dit-il, je vous rapporte votre épée ainsi que je l'avais promis. J'espère avoir fait selon l'honneur. Mais à vous seul d'en juger. Mon sort est dans vos mains.

— Gardez-la, prononça Farnèse, et continuez d'en faire usage pour défendre ce qui est juste et noble. Quant à votre sort, puisque vous me le confiez, je vous condamne à vivre désormais en paix et assurer le bonheur de celle qui vous attend ici et n'a jamais douté de vous.

— Monseigneur, dit Meernixe, on ne sait ce que la postérité admirera le plus

en vous : l'éclat de vos victoires ou la splendeur de votre générosité.

Farnèse fit la moue :

— Si vous êtes flatteur, je vous demanderai de venir briller à ma cour, à Bruxelles.

— Trop tôt, dit Meernixe. Les ruines fument encore et les tombes viennent à peine d'être comblées. Cela ressemblerait à une trahison.

— Il est vrai, reconnut le duc. Puis les jeunes époux ont besoin de solitude pour que refleurisse l'arbre vénérable des Meernixe de Calloo. Mais que vous êtes devenu grave? Coehorne est-il entièrement mort? Nous allons le regretter, Dymphne de Caesenbrot et moi.

— Ne vous y fiez pas, dit Meernixe en prenant la main de sa blonde fiancée. Coehorne ressuscite chaque fois que souffle le vent du Nord sur Walcheren et Beveland. Là, dans la sable blanc des dunes, sera notre première demeure. Le jardin est semé de fleurs immortelles et de coquillages. Au-dessus des arbres tordus par les brises éternelles, les mouettes volent comme des anges dans le ciel bleu. C'est le berceau

des Meernixe, des rois et des fées de la mer. Mais pour bien l'aimer et le connaître, il faut savoir les vieilles légendes du temps des sirènes et des chevaliers marins. « Il y avait une fois... »

Et Meernixe raconta la plus belle histoire qui ait jamais été contée, mais dont le texte, malheureusement, n'a pas été retrouvé.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre I	.....	5
» II	L'Embuscade	18
» III	Voici le géant	34
» IV	La vivandière	54
» V	L'attaque de Lillo ...	67
» VI	Le stratagème	78
» VII	Alexandre Farnèse ..	85
» VIII	Le sauf-conduit	103
» IX	Le Grand Conseil ...	114
» X	Le « Pied-Bleu »	132
» XI	Le capucin	140
» XII	Le pont	155
» XIII	Le brûlot	170
» XIV	Coehorne	186
» XV	Le combat naval	200
» XVI	La capitulation	222

IMPRIMÉ EN BELGIQUE

Imprimerie H. Wellens, W. Godenne & Cie.
45, Rue de Roumanie, Bruxelles.

Imprimé en Belgique.

PRIX 15 FRS.